

FACE AU TRAITRE

Editions
"FLEUVE NOIR"

PAUL KENNY

FACE AU TRAITRE

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint – Marcel, PARIS – XIIIe



CHAPITRE PREMIER

Aplati contre le mur du hall de fabrication, l'homme épiait les ténèbres. Le bruit décroissant des pas du gardien sur le gravier des cours intérieures s'estompa. En face du mur, tel un monstre accroupi dans l'ombre, le tunnel de soufflerie dressait sa gueule béante. Pendant les heures de travail, le jour, la soufflerie hurlait sans répit. En ce moment, elle était silencieuse.

L'homme consulta le cadran phosphorescent de son bracelet-montre : deux heures cinq. La prochaine ronde ramènerait le gardien dans une vingtaine de minutes. Il n'en fallait pas davantage…

La silhouette de l'homme se détacha de la muraille. En quelques pas légers, il franchit l'intervalle qui le séparait du bâtiment de la Direction et se blottit dans l'encoignure de la porte.

Aucun bruit ne troublait le calme écrasant des installations de la Société Aéronautique Franco-Italienne, sinon de lointains bruits de klaxons que le vent emportait vers l'est. Les nerfs tendus comme des cordes de violoncelle, l'homme manipula un trousseau de crochets séparés par des chiffons et sélectionna un rossignol qu'il introduisit dans la serrure. Cette première tentative fut vaine, le pêne résista.

La nuque moite, son cœur lui martelant la poitrine, le visiteur nocturne choisit un second crochet, puis un troisième. Ses gestes se faisaient plus nerveux, plus précipités. Le quatrième rossignol, enfin, pivota dans la serrure avec un léger grincement métallique. Deux tours.

Pesant sur la poignée, l'homme ouvrit la porte d'un coup, pour éviter qu'elle gémisse. Il avança dans une obscurité totale, repoussa des deux mains le battant dans le chambranle avec une dextérité de professionnel. À deux mètres de là, personne n'aurait soupçonné une intrusion clandestine.

Demeurant immobile, il inspira profondément pour apaiser son rythme cardiaque. Ses doigts gantés allèrent cueillir une petite lampe torche dans la poche latérale de son veston de tweed, et un pinceau de lumière bleue jaillit de sa main vers le sol.

Devant lui s'allongeait un vestibule pavé de dalles noires et blanches en damier. Trois portes de chaque côté. Si les renseignements étaient exacts, ce devait être la seconde de gauche qui donnait accès au bureau d'étude.

Complètement en possession de ses moyens maintenant, l'homme se déplaça d'un mouvement souple pour venir se planter devant la pièce la plus secrète de l'entreprise. Avant d'attaquer la serrure, il vérifia si aucun dispositif d'alarme ne défendait l'entrée : on lui avait promis qu'ils seraient mis hors circuit, mais il avait l'habitude de ne se fier qu'à ses propres observations. Un examen minutieux le convainquit : aucune cellule photo-électrique n'était dissimulée dans les montants. Seul un fil unique, à ras du plafond, pouvait éventuellement alimenter une sonnerie ou une sirène, mais il pouvait tout aussi bien desservir le timbre d'entrée. Par mesure de précaution, l'homme le sectionna.

Le silencieux personnage dut peiner quelques minutes pour crocheter la serrure de sûreté qui protégeait le bureau. On ne pouvait d'ailleurs pas y pénétrer autrement, les fenêtres étant défendues par de lourds volets d'acier.

Sur sa montre, l'aiguille des minutes semblait tourner à une vitesse folle. Il résista aux assauts de l'énervement qui lui coulait de l'électricité dans les veines. Enfin, la porte céda, s'entrebâilla, et la lumière bleue sauta sur les meubles qui garnissaient la pièce : une table à dessin, un haut tabouret, une armoire métallique, un fauteuil tournant et un bureau. Sur ce dernier, une sorte de cylindre oblong d'une soixantaine de centimètres, luisant d'un curieux éclat sous les rayons de la torche, se découpait comme… comme une petite fusée prête à foncer droit devant elle.

Le sang de l'inconnu lui battit aux tempes. Ainsi donc, on ne lui avait pas menti.

Il s’approcha de l’objet et le contempla, fasciné par ses lignes pures, d’une étonnante gracilité. La vue de ce modèle réduit aurait ouvert à l’imagination de n’importe quel ingénieur des perspectives saisissantes : l’appareil qu’il annonçait serait certainement capable de performances sensationnelles, allant bien au-delà des prévisions immédiates de la technique des engins pilotés.

« X-FI 7 », murmura imperceptiblement le visiteur, impressionné malgré lui par cette maquette qui valait plus de deux cents millions. Puis, reprenant brusquement ses esprits, il sortit de sa poche intérieure un sac en matière plastique gris-foncé qu’il déplia dans toute sa longueur. En dépit de sa légèreté apparente, le modèle devait bien peser dans les six ou sept kilos. L’homme le glissa dans l’étui de plastique, serra les cordes de nylon qui nouaient le sac et quitta le bureau en refermant avec soin la porte derrière lui.

Dans le vestibule, il s’inquiéta de nouveau de l’heure. 2 h. 15. Il lui restait exactement deux minutes pour quitter le bâtiment et se poster au-dehors en attendant la prochaine ronde ; il avait tout calculé avec une précision mathématique, comme toujours, mais il appréhendait obscurément les impondérables, les hasards minuscules qui enrayent le mécanisme le mieux étudié.

Sur le seuil du bâtiment, il déposa son fardeau pour actionner la serrure. Il entendit au loin le pas cadencé du gardien qui s’approchait, débouchant de derrière le tunnel aérodynamique. Agrippant de la main gauche les cordes du sac, il bondit vers l’ombre impénétrable du hall de construction et se plaqua contre le mur, à un demi-mètre de l’angle.

Maintenant commençait la phase la plus critique de son plan. Le moindre geste prématuré pouvait lui être fatal, son souffle même pouvait le trahir…

Le gardien arrivait. Les deux mains accrochées par les pouces à son ceinturon, une lampe torche suspendue à son index gauche, il enfonçait posément ses semelles cloutées dans le gravier. Il lui fallait une sacrée dose de conscience professionnelle pour se balader ponctuellement, chaque nuit, dans le décor sinistre des usines

désertes. D'autant plus qu'il ne se passait jamais rien, pas même un début d'incendie…

Il dépassa le tunnel et leva les yeux vers le ciel bas, sans lune ni étoiles. De la pluie en perspective…

Le pavillon directorial, dont la blancheur relative se détachait confusément sur l'obscurité environnante, semblait exercer son prestige même la nuit ; un peu à l'écart, on eût dit qu'il continuait à veiller sur les destinées de l'entreprise.

En marchant, le gardien lança un crachat dans cette direction. Par principe. C'était sa revanche quotidienne sur l'autorité et sur le capitalisme. Ayant ainsi affirmé son indépendance et la dignité de la condition prolétarienne, il obliqua vers le grand hall afin d'en faire le tour.

Il crut entendre un léger craquement derrière lui, mais il renonça à se retourner. À tout bout de champ, de petits bruits mystérieux naissaient ainsi du néant, provoqués tantôt par la fuite d'un rat, tantôt par un feuillet de journal poussé par le vent, ou par un de ces bizarres frémissements internes des matières inertes.

— Hep ? lança soudain une voix sourde.

Cette fois, le gardien se retourna d'un bloc, torche braquée. Dans le cercle lumineux, il vit avec stupéfaction un homme élégamment vêtu, ganté, tête nue, dont la chevelure blonde rutilait sous les rayons de lumière et dont le visage n'exprimait qu'une sorte d'amusement narquois.

De la main droite, le gardien tâta son étui pour en extraire son revolver. Cette apparition saugrenue l'avait plus effaré qu'inquiété. À tort. Car, avant qu'il eût achevé son geste, l'inconnu s'était détaché du mur pour bondir à sa rencontre avec la vitesse d'un projectile. Un coup sec sur l'avant-bras du gardien lui fit lâcher la torche, et un poing le frappa en pleine figure comme un boulet. Devant ses yeux éclata une gerbe d'étincelles. Il ne se rendit pas compte que ses jambes se dérobaient sous lui et qu'il piquait du nez vers l'avant,

tandis que son képi effectuait un vol plané. Un second coup de poing atteignit le gardien qui s'écroula.

L'inconnu écrasa d'un coup de talon le verre de la lampe ; une obscurité plus opaque encore enveloppa la scène.

Tout en se félicitant intérieurement de ce que tout se fût déroulé conformément au scénario, l'inconnu se pencha sur sa victime pour la délester de son arme. Il jeta celle-ci au loin, vers le tunnel. Ensuite, il récupéra son précieux sac appuyé contre le mur du hall et, au pas de course, il s'élança vers la grille.

Étant grimpé sur la barre transversale, il fit passer le paquet par-dessus, le rattrapa en passant le bras gauche entre les barreaux et le déposa en douceur sur le sol. Au prix d'une gymnastique audacieuse, il franchit les pointes qui hérissaient la grille et retomba de l'autre côté en fléchissant les jambes pour atterrir en souplesse.

Il ne lui restait plus qu'à courir une cinquantaine de mètres pour rejoindre la voiture qui l'attendait au tournant de la route menant vers la frontière française…

*

* *

Le gardien redressa péniblement son buste en s'appuyant sur les coudes. Un liquide chaud et gras lui emplissait la bouche. Il expulsa cette fade mélasse et songea que ce ne pouvait être que du sang. Sa mâchoire lui faisait atrocement mal ; son front était comprimé dans un cercle de fer.

Il s'ébroua, cherchant à se souvenir pour quelle raison il était étendu là, sur ce gravier froid que la rosée humidifiait. Des centaines de cloches sonnaient follement dans sa tête… Il essaya d'articuler un juron, se tâta les Joues et fit une abominable grimace.

Autour de lui, l'approche de l'aube diluait l'obscurité ; une clarté sale et misérable précisait le contour des bâtiments. L'air frais le ranima peu à peu, ventilant son cerveau en même temps que ses bronches. Et brusquement, il se souvint.

Grattant le sol de ses talons pour se remettre sur pied, il parvint à s'asseoir, puis à se soulever. Debout, il chancela, tituba, n'osant plus se baisser pour ramasser sa casquette. Au prix d'un effort pénible, il marcha vers la petite construction de pierre où il s'abritait entre ses rondes, non loin de la grille d'entrée.

À bout de souffle, les jambes flageolantes, il s'appuya contre la porte de son cagibi. La tempête de cloches s'était un peu apaisée dans son crâne, mais le cerveau douloureux qui emprisonnait ses tempes semblait resserrer davantage encore son étreinte. Pas assez cependant pour effacer les consignes qui étaient gravées dans son esprit, des consignes impérieuses, draconiennes…

Haletant, il eut un sursaut d'énergie qui le jeta à l'intérieur du cagibi. Il s'effondra sur sa chaise, décrocha l'appareil téléphonique qui se trouvait sur la petite table et forma d'un doigt incertain le numéro d'appel du Directeur-général des Établissements. Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'il s'avisa que la ligne était muette… Les fils avaient été tranchés.

Cette découverte le découragea. Des lueurs rouges dansaient de nouveau devant ses yeux, sa tête tournoyait. S'agrippant à la table pour résister au vertige, il voulut respirer avec force ; mais une sorte de langueur s'emparait de lui, irrésistiblement. Son buste s'inclina, sa tête tomba en avant.

À sept heures du matin, son collègue de la journée le trouva qui ronflait à poings fermés, la joue sur la table. Il comprit sur-le-champ qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. Son sang ne fil qu'un tour. Constatant que le téléphone était coupé, il prit les clefs et se précipita vers le pavillon directorial. Non loin du tunnel de soufflerie il aperçut le pistolet qui gisait sur le sol ; il le ramassa sans interrompre sa course et se rua vers la porte du bâtiment.

Étreint par l'angoisse, le gardien ouvrit fébrilement la porte, puis celle du premier bureau et, tout en jetant autour de lui des regards inquiets, il saisit l'appareil téléphonique. Il perçut le son rassurant du signal habituel et actionna le disque ; il eut immédiatement la communication :

— Signor Parini ! s'écria-t-il, surexcité. Giacomo est blessé ! Je l'ai trouvé sans connaissance à mon arrivée… Son pistolet et sa casquette dans les allées…

La voix autoritaire du directeur lui coupa la parole :

— L'entrée du bureau était-elle fracturée ?

— Non… balbutia le gardien. J'ai dû l'ouvrir pour pénétrer ici, la ligne du poste de surveillance était coupée…

— Conduisez Giacomo à l'infirmerie. Surtout, pas un mot à personne. Vous ne direz rien aux ouvriers ni aux employés. J'arrive immédiatement. Tâchez qu'on ne s'aperçoive de rien à l'ouverture des grilles, et ne bronchez pas quand vous me verrez entrer. Je vous convoquerai plus tard dans mon bureau. Compris ?

Le gardien s'empressa d'exécuter les instructions que venait de lui communiquer le grand patron. Il s'efforça donc de prendre un air aussi naturel que possible lorsque les équipes de travailleurs affluèrent.

Bientôt s'éleva la déchirante clameur de la soufflerie, qui recouvrit de son infernal vacarme tous les autres bruits. À l'extérieur des bâtiments, on ne pouvait plus échanger la moindre parole sans hurler à tue-tête, ce qui restreignait les conversations au strict minimum.

À huit heures moins le quart, l'Alfa Romeo du directeur franchit le portail et vint s'aligner contre la façade du pavillon. Parini, un homme d'une quarantaine d'années, toujours animé d'une vitalité débordante, jaillit de sa voiture avant que le chauffeur n'ait eu le temps de lui ouvrir la portière. Il fonça comme un bolide dans le vestibule, vers le bureau d'étude, y pénétra d'un seul élan et, sans préambule, il cria aux trois ingénieurs penchés sur leurs épures :

— Où est la maquette du « X-FI 7 » ?

Les trois techniciens relevèrent la tête d'un même mouvement, effarés par l'expression hagarde de leur patron. Ils s'interrogèrent mutuellement du regard et, peu à peu, une consternation extrême se peignit sur leur visage.

Parini, qui les examinait à tour de rôle de ses yeux vifs, put lire sur leurs traits les marques d'une ignorance d'autant plus évidente qu'elle était proche de l'effroi.

— Où est cette maquette ? tonna-t-il une seconde fois.

Conscient du désastre, il avait le teint blême.

Le plus âgé des ingénieurs avala une boule d'air, puis ; la bouche sèche, bafouilla :

— On croyait que… que c'était vous qui l'aviez, patron…

Parini recula d'un pas, pivota brusquement sur ses talons et, claquant la porte avec violence, se rua dans son bureau. Il avait compris. Ce n'était pas la peine d'insister, ni de se répandre en lamentations : il fallait parer au plus pressé, prévenir les autorités compétentes.

Il appela l'Infirmerie par l'interphone et invita Giacomo à venir de toute urgence dans son bureau. En proie à une nervosité stérile. Il ouvrit et referma successivement plusieurs tiroirs, passa rapidement en revue certains dossiers rangés dans un classeur, vérifia la porte du coffre-fort. Rien n'avait été dérobé, dans cette pièce-ci du moins.

Lorsqu'on frappa, il faillit sauter sur son siège.

— Entrez ! beugla-t-il pour couvrir le fracas de la soufflerie.

Giacomo fit son entrée, la figure dans un état pitoyable.

— Que s'est-il passé, cette nuit ? questionna Parini, fébrile.

Le gardien exposa lentement, clairement, son aventure et raconta qu'au cours de sa tournée de 2 heures il avait surpris un inconnu qui se dissimulait dans l'ombre du hall de construction. À peine avait-il allumé sa lampe-torche que l'individu s'était lancé sur lui pour lui envoyer la châtaigne la plus percutante que lui, Giacomo, ancien poids moyen professionnel, eût jamais encaissée dans sa carrière, mis à part le K.O. que lui avait infligé Kid Sydney à Rome, en 1951, lors du combat qui…

— Vous avez donc vu cet homme coupa Parini. Quel est son signalement ?

— Euh… Grand… Au moins cinq centimètres de plus que moi. D'ailleurs, son allonge et son poids…

— Sa figure ? trancha le patron, excédé.

Penaud, Giacomo tenta de donner une description précise de cet agresseur qu'il n'avait aperçu que fugitivement dans la lueur d'une torche, et dont l'image s'était pulvérisée après une demi-seconde en un vaste flamboiement des chandelles.

— avait des cheveux blonds et ondulés. Ses yeux étaient plutôt clairs, pour autant que je m'en souvienne. Forte mâchoire, nez droit, bouche assez mince. Glabre. Large de carrure, donnant l'impression d'être maigre…

Parini griffonnait sur un bloc les détails que lui fournissait son gardien. Celui-ci, le front plissé par l'effort mental qu'il s'imposait, poursuivait avec une application méritoire :

— Bien habillé : un veston sport, gris, je crois…

Pas l'air d'un malfaiteur… C'est d'ailleurs pourquoi je me suis laissé surprendre. Il n'avait pas du tout l'air d'un voleur ou d'un bandit… On aurait dit un gars qui voulait vous faire une blague…

« Une blague de 200 millions », pensa Parini, les dents serrées. Mais il ne dit rien. Et Giacomo ne paraissait pas se douter que son agresseur avait effectivement subtilisé quelque chose. L'inconnu l'avait probablement attaqué avant de pénétrer dans le pavillon, pensait-il.

— Et vous n'avez pas eu le temps de dégainer demanda Parini avec une commisération un peu incrédule.

Giacomo baissa les yeux, ulcéré. Son silence fut plus éloquent qu'une confession. Devant cette face tuméfiée, ces lèvres sanguinolentes. Parini n'eut pas le cœur d'insister.

— C'est bon, dit-il d'un ton ferme. Retournez à l'infirmerie et faites-vous soigner. Bien entendu, je vous interdis de raconter, un mot de tout ceci à âme qui vive, pas même à votre femme. Si on vous

pose des questions, dites que vous avez fait une chute malheureuse, sans plus. Il y va de votre liberté, compris ?… Vous pouvez disposer.

À demi réconforté par la tournure de l’entretien, et heureux de s’en tirer à si bon compte, Giacomo se retira sans demander son reste. Il ouvrit la porte et, aussitôt, la clameur assourdissante du tunnel tourbillonna dans la petite pièce, puis s’affaiblit lorsque le battant eut été refermé.

Parini, empoignant le combiné du téléphone, forma rapidement un numéro de deux chiffres :

— Passez-moi le ministère de la Défense nationale, à Rome. Avec haute priorité…

*

* *

À onze heures du matin, une sonnerie retentit dans l’un des locaux du 2e Bureau, à Paris.

Le Vieux, plongé dans l’étude d’un dossier, eut un tic agacé, accompagné d’une brève réflexion du genre « quel est encore l’emmerdeur qui ?… ». Il se résigna quand même à décrocher, mais sans retirer pour autant la pipe coincée entre ses dents.

— On vous demande de Rome, annonça la standardiste.

— Hm… Passez.

L’accroissement subit de son attention ne se manifesta que par un rapide battement de paupières. Comme si la distance exigeait une plus grande acuité auditive, il colla plus fort l’écouteur contre son oreille. Ça ne servait strictement à rien, il le savait, et pourtant il ne pouvait s’en défendre.

Son interlocuteur lointain s’assura tout d’abord de la qualité de la personne qu’il avait au bout du fil, puis déclina la sienne : c’était un des chefs de la sûreté italienne.

— Je vous informe que le modèle réduit d’un appareil révolutionnaire mis au point par le bureau d’études de la Société

Aéronautique Franco-italienne a été dérobé cette nuit par un agent étranger…

— En quoi cela me concerne-t-il ? questionna le Vieux, impassible, sur un ton qui contrastait étrangement avec la fébrilité de l'italien.

— Il s'agit d'un prototype agréé par l'OTAN ! Un avion unique au monde ! 5.000 km-heure, décollage vertical.

— Oui, j'entends bien, mais pourquoi dois-je…

— Parce que nous soupçonnons l'espion qui a dérobé cette maquette de vouloir franchir la frontière la plus proche ! Vous devez alerter tous les services alliés car ce vol a été commis à l'instigation du clan soviétique ; l'individu essayera tôt ou tard de franchir le rideau de fer… Sans doute nous rend-on la monnaie de notre pièce pour les Migs dont se sont emparés les Alliés. Si le coup de nos adversaires réussit, notre parade la plus efficace contre les bombardiers atomiques russes est anéantie !

La véhémence de ce discours ne parut pas troubler énormément le Vieux. De la main droite, il saisit son bloc-note et se tint prêt à écrire.

— Bon, conclut-il. Indiquez-moi les caractéristiques de l'objet, le signalement du voleur, si vous l'avez, bref tous les détails utiles… Je ferai le nécessaire.

Il soupira et se mit à écrire sous la dictée de l'Italien.

CHAPITRE II

En quelques heures, une sorte de frisson électrique parcourut les réseaux des services secrets européens. Bien entendu, la presse ne fut pas informée ; il était inutile de donner à ce vol une publicité inopportune. Mais tous les agents opérant sur le continent pour le compte du C.I.C., de l'Intelligence Service ou du 2e Bureau furent alertés et investis d'une mission précise : arrêter le voleur, l'abattre en cas de nécessité et récupérer à tout prix la maquette du X-FI 7.

Pendant que le filet se tendait sur l'Europe occidentale, et que la surveillance se renforçait d'heure en heure tout au long du rideau de fer, l'homme que pourchassaient les plus habiles contre-espions des nations du Pacte Atlantique avait filé vers le sud et atteignait les faubourgs industriels de Gênes.

Au volant d'une Fiat 11 CV qu'il pilotait avec une virtuosité tempérée par une prudence explicable, Francis Coplan fonçait vers la côte avec son précieux chargement. Moralement, il ne se sentait pas trop fameux. Bien qu'il eût préparé son coup avec le plus grand soin, il n'avait pas la conscience tout à fait tranquille. Une opération du genre de celle qu'il était en train de réaliser ne porte pas souvent bonheur à celui qui la tente…

Il arriva bientôt à proximité du garage où, la veille, il avait loué la Fiat en attendant qu'on réparât sa Lancia, dûment sabotée au préalable.

Le patron du garage salua son retour avec jovialité, consulta le tableau de bord pour enregistrer le nombre de kilomètres parcourus et fixer ainsi le prix de la location. le gros homme rubicond, que chacun appelait Luigi, demanda si tout avait bien marché et confirma que la Lancia était prête.

Coiffé d'un feutre noir qui dissimulait sa chevelure, des lunettes solaires sur le nez et une fine moustache brune ombrant sa lèvre supérieure, Coplan n'échangea avec le garagiste qu'un minimum de mots. Il paya la note, transféra ses bagages d'une voiture à l'autre, fit le plein et démarra en agitant la main par la fenêtre pour répondre aux vœux de bon voyage que lui prodiguait Luigi.

Ouf. Cette partie du plan s'était déroulée sans pépin, et c'était toujours ça. Mais, à mesure que le temps s'écoulerait, les chances deviendraient plus problématiques ; elle rétréciraient même au point de n'avoir peut-être plus, en fin de compte, la grosseur d'un fil…

Ayant accompli un vaste détour pour pénétrer dans la ville, il aborda celle-ci par le quartier de San Pier d'Arena, le plus moderne de Gênes. L'obscurité commençait à tomber lorsqu'il abandonna sa voiture dans la Via Francia.

Muni d'une valise et d'un de ces étuis dont on se sert pour transporter un instrument de musique, il prit le tramway jusqu'à la Piazza de Ferrari. Comprimé comme dans un train de banlieue un jour de fête, il supporta sans mauvaise humeur l'effroyable odeur d'ail qui empuantissait le véhicule. Une foule jacassante l'entourait. On ne passe vraiment inaperçu qu'au milieu d'un grand nombre de gens qui se renouvellent à chaque arrêt.

Au terminus, il descendit vers le vieux port en empruntant des ruelles étroites et fort animées, aux vitrines pleines de lumières. Cependant, après quelques méandres, il arriva dans une voie plus sombre, à peine large de deux mètres, bordée d'immeubles branlants, vétustes, aux entrées sombres et sinistres.

Sans hésitation, il s'engouffra dans un de ces couloirs sordides, grimpa trois étages en palpant les murs, arriva devant une porte qui se confondait avec l'obscurité ambiante. Il frappa selon un rythme convenu.

À l'intérieur, quelque chose bougea. Il y eut un traînement et la porte s'ouvrit avec un horrible gémissement. Un visage méfiant parut dans l'entrebâillement.

— Il Signor francese, se présenta Coplan, laconique.

Le panneau s'écarta davantage.

— Entrez, dit une voix teintée d'accent.

En deux enjambées, il fut au centre d'une pièce mal éclairée, d'apparence misérable. Devant lui se tenait un homme aux cheveux noirs et crépus, très basané de peau, et dont les yeux luisaient d'un éclat extraordinaire. Trapu, solide, il pouvait avoir trente-cinq ans. La lumière jaunâtre qui descendait du plafond accusait ses rides, vigoureusement taillées de part et d'autre de sa bouche. Cette tête dénotait un tempérament violent et un fichu caractère, pour ne pas dire plus…

Coplan déposa ses bagages par terre, se redressa et s'étira. Puis, tout en allumant une cigarette il rejeta légèrement son chapeau en arrière et annonça :

— Cette nuit, Paolo.

L'autre plissa davantage son front étroit.

— Vous avez l'argent ?

Coplan expulsa deux jets de fumée par ses narines et hocha la tête affirmativement.

Paolo grogna :

— Ce sera difficile… La lune brille de tout son éclat.

— Ce sera pourtant le même prix, trancha Coplan. D'ailleurs, tu ne risques rien.

L'Italien, secouant ses épaules avec hargne, enfonça ses deux mains dans les poches de son pantalon.

— C'est vous qui le dites ! Je n'aime pas les combines que je ne comprends pas.

— Tu ne dois pas en aimer beaucoup, dans ce cas, insinua Coplan d'un ton léger. Étions-nous d'accord, oui ou non ?

— Dix mille lires, plaida Paolo.

— Sept, rectifia Coplan. Mais si tout marche bien, je t'en donnerai mille de plus de l'autre côté. À prendre ou à laisser. Pour un petit travail tranquille comme celui-là, je peux trouver dix autres amateurs à Gênes.

— Bon, grommela Paolo.

Un peu écœuré par cette allusion à la concurrence, il s'avouait intérieurement qu'une nuit claire favoriserait l'expédition plutôt qu'elle ne l'entraverait.

Il décrocha une fiasque pansue accrochée à un clou dans le mur et se versa une rasade dans un verre qui n'avait plus été rincé depuis huit jours au moins.

— Vous pouvez vous préparer, dit-il à Coplan après s'être essuyé les lèvres d'un large geste.

Ensuite, il alla chercher une valise logée sous le grabat et la posa sur la table boiteuse.

Francis écrasa sa cigarette sous sa semelle, dénoua sa cravate et entreprit de se déshabiller.

En moins de dix minutes, il eut revêtu une tenue sensiblement différente de celle qu'il portait d'habitude. Sa métamorphose lui donna de façon acceptable l'aspect d'un navigateur au cabotage : jersey foncé à manches courtes, pantalon de toile et espadrilles. C'était assez pour modifier complètement son allure ; les muscles nerveux de ses avant-bras, de même que son cou robuste, convenaient d'ailleurs mieux à un inscrit maritime qu'à un homme du monde.

— Vous allez trimbaler ça ? questionna soudain Paolo en fixant l'étui de saxophone qui gisait auprès de la valise où Coplan rangeait ses vêtements.

— Oui, dit Francis, négligemment. Ça te dérange ?

L'Italien fit une grimace désapprobatrice.

— Pourquoi n'envoyez-vous pas votre trompette par chemin de fer ? Elle va vous encombrer.

— Les droits de douane sur les instruments de musique sont trop chers, émit Coplan, toujours occupé à plier ses effets. Tu serais épaté de savoir ce qu'on me réclamerait pour celui-là.

— On peut voir ?

— Je viens de mettre la clé au fond de ma valise, répondit Francis. À propos, es-tu sûr du type qui doit aller reprendre la Lancia et la conduire au garage ?

Paolo ferma le poing et leva le pouce.

— Comme ça, fit-il. Vous pouvez être certain que c'est déjà fait et que les plaques minéralogiques sont changées.

Coplan introduisit son précieux étui dans un sac en plastique muni d'une fermeture éclair. Ceci fait, il alluma une autre cigarette et en tendit une à Paolo.

À cet instant précis, on frappa à la porte.

Les deux hommes s'immobilisèrent, échangèrent rapidement un regard. Embarrassé, Paolo sembla quémander une indication sur la conduite à tenir. Du menton, Coplan lui fit signe d'ouvrir.

— Qui est-ce ? Lança l'Italien.

— Gina, dit une voix chantante.

Paolo soupira, fit trois pas vers la porte et tourna la clé. Avec son affreux grincement, le battant s'écarta, démasquant le trou noir de l'escalier. Un peu de lumière tomba sur une femme jeune, pauvrement vêtue, qui demeura interdite en voyant un visiteur qu'elle ne connaissait pas.

— Entre, dit Paolo.

Elle avança dans la pièce, intimidée, les yeux allant d'un homme à l'autre.

— Un ami, présenta Paolo, évasif.

Vaguement contrarié par cette intrusion, Coplan n'en laissa rien voir. Il inclina la tête en guise de salut, brièvement.

— Qu'est-ce que tu veux ? s'enquit l'Italien sans amabilité.

Par son attitude, Gina fit comprendre que la présence d'un tiers la gênait.

— Parle, grogna Paolo.

— Vittorio n'est pas encore rentré, dit la femme.

La main que Paolo avait posée sur le col de la fiasque de Chianti se crispa. En bon Gênois, il contrôlait mieux ses réactions que la plupart de ses compatriotes, mais de toute évidence, la nouvelle lui causait une sensation désagréable.

— C'est, Vittorio qui devait garer la Lancia, expliqua-t-il à Coplan.

— Il en aura profité pour faire un tour, plaisanta Francis pour dissimuler son appréhension.

— Je n'aime pas ça, marmonna Paulo, les sourcils rapprochés. Vittorio n'est pas le type à se balader quand on lui confie un travail…

Puis, à Gina :

— Ne retourne pas chez toi pour le moment. Tu va passer la nuit ici. Si Vittorio rentre, il aura bien l'idée de venir jusqu'ici.

La jeune femme, elle, ne se souciait plus de son agitation. Ses doigts tripotaient nerveusement les deux bouts de son fichu.

— Paolo ? articula-t-elle, les traits tirés par la crainte. Qu'est-ce que tu lui as fait faire ?

Bourru, l'homme haussa les épaules. Puis, tout en nouant les lacets de ses espadrilles, il bougonna :

— Pas grand-chose… Et d'ailleurs, il sait ce qu'il doit dire si on lui met le grappin dessus. Ils seront forcés de le relâcher… Mais rien ne prouve qu'il a des ennuis. Tu t'inquiètes trop vite, Gina.

Coplan, qui semblait se désintéresser de la question, jeta un regard à Paolo.

— Si nous partions, proposa-t-il d'un ton neutre. Vous réglerez vos histoires de famille plus tard.

Gina tourna vers Francis ses yeux où brillait une flamme de colère. Quel était ce matelot qu'elle n'avait jamais vu, et qui s'exprimait avec

un air de supériorité aussi déplaisant ? Pourquoi Paolo ne le remettait-il pas à sa place ?

Elle constata, non sans un surcroît d'irritation, que son cousin ne relevait pas l'impertinence et semblait même se rallier au point de vue de son interlocuteur avec une sorte d'empressement servile.

— Oui, disait Paolo. Pour couvrir la distance, il nous faudra bien vingt-cinq heures…

En parlant, l'Italien entassait diverses choses au fond d'un sac de marin. Il fourragea dans sa tignasse crépue, jeta un coup d'œil autour de lui et ajouta :

— Quelqu'un sait-il que tu es ici, Gina ?

— J'ai prévenu Ambrosio…

— Bon. Si Vittorio n'a pas donné signe de vie demain matin, va voir Ambrosio avant de rentrer. Je serai de retour dans deux jours au plus tard. Mais ne te fais pas de mauvais sang, ton mari sera là bien avant ça

— S'il lui arrivait quelque chose, je ne te le pardonnerais jamais, Paolo, menaça Gina d'une voix vibrante.

L'Italien interrompit un geste. Sur sa figure ravinée se peignit un sourire sarcastique.

— Tu lui pardonnes pourtant de ne pas travailler, non ?… Ce n'est pas moi qui lui propose des combines, c'est lui qui m'en demande… Et maintenant, cesse de me casser les pieds !..

Gina se retint pour ne pas lui lancer une injure. Son visage, déformé par une expression d'angoisse et de haine, était presque laid. D'un mouvement, de la tête, elle rejeta ses lourds cheveux noirs en arrière.

— Tu es jaloux, articula-t-elle avec défi. Voilà la vérité !

Craignant qu'une bagarre ne les dresse l'un contre l'autre, Coplan intervint :

— Ça suffit ! En route, Paolo si Gina veut nous accompagner au lieu de rester ici, je n'y vois pas d'inconvénient.

Ce disant, il contemplait sans vergogne le buste saillant de la jeune femme. Cette manque d'intérêt produisit instantanément les effets escomptés. Gina se décontracta, prit une pose plus alanguie. Paolo se hâta de couper court :

— Elle n'a rien à faire sur mon bateau…

D'un coup de reins, il enleva son sac et marcha vers la porte. Coplan, lesté de sa valise et de son étui, lui emboîta le pas. Gina leur facilita la sortie et les écouta descendre les marches branlantes. Les deux hommes, débouchant dans la ruelle, suivirent la déclivité qui menait au port.

— Tu disais que tu avais confiance en ce Vittorio ? dit Coplan légèrement caustique.

— Oui, rétorqua le Génois. Et s'il n'est pas encore rentré, s'il a des ennuis, c'est que votre histoire est plus louche que vous ne l'avez prétendu.

— Des blagues. Je t'expliquerai le tout quand nous serons en mer. Pas de quoi fouetter un chat, crois-moi.

Ils déboulèrent sur le Corso, quasiment désert à cette heure, et prirent vers la gauche. Au-delà du port, l'eau de la rade miroitait sous les rayons de lune. Des navires amarrés aux quais se découpaient en noir sur le fond argenté de la nuit.

À présent, Coplan avait hâte de quitter le sol italien. Il se doutait du branle-bas que sa fuite devait provoquer dans les milieux de la police.

Paolo bifurqua brusquement et s'engagea sur une passerelle. Coplan le suivit d'un pas prudent.

Les deux hommes prirent pied dans une embarcation d'une quinzaine de mètres de longueur, dont le pont était encombré de filets. C'était un bateau de pêche, équipé d'un moteur auxiliaire. Une forte odeur de poisson et de saumure se dégageait du rafiot.

Avec une agilité surprenante, Paolo se déplaçait entre les paniers et les cordages. Il commença par allumer les fanaux qui servaient de feux de position, tandis que Coplan, ayant déposé ses bagages, entreprenait de lui donner un coup de main en déhalant les amarres.

L'Italien mit le moteur en marche ; un halètement saccadé prit naissance et un relent d'huile chaude domina aussitôt les autres effluves. En marin expérimenté, Paolo s'écarta du quai par quelques manœuvres de la barre, conjuguées avec des sens de rotation inversés de l'hélice. Peu à peu, l'étrave se dégagea, pointa vers le bout du môle, puis vers l'horizon.

Le moteur redoubla d'efforts. Le bateau. parcouru par un tremblement qui le faisait vibrer de la quille au sommet du mât, mit le cap sur la mer. Coplan vit sans regret s'éloigner les lumières de Gênes.

Paolo décida de hisser la voile. Après avoir défait les filins qui la maintenaient contre le mât, il tira avec vigueur sur un cordage actionnant une poulie. Celle-ci émit un chant qui ressemblait au cri des mouettes ; la toile monta progressivement.

*

* *

Vers cinq heures du matin, Coplan, réveillé par son compagnon, se redressa péniblement du tas de filets sur lequel il s'était assoupi, frissonna en sentant sur sa peau la fraîcheur humide de l'aube et regarda la côte.

Elle n'était pas bien éloignée, trois ou quatre kilomètres au plus.

« La côte d'Azur », songea-t-il avec dérision en voyant le ciel bas, bouché, qui surplombait de noirs récifs.

— Saint-Tropez, indiqua Paolo en pointant le doigt vers la terre.

— Bon, maugréa Francis. Double le cap des Salins.

Il s'étira, exécuta quelques mouvements pour activer sa circulation, puis alluma une cigarette. S'approchant de Paolo. il lui glissa huit billets de mille lires.

— Maintenant, écoute, dit-il en se déshabillant. Dès que tu seras rentré à Gênes, tu iras raconter à la police que…

Paolo tourna vers lui un visage indigné.

— Pour qui me prenez-vous ? Je respecte mes engagements !

— Ça fait partie de tes, engagements, précisa Coplan avec calme. Je veux que tu ailles à la police et que tu racontes toute l'affaire, à peu près comme elle s'est passée : l'histoire de la Lancia, l'embarquement clandestin, etc… Mais tu diras que tu m'as conduit à bord d'un yacht mouillé en mer. Tu saisis ?

Paolo ne comprenait pas. Et c'était bien naturel. Il fixait Coplan comme s'il le soupçonnait de se payer sa tête, mais, à voir la physionomie de Francis, ce dernier paraissait peu enclin à plaisanter.

— Vous n'êtes pas dérangé, non ? grommela l'Italien.

— Non, je parle sérieusement.

En slip, Coplan surveillait l'approche de la côte. Il voulait débarquer avant le cap Lardier et il cherchait une crique bien encaissée, entourée d'arbres.

— Tu peux mettre en panne, dit-il quand ils ne furent plus qu'à deux ou trois cents mètres de la terre.

Puis, revenant près du Génois :

— En procédant comme je te l'ai dit, tu ne risques rien. Mais si tu te tais tu peux t'attendre à avoir des ennuis, et de graves ennuis même, dans un très proche avenir. En faisant spontanément ta déposition, tu évites une inculpation de complicité : c'est simple, non ?

Paolo se gratta furieusement la tête, plus perplexe que jamais.

— Avec vous, rien n'est simple… Mais j'irai à la police, puisque vous le souhaitez…

— Tu me rassures, conclut Francis, mi-railleur, mi-sérieux.

Ayant soigneusement entouré sa valise et son étui d'une enveloppe imperméable et hermétique, il jeta un dernier coup d'œil aux

alentours. Nulle barque ne croisait dans les parages, aucune silhouette humaine n'était visible sur la côte.

— Fiche le camp tout de suite. Adieu, Paolo !

Et, sans autre discours, il enjamba le bordage et sauta à la mer.

L'Italien le vit s'éloigner à la nage, poussant devant lui un ballot gonflé d'air. Il attendit, penché au bastingage, que son mystérieux passager fût à mi-chemin de la plage, puis il se résigna à remettre le moteur en marche et à virer de bord.

Renonçant à comprendre, il tâta les billets enfouis dans sa poche et estima que cette explication-là en valait bien une autre.

Au moment où le bateau s'enfonçait dans la brume matinale. Coplan titubait sur les cailloux de la petite crique, ruisselant, hors d'haleine, et traînant au sec son lourd fardeau.

Il s'affala sur les galets, harassé d'avance à l'idée de tout ce qui l'attendait encore. Jamais il ne s'était senti aussi peu à la fête.

— Alors ? cria soudain une voix. Elle est bonne ?…

CHAPITRE III

Coplan réprima un sursaut. Le bruit du ressac l'avait empêché d'entendre une approche. Il leva la tête et aperçut un pêcheur à la figure joviale qui le contemplait avec une curiosité admirative.

— Un peu froide ! répondit Francis en se levant.

— Elle se réchauffera tout à l'heure ! clama le Méridional. Puis, dégringolant la pente, il annonça :

— C'est l'heure du casse-croûte. Je vous invite !

Coplan, un peu soulagé, respira ; l'anxiété qui, deux secondes plus tôt, l'avait envahi se dissipa. Ce pêcheur était inoffensif. Malgré cela, il allait mal commencer sa journée…

Assez rondouillard, vêtu d'un bleu, le panier en bandoulière, le bonhomme arriva au niveau de Francis. Apercevant soudain le ballot enveloppé de toile imperméable, il eut un petit sifflement d'admiration.

— Parole, vous avez bon appétit. Si vous mangez tout ça…

Les poings sur les hanches, Francis lui répliqua en imitant son accent :

— Ça ? C'est pour le petit déjeuner. Le casse-croûte, il est par là.

Sidéré, le pêcheur suivit des yeux la direction indiquée par l'index de Francis. Il ne vit d'ailleurs rien, car sa dernière pensée fut qu'un quartier de roc lui tombait sur le crâne. Sa figure souriante se figea en une expression de stupeur horrifiée. Il vacilla sur place puis d'un bloc, s'effondra en avant.

— Désolé, mon gros, murmura Coplan en se penchant sur le corps étendu. On aurait dû te prévenir que certains endroits de la côte sont malsains…

Il avait asséné le coup avec suffisamment de force pour assommer sa victime, mais non pour la tuer. Néanmoins, il fut un peu inquiet en voyant la pâleur du petit homme étalé les bras en croix. Que faire de lui ?

Il pesta contre sa malchance. Les minutes comptaient, et cet ahuri avait éprouvé le besoin de se manifester au lieu de poursuivre tranquillement son chemin. Il y a des gens qui appellent les catastrophes…

Coplan disposa le corps de telle sorte qu'un promeneur inattentif pût penser que le pécheur piquait un petit somme. Ensuite, ayant trouvé à s'abriter dans une anfractuosité de rocher, il s'habilla promptement. Sa valise contenait tout le nécessaire.

Si le pêcheur s'était réveillé quelques minutes plus tard, il n'aurait sans doute plus reconnu son agresseur. Coplan, vêtu d'un complet bleu marine, était un autre homme. Il tâta le pouls du pauvre type : ça battait faiblement mais régulièrement. L'homme reprendrait ses sens tout seul. Et comme il serait incapable de fournir un témoignage précis, Francis pouvait sans trop de risque lui faire grâce.

Avant de quitter la crique, il vérifia le contenu de ses poches. Il déchira le billet de tramway de Gênes, arracha avec soin la page de son passeport qui portait le tampon de sortie apposé à Vintimille, se défit d'un peu de monnaie italienne et s'assura que la clé de l'étui se trouvait bien dans la petite poche de son veston.

Ensuite, le feutre noir rabattu sur les yeux, il gravit les éboulis jusqu'à la bordure du petit bois de pins et marcha droit devant lui, à la recherche de la route littorale.

Vers six heures et demie, il put arrêter un autobus qui se rendait à Toulon. Son premier soin, dans cette ville, fut d'aller à la gare et d'expédier la maquette du X-FI-7 à Perpignan, comme bagage enregistré. Ensuite, muni de sa seule valise, il prit le train pour Marseille.

*

* *

À l’heure de l’apéritif, le bar de Jo Spada était aussi rempli qu’à la fin de la soirée. Si l’établissement jouissait d’une réputation exécrable auprès des honnêtes gens, il avait une cote excellente dans le « milieu ». Aussi la boîte était-elle tenue à l’œil par certains services qui comprennent mal la plaisanterie.

Comme d’habitude, la clientèle était composée de gentlemen très élégants, au menton bleu, aux mains chargées de bagues, et de quelques demoiselles mal réveillées qui prenaient leur café-crème. Accoudés au bar, trois hommes discutaient les résultats de la troisième course hippique de la veille. La voix vibrante d’indignation de l’un et le masque d’amertume des autres proclamaient sans conteste que leurs prévisions avaient été démenties.

Coplan poussa le battant à claire-voie, et un curieux silence s’installa subitement. Ce fut Jo, le patron, qui ranima l’ambiance en s’écriant :

— Té ! Francis ! Voilà une paye qu’on ne t’avait vu…

— Bonjour, Jo, dit l’interpellé avec indifférence, et sans regarder personne autour de lui.

— Qu’est-ce qu’on te sert ?

— Un pastis…

Peu à peu, les conversations reprirent. Le nouveau-venu n’était pas un habitué, mais le fait que Jo l’appelait par son petit nom signifiait, en clair, qu’il en était. Au bout d’une minute, on ne s’intéressa plus à lui, à part une ou deux filles qui lorgnaient sans en avoir l’air sa large carrure et ses hanches minces.

D’un clin d’œil, Coplan attira Jo vers le coin du comptoir. Se penchant, il demanda sur un ton confidentiel :

— Tu n’aurais pas un pétard ? Quelque chose de sérieux…

Jo prit un air aussi inspiré que si on l’avait prié de réciter les Dix Commandements. Sa figure d’ancien boxeur, – mufle écrasé et oreilles en feuille de chou – refléta de l’embarras.

— Ça peut se trouver, émit-il sans se compromettre. Faudrait que j'en parle…

— À ta sœur ? Il me le faut cet après-midi au plus tard.

La mine de Jo semblait exprimer les plus grandes réticences.

— Calibre 9 ?

— Par exemple. 7,65 minimum.

Jo réfléchit encore.

— Reviens après la sieste, souffla-t-il. Puis, à haute voix.

— Qu'est-ce que je t'offre ?

— La même chose…

Coplan regarda dans la glace une fausse blonde qui fumait une cigarette et qui paraissait désireuse d'attirer son attention. Il songea soudain que s'il passait la nuit suivante avec cette fille, ça résoudrait plusieurs problèmes. Il vida son verre, aligna de la monnaie sur le comptoir et prit congé de Jo en lui annonçant

— À tout à l'heure… Quatre heures, par là… Puis, avant de quitter le bar, il se tourna ostensiblement vers la fille et lui décocha un clin d'œil percutant. Si elle n'avait pas compris, c'est qu'elle était drôlement gourde.

Toujours lesté de sa valise, il s'en alla dans la petite rue peu fréquentée. Il n'avait pas parcouru trois cents mètres que deux hommes l'encadrèrent brusquement, de façon à le bloquer contre une façade. Leur apparence était tellement banale que Coplan sut tout de suite à qui il avait affaire.

— Vos papiers, dit l'un des deux types avec cette politesse réfrigérante qui glace les innocents et fait suer les autres.

— Volontiers, collègue, dit Francis en déposant sa valise à ses pieds.

— Ne faites pas le malin, maugréa l'autre inspecteur.

— Tu manques de flair, pour un poulet, rétorqua Francis en exhibant sa carte officielle, dont l'autre s'empara prestement.

La méfiance répandue sur ses traits fondit soudain comme beurre au soleil.

— Ça, alors ! fit-il, estomaqué. Il est de la maison !

— Ça vous épate ? lança Coplan, narquois. Il n'y a pas que vous, tout de même…

— C'est marrant, constata l'autre. Vous avez exactement le signalement d'un gars qu'on recherche… Un type qu'on soupçonne d'avoir franchi clandestinement la frontière.

— Je sais, dit Francis. C'est pour ça que je suis ici…

— Ho ! firent en chœur les deux Marseillais, impressionnés par l'assurance de ce collègue parisien.

L'un d'eux poursuivit :

— Du gros gibier, hein ?

Coplan se pinça le nez entre le pouce et l'index.

— Plutôt, oui. Ça risque de faire du bruit, si on ne l'épingle pas… Mais jusqu'ici rien ne prouve qu'il ait choisi la frontière française.

— Méfiez-vous, dit l'autre en rigolant. Vous allez vous faire agrafer à tous les coins de rue, bâti comme vous l'êtes…

Coplan eut un geste désabusé.

— Je serais fichu de me coffrer moi-même, tellement je lui ressemble.

Les deux inspecteurs rirent de bon cœur à cette fine plaisanterie, puis, après un cordial échange de poignées de main, ils continuèrent leur tournée. Coplan repartit en sens inverse, des ailes, aux talons.

Ce truc-là ne réussirait plus longtemps… Vingt-quatre heures au plus. Après, il faudrait envisager d'autres moyens.

S'il n'avait tenu qu'à lui, Francis aurait quitté Marseille ventre-à-terre. Mais alors ses chances auraient été compromises… Plus il avancerait, plus il s'enfoncerait dans le brouillard.

Tout en marchand d’un pas rapide, il songea que son meilleur atout était l’audace. Il se frayerait plus sûrement un chemin à coup de bluff qu’à coups de revolver. Au lieu de tourner en rond dans la ville, pourquoi ne pas jouer à fond la partie de poker ?

Ayant remonté la Canebière jusqu’au cours Belzunce, il se rendit en droite ligne à l’hôtel où descendaient souvent les membres du Service. C’était un établissement assez bourgeois, surtout très discret.

En traversant le hall, il aperçut brusquement Moray. En dépit d’une légère crispation au creux de l’estomac, il conserva un air très naturel et demanda une chambre. Moray aussi l’avait vu, mais tous deux, fidèles aux consignes, firent semblant de s’ignorer.

Coplan remarqua que Moray affichait une allure de chef de bureau économe et pointilleux. Quand il eut rempli les fiches, il dit à l’employé de la réception :

— Montez ma valise. Je vais au tabac du coin et je reviens.

Sans un regard, il fila dans le vestibule. Par chance, il y avait effectivement un tabac au bout de la rue.

Cinq minutes plus tard, Moray fit son entrée et se posta près de Francis, devant le zinc.

— Seules les montagnes ne se rencontrent pas, dit. Moray en essuyant ses lunettes. Que fais-tu à Marseille ?

— Un petit boulot dans le coin… Et toi, en vacances ?

— Fichtre non ! Arrivé de Paris ce matin. Je n’ai pas fermé l’œil de toute la nuit et je me demande quand j’en aurai le loisir…

Un énorme soupir gonfla la poitrine de Coplan. De toute évidence, Moray ne se doutait de rien.

— Déjeunons ensemble, proposa Francis.

— D’accord.

Ils quittèrent le bistro. La rue se prêtait mieux à la conversation qu’une salle où s’entassaient les amateurs de pastis.

— Alors, commença Coplan, c'est grave ?

Moray fit la moue, haussa imperceptiblement les épaules.

— Tu sais comment ils sont… Ils s'excitent avant d'être sûrs qu'un type est dans nos frontières…

Bon signe. La Sûreté italienne ne devait pas avoir avisé Paris que le voleur avait certainement franchi la frontière française. Le renseignement avait son prix.

— Figure-toi, raconta Coplan avec un mince sourire, que je me suis fait stopper par deux gars de la D.S.T. Ils me prenaient pour un client…

Moray s'arrêta, le fixa d'un air étrange.

— Au fait, ils n'ont pas eu tort. Ton signalement correspond point par point à celui du type que nous recherchons.

— Eh ben, mince ! Me v'la propre ! Francis affecta une mine dégoûtée qui égaya son collègue.

— Déguise-toi, conseilla Moray, sarcastique. Mets des lunettes et une barbe verte, tu passeras inaperçu !

— Je finirai peut-être par le faire, admit Coplan, beaucoup plus sincère que ne l'imaginait son collègue.

*

* *

Après le déjeuner, Coplan quitta Moray pour retourner au bar de Jo Spada. L'ancien boxeur, s'il connaissait Francis de longue date, ignorait cependant tout de ses activités ; ni l'un ni l'autre n'aurait pu dire dans quelles circonstances ils s'étaient liés, mais ils se retrouvaient de loin en loin et une confiance mutuelle imprégnait leurs rapports. Ils s'étaient rendu de menus services en plusieurs occasions, sans témoigner d'une curiosité intempestive.

Coplan avait besoin d'une arme. D'une arme différente de celle dont il se servait d'habitude. Et il savait que le moment où elle lui deviendrait indispensable approchait à grands pas.

À trois heures et demie, il pénétra dans le bar désert. Personne derrière le comptoir. Il se dirigea vers le fond, s'installa dans un fauteuil puis claqua dans ses mains pour attirer l'attention.

— Jo ! Secoue-toi ! Hé !

Il y eut du mouvement dans la pièce de derrière. Le rideau s'écarta et le tenancier, passablement décoiffé, la trogne maussade, arriva en traînant les pieds.

— Te v'là déjà ? ronchonna-t-il.

Il étouffa un bâillement et se passa la main sur la joue, ce qui fit crisser sa barbe.

— Je suis pressé, mon vieux, dit Coplan. Tu as l'engin ?

Naturellement, grogna Jo. J'ai même un permis tout signé : t'as plus qu'à le remplir de ton nom...

Coplan émit un petit sifflement admiratif.

— Tu fais bien les choses...

Jo eut une grimace, comme pour désapprouver sa propre complaisance.

— Pour un copain, oui, mais pour ces tordus et ces faux durs qui viennent siroter un vichy-menthe, je te jure que je ne me mouillerais pas.

— Ne médis pas de ta clientèle, reprocha Francis en examinant le F.N. 7,65, modèle plat que lui tendait le boxeur.

Un bon joujou, bien en main, précis comme une vipère. Le chargeur était garni.

— Combien ? questionna Coplan en empochant le pistolet.

— Une affaire... Vingt sacs.

Une liasse de billets changea de mains.

— Qu'est-ce que je te sers ? demanda rituellement Jo.

— Sers-nous deux calvas...

Jo s’en alla derrière le bar, fit tinter des verres, déboucha une bouteille et remplit deux ballons à liqueur qu’il cala entre ses gros doigts pour les ramener vers la table. De la main gauche il alluma la radio.

— Tu restes longtemps à Marseille ?

Coplan trinqua, but une gorgée, puis articula

— J’attends, quelque chose. Ça ne dépend pas de moi.

Jo repoussa lentement son verre, posa ses coudes sur la table et dit en baissant le ton :

— Tu sais qu’ils sont à la poursuite d’un gars de ton genre ?

— Un peu !

— À ta place, je les mettrais… Ça sent le roussi.

Le visage de Coplan s’éclaira.

— Tu es brave, jo, mais ce n’est pas moi qu’ils recherchent.

L’ancien boxeur fit semblant de le croire. La discrétion est de rigueur, dans le milieu. Mais il aurait préféré que Francis se servît de son 7,65 ailleurs qu’à Marseille.

— Ce que je t’en dis, tu sais… Il saisit son verre, le vida d’un trait.

Un rapide calcul s’ébauchait dans la tête de Coplan. Il sortit son paquet de Gitanes, en alluma une pensivement, puis, fixant jo dans le blanc des yeux, il dit :

— Ce n’est pas moi qu’ils cherchent, c’est un gars qui me ressemble. Mais tu peux me rendre un service. Si des curieux t’interrogent, raconte-leur que tu m’as vu la semaine dernière.

Les paupières de jo se relevèrent, son front se plissa.

— Ta mère m’avait bien dit que tu étais le fada de la famille, seulement, je…

Coplan lui coupa la parole :

— Elle avait raison. Et fais comme je te dis, d’accord ?…

Jo poussa un soupir : pourquoi avait-il toujours affaire à des cinglés ? Il aurait dû s'écouter, trois ans plus tôt, et ouvrir un magasin de souvenirs aux alentours de Notre-Dame de la Garde.

La porte à claire-voie s'ouvrit et une jeune femme blonde, fugacement nimbée de soleil, entra dans l'établissement. Coplan la reconnut d'emblée. Elle s'avançait vers la table avec une souplesse un peu canaille. Jo n'eut pas l'air très enchanté de voir interrompre son tête-à-tête avec Francis, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Assieds-toi, Dédée, dit-il en désignant te fauteuil près de Coplan. Faut-il que je vous présente ?

La blonde platinée cligna de l'œil vers Francis.

— On s'est déjà rencontré, et on s'est douté qu'on avait des tas de choses à se dire, pas vrai ?

— Sûr, approuva Coplan avec gravité. Même qu'on s'était promis de ne rien se cacher.

— Bon, dit Jo en se levant. Dans ce cas-là, je vous laisse.

Ni Francis ni Dédée ne tentèrent de le retenir.

Intérieurement, Coplan estimait qu'il valait mieux passer deux ou trois heures dans une chambre d'hôtel avec une gentille fille, plutôt que de chercher à se détendre les nerfs avec un tube de gardénal. Par ailleurs, il s'était suffisamment baladé dans la ville, et il ne désirait pas se, cloîtrer jusqu'au soir dans les quatre murs de sa propre chambre.

Vingt minutes plus tard, il quittait le bar de Jo en compagnie de la fille, et il entrait avec elle dans une maison voisine.

*

* *

Vers neuf heures du soir, Coplan rentra à son hôtel. En gravissant les escaliers, il se sentit vanné. Depuis trois jours, il n'avait guère fermé l'œil, à part le court repos qu'il avait pris à bord du bateau de Paolo. Tant qu'il ne se serait pas débarrassé de cette maquette,

contre espèces sonnantes et trébuchantes, il ne dormirait pas tranquille. Après non plus, peut-être…

Par instants, il se prenait à regretter d'avoir marché dans cette combine. Si tout avait été à refaire, il les aurait envoyés au diable.

Évidemment, c'était un peu tard pour s'en aviser, maintenant que le modèle réduit de X-F1 7 se baladait en gare de Perpignan dans une boîte d'instrument de musique, et que lui était traqué par toutes les polices d'Europe. S'il se tirait indemne de ce doublage, c'est qu'il était drôlement verni…

Il introduisit la clé dans la serrure, tourna, et constata sans trop d'étonnement que la porte n'était même pas fermée. Dans ces hôtels, ils sont d'une confiance…

Il entra, puis, voyant un homme paisiblement assis dans le fauteuil, il crut s'être trompé de chambre. Il allait battre en retraite quand il reconnut Moray.

— Entre, dit celui-ci sans même replier le journal qu'il était en train de lire. J'espère que tu m'excuseras de m'être installé chez toi pour t'attendre…

— Pas de mal à ça, répondit Coplan, vaguement ennuyé.

Il referma la porte derrière lui, avança vers le centre de la pièce et se laissa tomber sur une chaise :

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en repoussant son feutre en arrière.

— Il se passe que tu es un salaud, grinça Moray qui rejeta son journal d'un geste nerveux, démasquant ainsi un automatique dont le canon pointait vers Coplan.

CHAPITRE IV

Un lourd silence séparait les deux hommes, comme si brusquement une cloison de verre se fût abaissée entre eux. Moray, dont le visage crispé exprimait un mépris rageur, fixait sur Coplan un regard acéré. Francis, les mains posées sur ses genoux, contemplait son collègue avec un rictus ironique.

— Qu'est-ce qui te prend ? interrogea-t-il soudain d'un ton calme. Tu t'es promené au soleil ?

Moray aspira un coup d'air. Son désarroi intérieur était tel que sa figure s'était décolorée. Une souffrance morale aiguë, qui poignarda Coplan comme la pire des insultes, altérait ses traits. Sa voix sans timbre trahissait l'effort qu'il s'imposait pour se contenir.

— Tu étais trop habile pour rester honnête. Il fallait que tu finisses comme ça, hein ?…

Une pointe d'incrédulité douloureuse perçait malgré tout dans les paroles de Moray. On aurait dit qu'il cherchait encore à se convaincre lui-même.

Coplan se croisa lentement les bras et dit avec mauvaise humeur :

— Si c'est du mélo, c'est mauvais. Range ton pétard et parle clairement. Qu'est-ce que tu as à me reprocher ?

Moray se redressa. Tenant toujours son revolver d'une main qui ne tremblait pas, il reprit avec plus d'assurance :

— N'espère pas me rouler. Et surtout, ne bouge pas d'un dixième de millimètre. Je te connais trop bien pour prendre le moindre risque. Le type qui a fauché à Milan la maquette d'un avion révolutionnaire, c'est toi. Seulement, travailler à ton compte, ça ne te réussit pas. Je serais tenté de croire que la mauvaise conscience te prive de ses moyens habituels…

— Pour l'amour du ciel, cesse de raconter des conneries ! maugréa Francis. J'ai envie de dormir, moi… Pas d'écouter des contes de fée.

— Ah non ! coupa Moray. Aie au moins le cran de jouer cartes sur table. Pour qui me prends-tu ? Tu crois que ça m'amuse de te tenir au bout de mon pétard, prêt à te fusiller, toi que j'ai toujours considéré comme le meilleur de nos agents ? Ne m'oblige pas à te confondre avec des précisions !

Peu à peu le ton s'était élevé, plein de colère et d'amertume.

Sans le vouloir, les nerfs et les muscles de Francis se tendaient.

— Tu dérailles, prononça-t-il. Cette histoire de signalement t'impressionne trop… Je sais bien que ce type me ressemble, mais ce n'est pas une raison.

— D'accord ! Il y en a d'autres. La première, c'est que tu m'as menti : tu n'as aucun boulot à exécuter à Marseille. J'ai eu le Vieux au téléphone en fin d'après-midi et il a été formel. Qui plus est, il ignorait que tu étais dans la région ; tu es censé te balader au Portugal pour le moment… De plus, la déposition du type que tu as assommé ce matin, à l'aube, m'a été transmise par la gendarmerie de Bormes ; comme c'est moi qui suis chargé de diriger les recherches sur la côte, j'ai été informé immédiatement. Or le bonhomme en question s'est réveillé au moment où tu quittais la crique. Même à cinquante mètres, il ne lui a pas été difficile de voir que tu portais un costume bleu et un feutre noir… Où as-tu planqué la maquette ?

Pendant que Moray développait son accusation, Coplan, furieux, serrait les dents. L'effondrement de ses plans, moins de vingt-quatre heures après le vol, le vexait terriblement. Avec ça, le pistolet que Moray braquait sur lui n'était pas trop rassurant non plus. Ce n'était pas la première fois qu'il était acculé à une situation périlleuse, mais jamais l'impasse n'avait été aussi étroite. Et par sa propre faute.

Brusquement, il changea d'attitude. Tout son corps se détendit. Il ne gagnerait rien à nier l'évidence.

— Bon, admit-il avec un certain accablement. Imaginons que je sois le voleur en question. Supposons que je livre cette maquette à

ceux qu'elle intéresse et que ça me rapporte un joli paquet. Supposons qu'après l'opération ils se fassent coffrer et qu'on récupère l'engin : qu'y aurait-il de changé ?

Moray le regarda avec stupeur. Devant lui s'ouvrait un abîme : qu'un homme tel que Coplan pût lui tenir un tel langage dépassait ! es limites de son entendement. Sa gorge devint sèche.

— Ta crapulerie me coupe le souffle, avoua-t-il. Tu m'ouvres des horizons… Je croyais pourtant avoir fait le tour de la vilenie humaine, mais ça m'épate malgré tout. Où veux-tu en venir ?

Coplan haussa les épaules.

— Des mots… Toi qui approches de l'âge de la retraite, il serait temps que tu voies les choses en face. Toute notre carrière n'a été qu'une succession des vacheries, de coups durs, de luttes sourdes. Cent fois nous avons sauvé notre peau d'extrême justesse. Et pourquoi, je te le demande ?

Il se recroisa les bras et poursuivit avec une sombre véhémence :

— Pour rien. Ni toi ni moi ne pourrions-nous offrir une bicoque. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'un jour notre nom figure sur un monument aux morts, et même là on nous aura glissés en douce, indûment, parmi les combattants en uniforme. Nous nous serons crevés toute une vie pour épargner celle des autres et nous n'aurons pour toute récompense qu'un bout de ruban qu'on distribue par principe à n'importe quel fonctionnaire après vingt ans de Service. Tant pis si ça t'épate, mais, personnellement, j'estime que, nous aussi, nous avons le droit de songer à notre poche… Comme tout le monde !

— Mais…, nom de Dieu ! éclata Moray. Personne ne t'a demandé de choisir ce métier ! Si tu voulais te remplir les poches, tu n'avais qu'à devenir épicier, ministre ou gangster !

— Excuse-moi, ironisa Francis, mais pour le cas où tu ne t'en serais pas encore aperçu, je te signale que nous sommes de parfaits gangsters. La seule chose qui nous distingue des autres truands, c'est que nous travaillons à l'œil pour la bonne cause comme écrivent les

journalistes patriotards. Et en ce qui me concerne, ma conscience est assez élastique pour m'autoriser à mettre deux ou trois cents millions à gauche, du moment que l'opération se fait aux frais de nos adversaires. Je ne vois vraiment pas à qui cela pourra faire tort, chez nous ? Ça te gênerait, toi, d'en encaisser la moitié dans ces circonstances ?

Moray ne cilla pas. Il s'attendait plus ou moins à un marché de cette sorte, et malgré la somme fabuleuse que Coplan faisait miroiter devant ses yeux, il n'éprouva aucune tentation. Au contraire, il se sentit glacé par cette offre directe.

— Oui, ça me gênerait, articula-t-il. Et ce qui m'embête encore plus, c'est que tu aies pu croire un dixième de seconde que je pourrais accepter. Maintenant, rengaine tes discours. Debout, et face au mur !

Sa voix s'était durcie, ses derniers mots avaient claqué comme un coup de fouet. Le pistolet à la hanche, il s'était campé à deux mètres de Coplan.

Sur sa chaise, Francis ne bougea pas. Il cherchait éperdument l'argument qui eût influencé son collègue, l'ultime répit qui eût évité l'irréparable ; mais son esprit refusait de fonctionner. S'il s'était trouvé devant un ennemi, il aurait agi avec sa promptitude coutumière, mais, en face de Moray, il se sentait paralysé, bridé…

— Debout ! répéta Moray, l'index frémissant sur la gâchette. Et lève tes mains, tout de suite !

Le tic-tac de la pendule rythma le silence, tandis que les deux hommes s'observaient avec une acuité presque douloureuse.

— Tout compte fait, qu'est-ce que ça peut te foutre, insista Coplan. Tu récupèreras la maquette plus tard… Laisse-moi le champ libre, puisque tu ne veux pas participer à la combine. À quoi bon tout casser ? Je ne fais de tort à personne de chez nous, je te le répète.

— Moi, dit Moray d'un ton sarcastique, je ne réfléchis pas. J'exécute les ordres un point c'est tout. C'est toi qui as fichu tout en l'air, pas moi. Allons, remue-toi !

Le timbre du téléphone intérieur les fit sursauter. Coplan allongea instinctivement le bras vers l'appareil, mais Moray le devança.

— Pas d'entourloupette, hein ! menaça-t-il en décrochant de la main gauche l'appareil. Puis, dans le combiné, d'une voix normale.

— Allô ?

Coplan ne put saisir la moindre bribe de la conversation. Mais un espoir irraisonné lui monta à la tête comme une bouffée d'encens. Malgré le revolver toujours braqué sur lui, il sentit que son sang se réchauffait dans ses veines.

— Je suis déjà couché, expliqua Moray. Faites-le monter.

Il raccrocha.

— La fête continue, annonça-t-il. Je vais cueillir un de tes complices par la même occasion… C'est presque trop beau !

Coplan était médusé. Il n'attendait personne. Du moins, pas si vite… Il songea aussitôt au parti qu'il pouvait tirer de cette visite imprévue. Moray s'en douta et le mit en garde :

— Méfie-toi. Seul contre deux, je tire ! N'essaie pas de me doubler.

— Oh merde ! jeta Coplan, excédé. Je ne sais même pas qui c'est…

— Raison de plus. Car il faut que je le sache, moi.

Moray se rassit dans son fauteuil, ramassa le journal et le posa sur la main qui tenait l'automatique. Entre ses dents, il ajouta :

— Reçois-le comme si nous étions en cheville, toi et moi. Fais-le parler…

— C'est pour ça qu'il monte, grogna Francis, mal à l'aise.

Quelques secondes s'écoulèrent encore avant qu'on ne frappât discrètement à la porte.

— Entrez !

Le battant s'ouvrit. L'homme qui apparut sur le seuil eut un mouvement de recul en constatant que Coplan n'était pas seul.

— Entrez donc, fit ce dernier avec un petit signe encourageant. J'étais en conversation avec un ami ; sa présence ne doit pas vous gêner…

L'inconnu s'avança de deux pas. Sa main droite était enfoncée dans la poche de son veston. Était-ce la coupe de ses vêtements, son chapeau râpé, sa cravate élimée ? Son apparence avait quelque chose d'étranger. Il pouvait avoir quarante-cinq ans, et il était d'une maigreur impressionnante. Ses yeux, à peine visibles sous des paupières mi-closes, se posaient avec vivacité sur les deux occupants de la pièce. Ayant refermé la porte, il s'adossa contre elle, puis il desserra ses lèvres minces pour dire :

— Je m'excuse de troubler votre entretien, mais il fallait que je vous voie de toute urgence. Je préférerais vous exposer l'objet de ma visite… hem… sans autre témoin.

Il s'exprimait correctement, d'une manière qui ne cadrait pas avec sa tenue négligée. Il s'était délibérément adressé à Coplan. Ce dernier répondît :

— Je n'ai rien à cacher à ce monsieur, qui s'intéresse de très près à mes affaires, affirma Coplan en allumant une cigarette. Comme je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer, je vous saurais gré d'aller droit au fait. De quoi s'agit-il ?

L'homme, visiblement perplexe, se passa la main gauche sur le menton. Moray ne bronchait pas. Il scrutait alternativement le visage de l'inconnu et celui de Coplan pour déceler entre eux le moindre signe de connivence.

— Pour la commodité de nos rapports, disons que je m'appelle Steiner, reprit enfin le nouveau venu. J'ai une très intéressante proposition à vous faire pour le cas où vous envisageriez d'entreprendre un voyage… Un voyage bien organisé qui vous soustrairait aux… hem… aux inconforts et aux tracas d'un itinéraire improvisé.

— Très aimable, opina Coplan. J'ai cependant tout lieu de croire que vous vous intéressez plus à mes bagages qu'à ma personne. Puis-

je savoir par quel miracle vous avez deviné que vos services pourraient m’être utiles ?

L’inconnu eut un sourire froid.

— Nous avons coutume de devancer les services officiels, dans de telles circonstances. Une heure après que la police italienne eût informé Paris du vol de Milan, j’ai reçu un coup de téléphone… Je rémunère aussi les menus renseignements que me procurent certaines… hem… prêtesses de Vénus. Une piste n’est jamais difficile à suivre quand elle passe par ces demoiselles.

Coplan reconstitua mentalement les démarches de Steiner : possédant le signalement du fugitif, le type avait interrogé ses indicatrices. Or Dédée avait vu Francis entrer avec une valise au bar de Jo Spada, le matin même. Quand elle était venue au rendez-vous de l’après-midi, Steiner avait attendu la fin de la séance pour prendre Coplan en filature jusqu’à son hôtel. Du beau travail.

— Bravo, dit-il d’un air connaisseur. Merci pour la leçon, je m’en souviendrai. Seulement, je n’ai pas la moindre intention d’effectuer un voyage. La seule chose qui pourrait me tenter, ce serait de me débarrasser d’un colis encombrant, mais je doute que vous puissiez me faire une offre acceptable.

Steiner se caressa de nouveau le menton. Ses yeux rencontrèrent ceux de Moray et, un instant, il crut que celui-ci était un autre acquéreur possible. Un concurrent ou un ennemi, en tout cas.

— Vous jouez un jeu très dangereux, dit-il à Coplan. Vous avez tout intérêt à émettre des prétentions modestes et à vous défaire le plus vite que vous pouvez d’un objet qui vous attirera d’innombrables ennuis. Ceci posé, fixez votre prix.

— Je serai beau joueur, dit Coplan. Je vous vends la maquette pour une bouchée de pain : deux cents millions payables en lingots d’or.

Steiner eut un haut-le-corps. Ses traits se creusèrent.

— Deux cents millions ? Vous êtes fou ! Vous ne vous rendez pas compte qu’elle risque de vous rapporter surtout des lingots de plomb

coulés en forme de balles ? Même au quart, je ne marche pas. Et dans deux jours, c'est vous qui courrez après moi pour me fourrer votre marchandise dans les mains.

— Bon. Dans ce cas, patientez. Bonsoir.

Coplan écrasa sa cigarette dans le cendrier et se désintéressa de la présence de Steiner. Ce dernier se détacha de la porte, resta campé sur ses deux jambes écartées, puis reprit sur un ton persuasif :

— Voyons, soyez raisonnable. Personne au monde ne vous en donnera un prix pareil, et ne soyez pas naïf au point de croire que vous tiendrez tête aux divers compétiteurs. Il est infiniment plus économique de vous supprimer, quitte à rechercher ensuite l'endroit où vous avez garé la marchandise. Pour ma part, je hais la violence autant que les mauvaises affaires. Je vous en donne vingt millions, pas un sou de plus.

Il toussota, puis ajouta d'un air sinistre :

— Si vous n'êtes pas conciliant, votre cadavre le sera peut-être davantage ?

Coplan haussa les sourcils, regarda l'homme en pleine figure.

— Non, Steiner. Votre arguments ne m'impressionnent pas : ma vie n'a jamais été aussi précieuse pour tout le monde qu'elle l'est à présent.

Tant que je serai le seul à savoir où se trouve la maquette, on se disputera pour me protéger. Pas vrai, Moray ?

L'interpellé dut se forcer pour éructer une approbation. Indécis quant à la tournure qu'il convenait d'imprimer à l'entrevue, il se tenait dans son fauteuil comme une statue de pierre. D'une manière ou d'une autre, Coplan allait probablement essayer de se servir de Steiner contre lui…

— Votre vision des choses me paraît optimiste, reprit Steiner. On pourrait aussi se disputer pour vous tuer : votre élimination représenterait un sérieux bénéfice et les acquéreurs éventuels auraient toujours un adversaire de moins.

Coplan émit un rire bref.

— Faites-moi confiance, je suis assez coriace. La preuve…

D'une détente incroyable de ses bras, il se catapulta les deux pieds en avant dans la poitrine de Moray ! Ce dernier bascula en arrière comme s'il avait été frappé par un coup de bélier et se trouva coincé entre le siège et le mur, contre lequel sa tête vint cogner avec un bruit sourd. Coplan, emporté par son élan, était tombé à plat sur le dos et s'était remis sur pied à une vitesse qui tenait du prodige. De sa semelle, il écrasa le poignet de Moray qui laissa échapper son arme. Coplan la ramassa sans plier les genoux.

Moray se débattait comme un forcené pour se dégager de la position ridicule dans laquelle sa chute l'avait mis. Francis tira le fauteuil en arrière, ce qui permit enfin à Moray de s'étaler sur le parquet, les bras en croix. Coplan l'empoigna par les revers pour le redresser, puis il lui décocha une droite percutante qui l'envoya derechef contre le mur, après quoi il s'effondra, complètement sonné.

— Ne filez pas, Steiner, dit Coplan en remarquant du coin de l'œil que l'autre voulait disparaître en douce. Il fallait que je mette celui-ci hors de combat pour discuter sérieusement avec vous…

À peine essoufflé, il rajusta sa cravate et s'épousseta.

— Je me trouvais dans une situation difficile au moment de votre entrée. Ce gars-là me tenait en joue depuis le début. Maintenant, je respire…

— Il me semblait bien que quelque chose ne tournait pas rond, dit Steiner en retirant pour la première fois sa main de sa poche. Qui est-ce ?

— Un agent du Deuxième Bureau. Vous voyez, vous n'étiez pas le premier…

L'homme eut une mimique désabusée. Désignant le corps de Moray d'un signe du menton, il déclara

— Ils disposent de grands moyens. Moi aussi, ils me rendent la vie difficile… Comment allez-vous vous en débarrasser ?

— II a une chambre dans l’hôtel. Je vais tout bonnement le coller au lit avec une bonne dose de somnifère. Quand il se réveillera, je serai loin.

— Bon système, approuva Steiner. Un cadavre est plus compromettant qu’un dormeur, et il n’est guère plus discret.

Il aida Coplan à traîner Moray sur le lit. Le moins qu’on pût dire, c’est que le nommé Steiner n’était pas émotif. Francis admira l’aisance avec laquelle il lia derrière le dos les mains de Moray inconscient, puis lui posa un bâillon.

— Alors ? reprit Steiner aussitôt, l’opération terminée. Sur quelle base pouvons-nous nous entendre ?

Coplan s’assit sur le lit, inséra une cigarette entre ses lèvres et joua distraitement avec son briquet.

— Votre offre de vingt millions est ridicule, Steiner. Ce modèle d’avion résume le fruit de nombreuses années de recherches. Sur le plan industriel seul, son prix est inestimable. Et si vous considérez que sa construction en grande série peut assurer la suprématie aérienne de l’Est ou de l’Ouest, vous devez reconnaître que sa valeur est proprement fabuleuse. Évidemment, l’usine qui a construit cette maquette pour les essais en soufflerie peut toujours en créer une seconde, ce sont ces mois d’avance qui comptent. Je les estime au bas mot à 100 millions. L’usine elle-même les donnerait…

Steiner ne broncha pas. Ses paupières lourdes voilèrent l’acuité de son regard tandis qu’il pesait mûrement les paroles de Francis. Ses mains fortes et poilues se touchèrent par le bout des doigts.

Coplan essayait ne deviner ce que Steiner représentait : des intérêts russes ou allemands ?

— Voici ce que je vous propose, murmura soudain Coplan. Voyez vos chefs et indiquez-moi le moyen de vous contacter. Dans trois jours, nous reprendrons la négociation.

— C’est une formule, convint Steiner, mais elle présente deux graves défauts. Le premier, c’est que je crains qu’il vous arrive quelque chose d’ici là. Le second, c’est que je n’ai aucune garantie comme quoi vous respecterez… hem…, mon droit de priorité.

— Désolé. Je ne vois pas d’autre système et, en l’occurrence, c’est moi qui dicte les conditions, ne l’oubliez pas… Alors ?

Sous ses dehors nonchalants,, Francis se tenait terriblement sur ses gardes. Si Steiner préparait un coup nègre, c’était maintenant qu’il allait agir.

Mais le singulier émissaire n’eut aucun geste suspect. Il redressa la tête et déclara :

— Téléphonez à Colbert 09-62. Présentez-vous sous le nom de Léon et demandez Hector. On vous dira qu’il est absent, à quoi vous répondrez que vous gardez la ligne. On vous mettra ensuite en communication avec moi.

Soudain, Moray remua bras et jambes ; mais, ligoté comme il l’était, il ne réussit qu’à se mettre sur son côté. Au-dessus de son bâillon, ses yeux papillotèrent.

Steiner et Coplan échangèrent un regard. Moray avait-il compris les dernières phrases prononcées ? Non, probablement, sans quoi il eût conservé sa pose première avec l’espoir d’en apprendre davantage.

— Je vous donnerai de mes nouvelles, promit Francis. Filez à présent, j’ai encore du travail.

— Bonsoir, dit Steiner en se retournant vers la porte.

À l’instant précis où ses doigts se posaient sur la poignée, l’univers s’écroulait d’un seul coup sur sa tête.

CHAPITRE V

Aussitôt après avoir frappé Steiner de la crosse de l'automatique, Coplan amortit la chute de sa victime en la soutenant aux aisselles. Le feutre cabossé, déplacé vers la nuque, montrait que le coup avait atteint l'occiput.

Coplan allongea le corps sur le tapis, referma la porte à clé et marmonna :

— Tu aurais dû te douter que je ne tenais pas à être filé en sortant d'ici, mon petit Steiner. Trop prompte pour être sincère, ton acceptation !…

Puis, d'une voix plus distincte, à Moray qui le fixait avec une fureur concentrée :

— Toi, il est temps que je te mette au lit : tu fais de la température.

Il fouilla son collègue pour lui subtiliser la clé de la chambre ; la plaque de cuivre portait le numéro 14.

— Je te laisse le choix, poursuivit-il. Ou bien tu avales gentiment les trois comprimés de Médomine que je vais te faire boire, ou bien tu essaies de gueuler et je te démolis une seconde fois.

Tout en parlant, il avait rempli un demi-verre d'eau et y avait jeté trois petites pastilles blanches. Il revint vers le lit en agitant le liquide pour parfaire le mélange, déposa le verre sur la carpette et défit le bâillon qui écrasait la bouche de Moray.

— Bois, lui intima-t-il. Quinze heures de sommeil sans rêves, c'est exactement ce qu'il te faut pour te remettre de tes émotions et pour paralyser les sursauts de ta morale.

— Crapule… proféra Moray dont les dents tintèrent sur le bord du récipient.

Le liquide coula dans sa bouche, s'épancha aux commissures. Il dut avaler trois énormes gorgées, toussa.

Le bâillon fut remis en place, puis Francis quitta la chambre sans autre commentaire. Dans le couloir, il passa en revue les numéros inscrits sur les portes. Celle de Moray, le 14, n'était qu'à une dizaine de mètres de la sienne. Il pénétra dans la pièce, alluma, jeta un coup d'œil circulaire.

Au porte-manteau, un feutre noir à bord roulé surplombait un imperméable en popeline. Une grosse valise de cuir était posée sur une chaise.

Après une brève hésitation, Coplan rejeta les couvertures du lit, referma la fenêtre entrebâillée.

Ensuite, il s'empara du chapeau et de l'imper, éteignit la lumière et quitta la chambre.

Rentré chez lui, il vit que Steiner avait conservé la même pose, sur le tapis. Quant à Moray, il n'était pas encore endormi. Coplan s'assit dans le fauteuil, les jambes allongées, et alluma une cigarette pour réfléchir plus commodément.

Cet hôtel était devenu malsain.

Il n'était qu'onze heures du soir, sans doute, mais les gares et les routes étaient surveillées ; il valait donc mieux ne pas quitter la ville.

Coplan médita pendant quelques minutes encore, l'esprit talonné par mille problèmes. Son index tapotait nerveusement l'accoudoir du fauteuil… Dans le calme de la chambre s'éleva soudain un souffle régulier.

Francis se leva, revint vers Moray : celui-ci avait sombré dans le sommeil. Les traits détendus, il respirait paisiblement. Coplan l'examina puis, hissant le corps sur son épaule, il ouvrit avec précaution la porte qui donnait sur le couloir. Il tendit l'oreille. Aucun bruit, sinon le chuintement de l'eau dans les canalisations. Alors il se hasarda : lesté de son fardeau, il accomplit en moins de quatre secondes la distance qui le séparait du 14.

Il déposa le dormeur sur le lit, dénoua les liens et le bâillon, ramena les couvertures et s'éclipsa après avoir jeté la clef sur le couvre-pied.

De retour dans sa chambre, il s'occupa de Steiner. Ce dernier, qui avait l'air assez mal en point, ne récupérait toujours pas. Coplan décida de lui administrer le même traitement qu'à Moray, mais avec une moins forte dose. Par prudence, il vérifia tout d'abord l'état du cuir chevelu du bonhomme. Une forte ecchymose y était visible, mais nulle trace de fracture.

« Curieuse façon de traiter un client ! » songea Francis.

Il extirpa un browning de la poche de Steiner et le glissa dans l'imper emprunté à Moray ; ensuite il prépara une seconde potion de soporifique. Quand elle fut prête, il ranima le blessé par des compresses, lui fit ingurgiter le breuvage. L'autre, passablement ahuri, essaya de se redresser mais un bras solide l'en dissuada.

— Pas encore ! Vous êtes trop faible, lui dit Francis avec un réel accent de sollicitude. Il vous est arrivé un petit accident au moment où vous sortiez, mais ce n'est pas grave. Reposez-vous.

Steiner, dont le crâne faisait affreusement mal dès qu'il osait ouvrir les yeux, n'avait ni la force ni le désir de demander d'autres explications. Rassuré par l'attitude bienveillante de Coplan, il s'amollit.

Francis rinça soigneusement le verre, se lava les mains et se recoiffa. Steiner se mit bientôt à ronfler. Selon toute vraisemblance, il s'éveillerait vers huit heures du matin et, sauf coïncidence tout à fait improbable, il ne risquait pas de rencontrer Moray.

Coplan endossa l'imperméable de son collègue, posa son chapeau sur sa tête et empoigna sa valise.

*

* *

Une demi-heure plus tard, il se retrouva devant le bar de Jo. Mais, au lieu de franchir la porte à claire-voie, il pénétra dans l'entrée

particulière de l'immeuble et longea le vestibule jusqu'à la petite cuisine qui s'ouvrait au bout. Il y entra sans frapper. La lumière était allumée, mais il n'y avait personne.

Coplan se débarrassa et entreprit de chauffer le café. Les bruits du bar parvenaient jusqu'à lui : des éclats de voix, des bouffées de musique de l'appareil à disques et des rires de femmes.

Il avait le temps. Tôt ou tard, Jo finirait bien par venir.

En buvant tranquillement sa tasse de calé, Coplan calcula ses chances. Il parvenait difficilement à se faire à l'idée que tous les services français et étrangers avec lesquels il avait collaboré jusque-là étaient à présent ligués contre lui, ce qui l'obligeait à réviser continuellement ses plans. Son passeport, entre autre, deviendrait compromettant une heure après le réveil de Moray. Du moins en France. Et les autorités qui d'ordinaire pouvaient lui prêter main-forte, étaient désormais acharnées à sa perte. Ceux qui avaient été ses amis n'hésiteraient pas à l'abattre plutôt que de le laisser échapper.

Le poids effrayant de sa solitude lui pesa sur la poitrine. La scène avec Moray lui revenait à l'esprit et il en conservait une impression pénible. Il se posa sérieusement la question : cent millions valaient-ils une déchéance irrémédiable ? La conscience de l'homme le plus cynique tolère-t-elle semblable retournement, fût-elle étouffée par un tas d'or ?

Il s'ébroua, se leva pour chercher une bouteille d'alcool. Dans son dos, la porte s'ouvrit et Jo eut un haut-le-corps. Reconnaissant soudain Francis, il lâcha un soupir de soulagement.

— Té ! fit-il, déconcerté. Tu avais faim ? Coplan se retourna, un flacon de rhum à la main.

— Non, froid.

Il brandit la bouteille et ajouta :

— Tu permets ?

Se servant une copieuse rasade, il l'envoya d'un geste sec au fond de sa gorge. Puis, déposant le verre

— J'ai encore besoin de toi, Jo.

La tête du boxeur refléta un profond ennui se gratta les cheveux et s'informa :

— Tu as fait le con ?

L'accent, plus que les mots, fit sourire Coplan. Dans l'idée de Jo, cette phrase concrétisait uniquement les actes qui peuvent mettre un homme en conflit avec la police. Tout le reste bénéficiait à ses yeux d'une indulgence plénière.

— Oui et non. Est-ce que Dédée est au bar ?

— Non. Elle fait le tapin dans les environs… Elle passera sûrement avant une heure.

— Bon. Je voudrais que tu la fasses monter dans ta chambre : j'ai deux mots à lui dire, mais pas en public.

L'expression de Jo se fit plus méfiante.

— Tu ne vas pas la descendre, des fois ?

— Hé ! Pas d'histoire… Un simple renseignement à lui demander. Je n'ai aucune raison de lui en vouloir. D'ailleurs, tu sais bien, cet après-midi…

Jo respira, cligna de l'œil avec complicité.

— Pas mal, hein, cette petite ?

— Une merveille. Mais ça, c'est secondaire. Ce qu'il me faudrait, c'est un gros camion, un poids lourd chargé à bloc, à conduire à Perpignan.

Le boxeur écarquilla les yeux. Ses oreilles remontèrent d'un centimètre.

— Un poids lourd ? Bonne Mère !

— Oui ; avec des papiers en règle et un permis portant ma photo, mais avec un autre nom, bien entendu.

— Et quoi encore ? Pourquoi pas des trompettes de la Garde Républicaine pour marcher devant ?

— Si j'insistais beaucoup, tu me les procurerais… Non, le camion, c'est pas tellement duraille pour un gars comme toi, Jo. Tu es un caïd, dans le coin…

Le tenancier résistait mal à un compliment de ce genre, et il tenait à sa réputation. Faussement indigné, il leva les bras au ciel :

— Et pour quand qu'il te le faut, ce camion ? Pas tout de suite, j'espère ?

— Demain, vers onze heures du matin. Ça irait ?

Les yeux au plafond, Jo gonfla sa joue avec sa langue et promena la bosse de haut en bas. Au bout d'une demi-minute d'intense réflexion, il bougonna :

— Pas impossible. Mais qui me le ramènera, le poids lourd ? Tu n'as pas l'intention de faire un aller et retour ?

— Non. Je peux embarquer le chauffeur du propriétaire, si ça t'arrange, mais je préférerais qu'on l'envoie là-bas par chemin de fer. Pour ce qui est du prix…

Coplan exhiba l'automatique qu'il avait subtilisé à Moray, puis le browning de Steiner. Il posa les deux armes sur la table et reprit :

— Ces deux-là, je te les offre, mais ne les remets pas en circulation avant quelques mois

Étonné, Jo posa sa lourde patte sur un des pistolets, le soupesa. Il émit un petit sifflement.

— Bonne Mère ! Tu as fauché un arsenal ?

— Des cadeaux… Ça te convient, pour le petit service ?

Enchanté, Jo Spada eut un sourire qui fit apparaître ses dents aurifiées. Il empocha les deux revolvers et conclut :

— À ta disposition, petit ! Maintenant, monte là-haut et espère la Dédée. Je te l'envoie dès qu'elle arrive… Faut que je retourne au bar, les clients vont se languir.

— Tchao ! dit Francis. Ne t'étonne pas si je la garde un petit temps…

*

* *

On frappa légèrement à la porte du studio où Coplan attendait. La porte s'ouvrit et Dédée, toute souriante, fit son entrée. Elle avait dû faire un détour par la toilette avant de monter, car son maquillage était impeccable.

— Bonsoir, gros gourmand, minauda-t-elle en s'avançant vers le profond fauteuil de cuir où Francis était affalé.

Sa robe de satin noir la moulait à la perfection, et sa jupe très courte dévoilait des mollets admirables, gainés de bas très chics, couleur chair.

— Bonsoir, goulue, plaisanta Francis, les deux mains tendues pour l'attirer sur ses genoux.

Dédée, enveloppée d'un parfum qui manquait peut-être de finesse mais dont l'odeur était néanmoins captivante se laissa mollement choir contre lui.

Posant sa main sur la cuisse ronde et chaude de la fille, il pressa ses doigts contre la peau, aussi lisse que le blanc d'un œuf à la coque, et les promena doucement entre le bord du slip et le haut des bas.

— Tu en veux encore ? questionna-t-elle, mi-offusquée, mi-admirative. C'est pour ça que tu m'as fait venir ?

— Entre autres, dit Francis qui poursuivait sa tendre exploration.

Effectivement, cette fille possédait un charme sensuel qu'il avait rarement rencontré, et qui exerçait sur lui une attirance invincible. Était-ce son visage triangulaire aux yeux étirés, la façon experte d'abandonner son corps lascif et pourtant nerveux, ou les effluves secrets que distillait sa chair ferme ?

Remettant à plus tard le soin d'éclaircir ce troublant mystère, il en revint à des soucis plus immédiats. Il lâcha sa question comme une flèche :

Quel est le numéro auquel tu téléphones tes renseignements ?

D'un bond, Dédée lui échappa et se retrouva debout. Son visage s'était brusquement contracté, toute douceur s'en était effacée et un rictus de colère le déformait. Sans répondre, elle battit en retraite vers la porte.

Coplan jaillit de son fauteuil et la rattrapa. Sans violence, mais avec une impitoyable fermeté, il la saisit pas les bras et la ramena dans un des coins de la pièce où trônait un énorme divan.

— Pas de vains espoirs, petite, dit-il à voix basse en la forçant à s'asseoir sur les coussins. Tu ne sortiras pas d'ici avant de m'avoir répondu…

Dédée tenta convulsivement de libérer ses poignets emprisonnés, distribua dans les jambes de Francis des coups de pieds rageurs qui n'eurent d'autre effet que de relever sa robe jusqu'à mi-cuisse. Ne parvenant pas à se dégager, elle voulut mordre. Cette fâcheuse inspiration lui valut une formidable gifle qui fit tressauter sa chevelure. Une seconde châtaigne claqua sec et la fit dégringoler à bas du divan. Étourdie, mais non vaincue, elle siffla des injures, griffa de ses talons la moquette où elle gisait et s'efforça frénétiquement de s'agenouiller.

Coplan se dit qu'elle ressemblait à une panthère en furie, et que le désordre de ses vêtements ajoutait encore à sa séduction. Ce qui n'empêche que, sans la moindre galanterie, il lui flanqua encore une baffe magistrale pour calmer son ardeur combative. Elle fit « Ho ! » en fermant les yeux sous le choc et s'effondra en arrière. Ses jambes s'élevèrent deux secondes, puis retombèrent. Le bras replié sur sa figure, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, ivre de colère impuissante.

Comme première ration, ça suffisait. Si cette souris voulait jouer la têtue, elle s'en repentirait longtemps.

Francis se laissa tomber près d'elle, s'introduisit une cigarette dans le coin de la bouche et explora ses poches pour découvrir son briquet.

— Donne-moi ce numéro, reprit-il d'un ton froid. Tu ne risques absolument rien en me le disant ; mais, dans le cas contraire, je te promets un long repos en clinique.

Dédée renifla, avala ses larmes et dit d'une voix haineuse :

— Mon homme te fera payer ça, et chèrement !

— Oui, ma jolie.

Il alluma sa cigarette, aspira une forte bouffée, souffla sur le bout en ignition. Ensuite, regardant la fille dans les yeux :

— Maintenant, si tu ne veux pas que j'éteigne ma cigarette sur ta paupière, parle.

Avec une soudaine violence, il agrippa Dédée par les cheveux pour lui immobiliser la tête. Une expression d'horreur envahit les traits de la jeune femme qui ouvrit la bouche pour crier. Francis lui plaqua la main sur les lèvres et pesa sur elle de tout son poids.

— Pas de bêtise, gronda-t-il. Ce numéro ?

Suffoquée, hagarde, elle comprit qu'elle ne lui échapperait pas. Il affichait une résolution implacable et elle eut la certitude qu'il ne reculerait devant rien, pas même devant un meurtre, pour obtenir ce qu'il exigeait.

— Prado, 15.26, avoua-t-elle, très vite, comme pour se débarrasser d'un poids.

— Tu es sûre de ne pas te tromper ? Je connais le gars, figure-toi… et je vérifierai avant que tu ne sortes, d'ici. Alors, c'est bien ça, Prado 15-26 ?

La poitrine de Dédée se soulevait à un rythme saccadé. Ses seins tendaient l'étoffe de la robe à la faire craquer.

— Oui, c'est ça, haleta-t-elle. Lâche-moi, tu m'étouffes…

Il se remit debout avec une lenteur calculée, pour marquer sa condescendance. Elle respira fortement, s'aida de ses mains pour se mettre sur son séant.

Les cheveux dans la figure, les genoux relevés, elle mit un moment à récupérer son souffle. Complétement matée, elle se sentait vidée de toute volonté. Seule subsistait en elle une rancune sourde, tempérée par la crainte.

Coplan lui tournait le dos. Les deux mains dans les poches, il semblait, absorbé par une réflexion. Il était persuadé que Dédée lui avait bien livré le numéro de Steiner, mais il s'étonnait que ce ne fût pas le même que celui que Steiner lui-même avait indiqué.

— Je peux partir ? questionna la fille, hésitante.

Coplan fit demi-tour, promena sur elle des yeux moins sévères où pétillait à présent une lueur de gaîté.

— Tu es pressée ?

Il s'approcha d'elle, la dominant de toute sa taille. Du pouce, il se gratta la joue, pensivement.

— Ça te sourirait, hein, d'aller prévenir ton Jules ? Mille regrets, ma toute belle. Je préfère une folle nuit d'amour à sa santé…

— Comment ? Glapit-elle, outrée. Après m'avoir… Tu aurais le culot de…

— Je n'ai pas de principes, grimaça-t-il. Et puis, je te dois bien ça !

Folle de colère, elle ramena sa jambe contre son buste avec l'intention de lui décocher une ruade dans le bas-ventre. Il vit un éclair de chair mate auréolé de dentelle noire, saisit la fine cheville et la repoussa fortement contre la cuisse pour évite la détente.

La fille se rabattit en arrière, la jambe prise dans un étau.

Comme elle s'agrippait à la moquette, Coplan lui imposa une caresse tellement appuyée et tellement insidieuse qu'elle eut un frisson ; ses muscles se relâchèrent comme par enchantement. Sans réduire son étreinte, il persista, insista complaisamment, et, quand il fut bien sûr de l'avoir mise en émoi, il profita de sa langueur pour lui ôter son slip avec une adresse surprenante.

*

* *

Le lendemain matin, Dédée semblait avoir oublié ses griefs. Pendant que Francis vaquait à sa toilette, elle examinait d'un œil critique ses beaux, bas où s'étiraient plusieurs échelles.

— Fichus, conclut-elle, résignée. Tu pourrais m'en offrir une autre paire, non ?...

La figure couverte de savon, Francis parut dans l'entrebâillement de la porte :

— Ta publicité et tes frais généraux ne me concernent pas. Pour qui me prends-tu ?

— Pour un radin !

— Je ne suis qu'un fauché, plaida-t-il. une heure, je reprends mon camion dix tonnes et... hardi les gars !

Interdite, Dédée fronça les sourcils. Elle le contempla avec un étonnement incrédule.

— Ton dix tonnes ?

— Ben oui, quoi ! Faut bien vivre !

Dédée n'en croyait pas ses oreilles. Elle s'était fait de son singulier amant une idée beaucoup plus romanesque ; elle avait cru dur comme fer qu'il était bien le mystérieux voyageur dont l'autre avait donné le signalement la veille. Elle ne parvint pas à dissimuler sa déception.

— Fringué comme t'es, je t'avais pris pour un type à la redresse. Et tu trimbales un bahut...

Coplan s'essuya la figure, rejeta ses cheveux en arrière et dit sur un ton désabusé :

— Si tu savais tout ce qu'il faut trimbaler, pour gagner sa croûte...

Après ça, elle ne songerait plus à se vanter de son aventure. Les femmes n'aiment guère diminuer leur prestige.

CHAPITRE VI

Au volant de son G.M.C., les manches de sa chemise kaki roulées au-dessous des coudes et une cigarette au bec. Coplan filait le long de la route littorale. Derrière lui, un chargement de briques et de ciment du plus respectable effet aurait suffi à lever les suspicions des flics les plus observateurs.

Haut dans le ciel, un soleil éblouissant blanchissait la route. Coplan ne dépassait pas le 50 à l'heure : il avait 250 bornes à couvrir jusqu'à Perpignan, ce qui l'amènerait dans cette ville dans le courant de la soirée.

Il bifurqua bientôt en direction d'Arles, atteignit peu après les rives de l'étang de Berre, dépassa le plan d'eau et poursuivit son petit bonhomme de chemin en droite ligne.

Bien que la sortie de Marseille se fût effectuée sans encombres, Coplan sentait presque d'une façon physique le filet que tendait sur toute la France la Sécurité du Territoire. Et quand Moray se réveillerait, celui-là aussi se démènerait comme un diable, à présent qu'il connaissait avec certitude l'identité de l'homme poursuivi.

À toutes fins utiles, Francis avait glissé son pistolet sous le coussin de son siège. Il ne désirait aucunement s'en servir, mais, en cas d'absolue nécessité, il n'hésiterait pas.

Tout en conduisant presque mécaniquement le lourd véhicule dont le moteur grondait avec régularité, Francis ressassait les événements de la veille. De toute évidence, Moray essayerait de retrouver la trace de Steiner, mais il éviterait probablement de lui mettre le grappin dessus, dans l'espoir que l'autre le mènerait tôt ou tard jusqu'à Coplan.

Quant à Steiner, il ne se contenterait sûrement pas d'attendre passivement des nouvelles. En admettant même qu'il ait jamais eu l'intention de payer pour la livraison de la maquette, on pouvait parier qu'il ne reculerait devant aucun moyen pour se la procurer gratuitement. Donc, son réseau resterait en état d'alerte et s'efforcerait de repêcher le fuyard. Et qui sait si, par Jo, il ne parviendrait pas à découvrir la direction prise par Francis ?

Au total, ces perspectives n'étaient guère encourageantes. De l'autre côté de la frontière, elles s'amélioreraient sensiblement. Le tout était de la franchir. Coplan se reprocha de n'avoir pas mieux couvert ses arrières avant d'entreprendre cette affaire. Sa seule excuse, c'est qu'il avait été pris de court : il avait dû se décider de but en blanc et il s'était peut-être un peu trop fié à ses talents d'improvisation pour la mener à bonne fin. Il s'en rendait compte à présent.

Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il était une heure de l'après-midi. Il décida de casser la croûte à Arles, dont il n'était plus éloigné que de dix kilomètres.

Cette plaine de la Crau manquait de diversité et, par endroits, le camion cahotait durement sur une route défoncée. Il n'avait croisé que quelques voitures de tourisme occupées par des gens pressés d'atteindre la côte.

Il soupira, jeta son mégot par la fenêtre et abaissa le pare-soleil. Soudain, son oreille décela une irrégularité dans la cadence du moteur. Son attention convergea aussitôt vers cette trépidation insolite.

Francis jura entre ses dents. Si le moulin se mettait à faire des siennes… Relâchant sa pesée sur l'accélérateur, il prit le parti de stopper, malgré l'ennui qu'il en éprouvait. Ces moteurs de G.M.C. lui étaient assez familiers, aussi préférait-il regarder tout de suite plutôt que de risquer une panne un peu plus loin.

Descendant de la cabine, il fut enveloppé par la chaleur intense que déversait le soleil. Le biturne de la route, sous l'inondation de lumière, perdait sa dureté.

Il souleva le capot, vérifia les câbles des bougies, la rigidité de celles-ci dans leur alvéole. À l'aide d'un chiffon, il tenta de les resserrer, une à une. Ça ne semblait pas provenir de là… Il entreprit alors de démonter le carburateur pour voir si le filtre n'était pas encrassé.

Pendant qu'il s'affairait en pestant contre ce retard, un petit nuage de poussière s'éleva au bout de la route, mais ce fait ne le détourna pas de ses préoccupations immédiates.

Tout était brûlant, là-dessous… Le radiateur manquait peut-être d'eau.

Bientôt une pétarade lointaine parvint à ses oreilles et, enfin, il jeta un regard distrait sur la route. Un frémissement le parcourut lorsqu'il réalisa que deux motos montées par des gendarmes approchaient à toute allure. S'il manquait de sang-froid une seule seconde, il était fait comme un rat.

Il ouvrit la porte de la cabine, fouilla dans la pochette, en tira un béret dont il se coiffa prestement, puis une paire de lunettes solaires qu'il se posa sur le nez. Ensuite, il se coula sous le camion, à proximité du chiffon sur lequel étaient alignés les outils. Une clé à la main, les chaussures dépassant sous le marche-pied, il espéra que les gendarmes ne lui décocheraient au passage qu'un coup d'œil distrait.

C'était sous-estimer leur conscience professionnelle… Ils ralentirent, avec l'intention évidente de lui adresser la parole. Coplan émergea de dessous le camion, le front plissé, dressé sur les coudes.

L'un des policiers avait calé sa machine sur le support et relevait ses lunettes sur son casque.

— Vos papiers, dit-il, très bref.

Coplan bougonna des mots inintelligibles en fixant ses mains pleines de cambouis, et tout esprit un peu perspicace se serait douté qu'il confondait, dans une même malédiction les pannes de moteur, la maréchaussée, les exigences administratives et le métier de chauffeur.

Il obtempéra néanmoins et tendit au gendarme une enveloppe contenant tous les documents. Le visage sévère et méfiant, le policier se mit à feuilleter les papiers, vérifiant le numéro de la plaque minéralogique, le permis…

— Il est loin, le prochain garage ? questionna Francis.

Aussitôt le gendarme le fusilla du regard.

— Vous êtes routier… Vous devriez le savoir !

Conscient de la gaffe, Coplan sentit perler une sueur froide contre ses omoplates.

— Pas depuis longtemps, hé ! Visez mon permis, dit-il, la gorge un peu sèche.

Effectivement, l'autre scrutait attentivement le permis ; s'attardait sur la photo, ramenait les yeux sur Coplan.

Ôtez vos lunettes.

Il obéit, l'air écœuré, le menton pendant.

Le motard, un Corse très probablement, se planta devant lui, à cinquante centimètres ; ses sourcils se rejoignaient à la racine de son nez.

Coplan dut faire un gros effort pour prononcer d'une voix presque normale, mais avec une expression un peu bête :

— Qu'est-ce que vous me voulez ? C'est pas assez d'être en panne, non ?

Le motard se détourna, s'adressa à son collègue demeuré à l'écart :

— Vérifie le chargement, note l'adresse et le numéro de téléphone du propriétaire du véhicule. Cet ahuri est en règle, mais il ressemble un peu trop au type en question.

Le Corse, écrasant de ses bottes le bitume ramoli, ouvrit la portière et explora la cabine du regard. Du menton, il désigna la valise calée de guinguois.

— Mes effets, pardi maugréa Coplan.

Plein de bonne volonté, il entreprit de faire sauter les serrures. Il avait relevé le couvercle et montrait ses mains sales.

— Vous n'allez quand même pas m'obliger à manipuler mes liquettes ?

Apercevant deux chemises bien repassées, le gendarme rabattit le couvercle d'un coup sec. Sans ajouter un mot, il marcha vers sa moto et l'enfourcha, attendant son collègue.

Ce dernier rangeait son carnet dans la poche supérieure de sa vareuse. En saisissant à pleines mains le guidon de sa machine déclara, comme à regret :

— Rien que des briques et du ciment…

Avec un ensemble parfait, ils actionnèrent te starter et démarrèrent en trombe, dans un nuage de poussière.

Fidèle à son personnage, Coplan les regarda s'éloigner, les bras ballants. Il n'oubliait pas que les policiers de la route se servent volontiers de leur rétroviseur.

Quand ils furent à bonne distance, il ne réprima plus un énorme soupir qui abaissa ses épaules de cinq centimètres. À l'idée que le même jeu risquait de se reproduire à plusieurs reprises sur le parcours, et que chaque fois sa sécurité ne tiendrait qu'à un fil, il fut envahi par l'envie saugrenue de tout planter là. Puis il réagit, furieux de cet instant de faiblesse. De gré ou de force, il devait continuer., à travers tout.

Il attrapa un jerrican rempli d'eau, en versa dans le radiateur, remit le bouchon. Ensuite, il s'occupa du carburateur, le nettoya du mieux qu'il put et le remonta. Avant de refermer le capot, il grimpa sur son siège et mit le moteur en marche. Celui-ci parut avoir retrouvé sa cadence normale. Coplan le laissa tourner au ralenti, sauta par terre pour ramasser ses outils, s'essuya les mains avec un paquet d'étoupe.

Deux minutes plus tard, il roulait à nouveau sur la route poudreuse, mais il fut incapable de maintenir une vitesse réduite.

C’est à du 80 qu’il arriva dans les faubourgs d’Arles. Il ne s’avisa pas qu’il avait perdu son appétit.

*

* *

Sans autre incident, il traversa Montpellier vers quatre heures de l’après-midi et poursuivit sa course vers le sud-ouest.

À présent, il était talonné par l’idée que Moray, sorti de l’inconscience, allait faire renforcer les mesures de surveillance.

Cependant, il atteignit Narbonne sans encombres alors que le soleil commençait à décliner chaque kilomètre gagné ranimait un peu son espoir, et l’approche de l’obscurité lui communiquait cette sorte de calme factice que la nuit verse au cœur de tous les êtres traqués.

Lorsqu’il dépassa l’étang de l’Ayrolle, il dut allumer ses phares. La proximité de Perpignan le contraignit à réfléchir à la suite du programme, et, subitement, une faim terrible le tenailla. Pendant des heures, crispé au volant, il avait grillé un nombre incalculable de cigarettes, l’attention perpétuellement braquée sur la route. Maintenant qu’il touchait au but, sa tension nerveuse se relâchait inévitablement.

À deux cents mètres devant, il aperçut une lumière qui devait être celle d’un bistro, ce qui vainquit ses dernières hésitations. Il ralentit, poussa vers la droite et stoppa quelques mètres en-deçà du halo lumineux.

En descendant du camion, ses jambes tremblaient ; ses muscles avaient été trop longtemps contractés. Il s’emplit la poitrine de la fraîche bise du soir, frotta machinalement ses mains à son pantalon de toile et marcha vers le café.

À l’intérieur, trois ouvriers prenaient l’apéritif, accoudés au zinc. Derrière le comptoir, une matrone au visage rieur essuyait des verres avec une serviette douteuse. Une curieuse odeur de vin aigre flottait dans l’air. L’entrée de Coplan fit se tourner les têtes.

— Soir, m'sieu-dame…

Quelques grognements en guise de réponse. Il avança dans la lumière, épiant malgré lui un signe de méfiance dans l'expression des consommateurs, mais ceux-ci reprirent leur conversation interrompue par son arrivée.

Il commanda du vin rouge et des sandwiches. Depuis que le moteur du camion avait cessé de moudre à ses oreilles, il avait l'impression de se mouvoir dans un silence ouaté sur lequel se détachaient les paroles prononcées autour de lui.

Il tressaillit en entendant des bribes de phrases que débitait l'un des ouvriers.

—… core un bobard. Tu parles que le gars, après un coup pareil, n'est pas venu par ici ! Vers l'Est ; qu'y sera filé…

— Alors, à quoi ça rime, d'après toi, tout ce raffut dans le journal ?

L'interpellé prit un air inspiré. Il regarda son interlocuteur avec commisération.

— Du bidon ! affirma-t-il, catégorique. C'est pour l'endormir, lui ! Ils font semblant de croire qu'il est par ici, mais je te parie que c'est à la frontière autrichienne qu'on l'attend…

Puis, avec un haussement d'épaules

— D'ailleurs, quand il s'agit vraiment d'un espion, on n'en dit rien dans la presse tant qu'il n'est pas coffré. Moi, je peux t'en parler, je connais la musique, j'étais dans la Résistance, alors…

Coplan, les yeux errant sur les réclames accrochées au mur, mâchait à pleine bouche le long sandwich garni de jambon.

Pas plus que le type à sa droite, il ne comprenait pourquoi la presse avait été informée. Effectivement, ce n'était pas dans la règle du jeu… S'il parvenait à passer entre les mailles, elles auraient bonne mine, les autorités… En attendant, ça n'allait pas lui faciliter la besogne.

Il vida son verre, en demanda un second et continua de réfléchir sur le sens profond de cette manœuvre assez inhabituelle. Fallait-il

qu'ils soient affolés pour rendre publique cette chasse à l'homme avant qu'elle ait abouti ! Le Vieux manquait-il à ce point de confiance en ses propres services, qu'il réclamât ainsi le concours de la population ?

Quelque chose clochait. Francis frémit à l'idée que, le lendemain matin, les journaux publieraient peut-être sa photo. Coûte que coûte, il devait passer la ligne cette nuit.

Il expédia le dernier morceau de pain en deux bouchées, but son vin et paya.

Sur un vague salut à l'assistance, il s'en alla en traînant les pieds, referma la porte derrière lui. Dehors, ses mouvements s'accélérèrent. Sans raison, il éprouvait le besoin de s'éloigner de ce bistro le plus vite possible. Cette crainte tardive d'être reconnu lui montra à quel point ses nerfs étaient malgré tout à l'épreuve.

En quelques gestes saccadés, il remit le moteur en marche, l'emballa deux secondes puis adopta un régime normal. Écrasant des cailloux, le camion regrimpa sur la route et fonça vers Perpignan.

La jauge d'essence baissait à vue d'œil. À la première pompe, il faudrait prendre du carburant. Dans le puissant pinceau de lumière des phares, le ruban de macadam s'incurva vers la droite et sur l'eau miroitante de l'étang de Leucate se refléta une lune boursouflée.

Une voiture venant en sens inverse déboucha du virage,, projetant devant elle des feux d'un éclat insoutenable. Coplan plissa les yeux, actionna l'interrupteur de ses phares et se mit en code.

L'autre roulait en plein au milieu de la route… Appuyant vers la droite jusqu'à l'extrême, et au risque de verser dans le fossé, Coplan grommela un juron parce que le conducteur d'en face refusait obstinément de réduire ses feux. Il lui apparut soudain que l'accident devenait inévitable et, pour réduire le choc, il enfonça sa pédale de frein, se coucha sur le volant.

Il attendit la secousse et le fracas des vitres brisées, la tête rentrée dans les épaules. Le camion bloqua en quelques mètres après avoir raboté le bitume, mais contre toute attente, aucune collision ne se

produisit. Au prix d'une incroyable embardée, la voiture l'avait évité. Pneus et freins hurlants, elle passa à cinq centimètres des ailes du camion et accomplit un tête-à-queue spectaculaire dix mètres plus loin.

À peine s'était-elle immobilisée qu'un individu en jaillissait en vociférant des injures. Coplan, furibond, sauta de son siège pour accueillir ce corniaud avec les égards qu'il méritait. Du coup, ses préoccupations personnelles s'étaient envolées.

Le gars, tout en proférant des paroles déformées par la colère, s'approchait, les deux poings brandis. Quand il ne fut plus qu'à deux mètres, ses insultes devinrent intelligibles.

— Bougre d'abruti ! Chauffard ! Assassin !

— Dites donc, articula Coplan d'une voix trop calme, si vous commenciez par apprendre à conduire…

Le bonhomme devait être ivre car il s'élança sur Francis pour le gifler. Son bras n'avait pas encore esquissé le geste qu'un direct vint écrabouiller ses lèvres et modifier du tout au tout son opinion sur les forces en présence. Subitement dégrisé par cette prompte riposte, mais aussi plus vindicatif, il chargea.

Impavide, Coplan fit un pas de côté pour éviter l'attaque et répondit par un crochet du droit qui tinta sèchement sur la mâchoire de l'imprudent. Ce dernier se mêla les jambes, piqua une tête en avant, s'étala sur le ventre.

Francis le surveillait comme on tient à l'œil un enfant auquel on vient d'infliger une correction. Une idée bizarre lui traversa subitement l'esprit. Cette bagarre idiote, qu'il n'avait pas cherchée, lui faisait entrevoir une solution rapide à ses problèmes les plus urgents. Personne d'autre n'était sorti de la voiture, donc le conducteur devait être le seul occupant…

L'eau de l'étang, agitée par un léger friselis, ridait le reflet de la lune. Et la route était déserte…

La silhouette étendue sur la route ne bougeait pas. Coplan prit sa résolution d'un coup, et tout ce qui advint ensuite se déroula comme

un scénario bien réglé.

Il alla vers l'homme inanimé, le secoua sans ménagements et lui administra un coup de pied dans les côtes pour le réveiller. Le prenant sous les aisselles, il le remit debout sur ses jambes flageolantes et lui gueula aux oreilles :

— Avance, pochard !

D'une poigne irrésistible, il le poussa en avant vers la voiture placée en travers de la route. L'autre émit des grognements de protestation, trébucha, mais, aussitôt redressé par une main ferme, il n'opposa aucune résistance.

La portière était restée ouverte. L'auto était une Aronde de couleur bleue. Coplan aurait pu tomber plus mal…

De sa main gauche, il maintint gentiment le propriétaire du véhicule et, de la droite, il lui expédia un uppercut qui lui percuta la mâchoire avec un drôle de claquement de mandibules. Ses genoux refusèrent de le soutenir plus longtemps. La face hébétée, il se tassa sur lui-même et Coplan le fourra comme un sac sur le siège avant. Puis, fermant la portière, il fit le tour, s'installa au volant et, en deux marches arrière, remit la voiture dans la direction de Perpignan, après quoi il sortit de la bagnole en laissant tourner le moteur.

Il courut alors vers son camion, arracha sa valise du siège contre lequel elle était coincée et s'empara de l'enveloppe se trouvant dans la pochette. À toute vitesse, il alla poser son bagage dans l'Aronde, revint au camion et embraya.

De nouveau, il avait chaud. Il suffisait qu'une voiture ou qu'une moto passât dans les quinze secondes qui allaient suivre pour que tout son plan s'écroulât.

Il accéléra, chercha à tâtons son pistolet calé sous le coussin, le glissa dans sa poche, puis, ouvrant la portière d'une main et tenant le volant de l'autre, il descendit sur le marche-pied. Par vitesse acquise, le lourd véhicule continua de rouler… Coplan imprima une déviation au volant, et quand il fut absolument sûr que le camion obéirait jusqu'au bout à l'impulsion, il sauta dans l'herbe du bas-côté.

Avec d'effrayants cahots, le poids lourd dévala de la berge et bascula dans l'eau calme de l'étang. Dans un terrible vacarme de briques secouées, de vapeur fusante et de gerbes liquides, il s'enfonça sur le flanc, disparut dans un tournoiement d'eau écumante.

Et tout redevint calme. Quelques vaguelettes léchèrent encore la rive, mais Coplan ne s'attarda pas à les contempler. Il se rua vers l'Aronde. Dans les ténèbres lointaines, il vit soudain briller les lueurs d'autres phares.

CHAPITRE VII

Il démarra avec une brutalité involontaire, cette voiture nerveuse et fine répondait tout autrement à ses commandes que le mastodonte qu'il venait de conduire pendant plus de 250 kilomètres.

À côté de lui, le bonhomme demeurait parfaitement inerte. D'un regard de biais, Coplan le détailla. De tempérament sanguin, presque chauve, trapu et bedonnant, il avait le type de l'amateur de bonne chère. Ce devait être un commerçant, à en juger par ses vêtements.

Coplan eut un imperceptible sourire en songeant que ce gros père n'oublierait pas de si tôt les péripéties de la nuit !

Encore en ébullition, Francis se promit, s'il réussissait, de payer un autre camion au copain de Jo Spada. Évidemment, il ferait une drôle de bouille pendant quelques semaines, le bon Jo. Mais cela importait peu en regard de la perplexité qui embrumerait les diverses polices… Et les gendarmes qui l'avaient noté sur la route d'Arles regretteraient éternellement de l'avoir laissé filer, dès que sa photo serait diffusée aux quatre coins du territoire.

Désormais, c'est sous le signalement d'un chauffeur de poids lourd qu'on devait le pourchasser. Il avait déjà changé trois fois d'apparence en 48 heures, mais une nouvelle métamorphose était indispensable.

Une voiture le croisa. Puis après, il ralentit, à l'affût d'un chemin de traverse, et ne tarda pas à déceler une voie secondaire qui s'enfonçait dans un bois de pins.

L'Aronde s'engagea dans ce chemin creux, tous feux éteints. Au bout d'une centaine de mètres, elle s'arrêta. Tout autour, c'était la nuit, une nuit frémissante à peine éclairée par une pauvre clarté lunaire sur laquelle se plaquait le profil des pins.

Coplan mit pied à terre. Devant la portière ouverte, il entreprit de se déshabiller. L'eau du radiateur, parcimonieusement utilisée, lui permit de procéder à une toilette sommaire. Il s'essuya avec sa chemise kaki, la roula en boule avec le pantalon et alla enfoncer le tout dans un fourré. Puis il revêtit une chemise propre et le costume bleu qu'il portait en arrivant à Marseille. Une cravate compléta sa tenue.

Dans l'auto, un ronflement sonore s'éleva : le bonhomme était passé sans transition du knock-out au sommeil. La tête en arrière et la bouche ouverte, ses lèvres saignantes démasquant ses dents, il dormait comme un bienheureux.

Coplan fouilla les poches intérieures de sa victime, examina leur contenu : un portefeuille assez bien garni, des lettres, un porte-cigares et un passeport. Ce dernier lui apprit qu'il avait mis à mal un certain M. Larrigue Armand, domicilié à Béziers, négociant de profession. Un coup d'œil aux pages suivantes révéla que Larrigue se rendait fréquemment en Espagne.

Francis remit le portefeuille et les lettres en place, mais conserva le passeport. Il hésita deux secondes, se demandant ce qu'il allait faire de ce Larrigue. En cas de contrôle routier, celui-ci pouvait lui servir d'alibi : son haleine empestait l'alcool et il ne se réveillerait pas de sitôt, même au son d'une canonnade…

Perpignan n'était plus loin, une vingtaine de kilomètres au maximum. La bouche blessée de Larrigue pouvait, elle, éveiller la curiosité des policiers. Perplexe, Coplan opta pour une autre solution. Il passa de l'autre côté et déplaça le corps pour faciliter sa prise, puis il le souleva avec effort, l'extirpa du véhicule et le porta entre les arbres pour le déposer mollement sur le matelas formé par une couche épaisse d'aiguilles de pin. La nuit était douce, et le pauvre Larrigue n'ouvrirait pas l'œil avant l'aube. D'ici là…

Avant de partir, Coplan étudia les derniers détails. Son pistolet se trouvait dans la poche latérale droite de son veston ; l'enveloppe contenant les documents du camion, il la dissimula sous le siège

arrière, et ses papiers personnels, y compris son passeport devenu inutilisable, furent glissés dans sa poche intérieure.

Il regrimpa dans la voiture, referma les portières et démarra en marche arrière. Lorsqu'il eut rejoint la grand-route, il attendit que fût passée une auto filant vers Perpignan, puis il déboula du petit bois et repartit à fond de train vers sa destination.

La gare devait être surveillée, elle aussi, mais il espérait que seuls les guichets et les quais seraient tenus à vue. À présent, ses idées se reportaient vers la suite ; il ne voyait pas encore très nettement comment il pourrait sortir du pays.

Il avait beau se dire que chaque problème devait être résolu à son heure et que cela ne servait à rien de les étudier avant qu'ils se présentent, il ne parvenait pas à maîtriser sa surexcitation.

La route défilait, montait et descendait alternativement dans la lumière des phares. Au passage, un écriteau lui apprit qu'il n'était plus qu'à 7 kilomètres de la ville. Le temps avait passé : son bracelet-montre indiquait neuf heures et demie. La consigne de la gare devait fermer vers dix heures…

La poitrine oppressée, et craignant toujours une rencontre fâcheuse qui l'eût contraint à réviser ses plans une fois de plus, il enfonça davantage l'accélérateur.

Ce fut avec un soulagement indicible qu'il atteignit les bords du Tet, au-delà duquel s'étendait la ville. Il ralentit à l'approche du pont et se pencha contre le pare-brise pour scruter la perspective. Aucun barrage n'avait été dressé. Il passa.

Maintenant qu'il circulait dans une agglomération, il se sentait plus sûr de lui. Une ville offre des ressources illimitées pour qui a le cran de les utiliser. Ce n'est pas comme la campagne, où la visibilité porte trop loin.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour parcourir dans toute sa longueur le boulevard Clemenceau et l'avenue de Gaulle. Il parqua l'Aronde devant la gare, de manière à ne devoir franchir que quelques mètres à découvert.

Il alluma une cigarette et observa les environs. L'horloge marquait dix heures moins dix. Il n'y avait plus à tergiverser.

Un groupe de gens traversait la place pour pénétrer dans la gare. Coplan saisit l'occasion : il descendit de voiture et, nonchalamment, il emboîta le pas au groupe, les deux mains dans les poches, comme s'il accompagnait des amis.

Le dos un peu voûté et les sens en alerte, il parvint dans le hall et obliqua vers la consigne. Tout en marchant, il prit le bulletin dans son portefeuille et réalisa que s'il se faisait agrafer à ce moment-là, sa combine était irrémédiablement par terre.

Il tendit au préposé le petit papier. L'employé, plutôt mécontent d'être encore mis à contribution cinq minutes avant la fermeture, laissa pendre à sa lèvre son mégot éteint et contempla d'un air désapprobateur le numéro du bulletin. S'étant gravé le chiffre dans la mémoire, il disparut derrière les rayonnages.

Coplan, dévoré d'impatience, jeta un coup d'œil autour de lui. Quelques personnes se baladaient sans lui prêter une attention particulière. Se pouvait-il que ?... Non, c'eût été trop bête de s'imaginer qu'il n'y avait pas d'inspecteurs dans les parages. En tout cas, s'ils se cachaient, ils se cachaient bien.

L'autre ne revenait toujours pas. Qu'est-ce qu'il pouvait foutre ?

Précisément, il revenait, les mains vides.

— Elle est comment, votre valise ? questionna-t-il, de mauvais poil.

— Ce n'est pas une valise, dit Coplan, très calme, c'est un étui d'instrument de musique...

— Grand comment ? insista l'employé qui n'avait pas envie de se taper une dizaine de pas pour rien.

— Comme ça montra Francis en écartant les mains à la longueur approximative de l'objet.

L'autre repartit vers les profondeurs de son antre.

Coplan alluma une cigarette à celle qui était consumée. Il devait se tenir à quatre pour ne pas enjamber d'un bond le petit comptoir et aller voir lui-même. Le type était capable de le faire revenir le lendemain…

Dans le hall, quelques lampes s'éteignirent. La salle était presque vide. Bientôt, il n'y aurait plus que lui, dans cette foutue gare. Coplan se mordit les lèvres, prêt à jurer à haute voix.

L'employé, le képi sur l'oreille, et tenant l'étui comme s'il pesait une tonne, surgit de derrière une cloison. Son humeur ne s'était pas améliorée.

— Ce n'était pas un dépôt, mais un enregistrement, dit-il d'un ton accusateur.

— D'ordinaire, ça se remarque dès la remise du bulletin, maugréa Coplan en s'emparant de l'étui d'un geste brusque.

— Y a 25 francs à payer, grommela le préposé alors que Francis filait déjà.

Ce dernier fourragea dans sa poche, ramena un billet de cent francs roulé et le jeta sur l'étal. Sans attendre la monnaie, il mit le cap sur la sortie.

Aucune silhouette suspecte n'était renfoncée dans une encoignure. C'était sur les quais que les policiers devaient faire les cent pas.

Il marcha vers la voiture, jeta l'étui sur le siège arrière et exécuta un virage savant pour retourner dans le centre. Ne connaissant personne à Perpignan, et peu désireux de renouveler sa gaffe de Marseille, il voulait pourtant prendre quelques heures de répit. Il éprouvait à nouveau le besoin de se décontracter, de mettre un peu d'ordre dans ses pensées.

À force d'échafauder des histoires compliquées, on finit par omettre les possibilités les plus simples, et bien des fuyards se sont fait prendre à cause de leur excès d'imagination.

Bien qu'il sentît peser sur ses épaules tout le poids des indices qu'il avait semés derrière lui, Coplan conservait assez de lucidité pour ne

pas commettre l'erreur de foncer droit devant lui sans réflexion préalable. Maintenant qu'il était en possession de la maquette, et qu'il suffisait de manœuvrer adroitement pour franchir l'étape qui le mènerait dans un lieu moins brûlant, il pouvait reprendre confiance en ses moyens.

Il stoppa non loin du Grand Hôtel et pénétra la tête haute dans l'établissement.

— Vous désirez, monsieur ? s'enquit l'employé de la réception.

— Une chambre avec salle de bains, pour une huitaine, dit Coplan d'un ton neutre.

Empressé, l'homme compulsa son registre.

— J'en ai une au second, annonça-t-il. Avez-vous des bagages, monsieur ?

— Oui, confirma Francis. Voici les clés de ma voiture : faites-les prendre. C'est l'Aronde bleue rangée de l'autre côté de la rue…

— Je vous les fais monter tout de suite. Voulez-vous avoir l'amabilité de remplir la fiche ? Coplan saisit la feuille et demanda :

— Quel est le numéro de la chambre ?

— On vous y conduit, monsieur…

— Je vous remettrai cela après le dîner, précisa Francis en empochant la fiche. Je veux me rafraîchir d'abord.

Un chasseur, mystérieusement averti, se présenta au bureau et reçut des instructions. Il pilota Coplan vers l'ascenseur et le mena à sa chambre, dont il ouvrit la porte toute grande.

Francis entra dans la pièce, l'examina d'un œil critique et congédia le jeune garçon. Exténué, il s'affala dans le plus proche fauteuil.

En venant au Grand Hôtel, il n'avait pas cédé uniquement à son désir de confort. Il spéculait sur les habitudes de ce genre d'établissements, qui se conforment en tout point aux prescriptions en matière d'hébergement mais poussent rarement l'indiscrétion

jusqu'à confronter les indications inscrites sur la fiche et celles figurant sur les papiers d'identité.

Deux minutes plus tard, on toqua à la porte. Il alla ouvrir et le chasseur posa devant lui la valise et l'étui. Coplan lui fourra un pourboire dans la main, referma, puis demanda par téléphone qu'on lui montât à dîner dans sa chambre.

Dans l'intervalle, il se laissa tomber derechef dans le fauteuil pour examiner le passeport de Larrigue.

Non, décidément, il devait renoncer à l'idée de s'en servir : la photo et le signalement différaient trop... Et l'interversion des photos, outre qu'elle était très difficile à opérer, ne résoudrait rien.

Il se trouvait d'ailleurs placé devant un problème insoluble. S'il passait clandestinement en territoire espagnol, il lui serait impossible de trouver un logement convenable, son passeport ne portant pas le tampon d'entrée. S'il essayait de passer ouvertement, son compte était réglé d'avance : il ne franchirait même pas le poste de contrôle français.

L'esprit concentré sur cette question, il tripota les deux passeports. Il n'avait pas le moindre désir de traverser les Pyrénées par des sentiers de contrebande, ni d'aborder la côte de Catalogne par la mer : pour cela, il aurait dû voler une embarcation à Collioure ou à Port-Vendres, et, par là aussi, la police devait être sur la brèche.

Or, tandis qu'il sombrait dans une lancinante mélancolie, une solution se fit jour dans son esprit. De prime abord, il fut tenté de la rejeter, car elle comportait tout de même une part de risque assez impressionnante. Puis il fut obligé de reconnaître qu'en aucune manière il ne pourrait espérer de meilleure issue n'ayant guère le choix, mais persuadé que si son calcul était juste un peu de veine lui suffirait pour réussir, il se mit à réfléchir aux détails d'un nouveau plan d'action.

*

* *

Le lendemain matin, à huit heures et demie, un splendide autocar était pris d'assaut par des touristes dont les bagages étaient déjà rangés sur le toit. Une joyeuse effervescence régnait aux abords, comme tous les matins, car ceux qui partent s'imaginent toujours que leur équipée est sans précédent ni lendemain.

Les passagers se disputaient les meilleures places sous l'œil indifférent du chauffeur, qui savait qu'on n'allait pas tarder à le prendre comme arbitre. Résigné, il attendait que l'excitation générale se fût un peu calmée pour s'installer au volant.

À l'intérieur, on se marchait sur les pieds, on se cognait la tête aux montures du filet à bagages. Ceux qui étaient assis considéraient avec un amusement narquois les derniers arrivants qui lançaient vers les sièges encore libres, loin à l'arrière, des regards très déçus.

Finalement, un ordre relatif s'établit. Le chauffeur grimpa sur le marche-pied pour dénombrer ses passagers. Miracle ! Le compte y était, du premier coup.

Par la petite échelle chromée, il grimpa sur le toit et couvrit les valises d'une bâche verte qu'il fixa solidement par des courroies, puis il redescendit pour entrer dans le bureau de l'agence.

À cet instant, une Aronde bleue tourna le coin de la rue et s'immobilisa à une vingtaine de mètres derrière le car. Personne ne fit attention à l'homme qui en sortit et qui, après avoir retiré deux colis du siège arrière, ferma la porte à clé.

Coplan, le teint frais et l'œil limpide, franchit le seuil de l'agence.

— Y a-t-il encore une place dans le car pour Barcelone ? demanda-t-il.

La figure du chauffeur changea : à présent que tout était arrimé, il allait encore devoir caser une valise supplémentaire,

— Bien sûr, monsieur ! dit le type de l'agence, ravi de récolter en dernière minute un client de plus. J'ai encore une place excellente, un peu à l'arrière il est vrai, mais nos cars sont…

— Ça va, coupa Francis, j'ai les reins solides. C'est combien ?

— Le circuit complet, par Barcelone, Tarragone, Saragosse, Huesca et retour par Andorre, quatre jours tout compris, c’est 14.000 francs.

— D’accord, inscrivez-moi.

Puis, au chauffeur, qui paraissait stupéfié par l’instrument de musique que trimbalait ce voyageur :

— Rangez ma valise sur le toit. L’instrument, je le garde près de moi.

— Vous avez un passeport en règle ? s’enquit pour la forme l’employé en écrivant.

— Oui, affirma. Francis. J’ai aussi des devises. Sortant son portefeuille, il aligna la somme demandée sur le comptoir, puis il compléta :

— Je ne voudrais pas retarder le car… Remettez le billet au chauffeur, je vais chercher un paquet de cigarettes.

Sans attendre de réponse, il sortit, rejoignit l’Aronde et mit en marche. Il avait repéré un garage à deux pas et ne voulait pas laisser le véhicule à l’abandon car, d’une minute à l’autre, la police de Perpignan risquait d’être alertée par Larrigue.

Les occupants du car trépignaient d’impatience quand il monta enfin, toujours accompagné de son bizarre étui. Il longea le couloir central et, la tête basse pour ne pas cogner le plafond, marcha jusqu’à la dernière banquette, complètement inoccupée. Comme le chauffeur mettait le moteur en marche, l’attention se braqua sur les manœuvres de départ et plus personne ne se soucia de lui. Les conversations reprirent de plus belle tandis que le magnifique véhicule aux ferrures étincelantes s’ébranlait sous les regards envieux des badauds.

Le sort en était jeté. Si, par hasard, le chauffeur dérogeait aux habitudes que Coplan avait notées maintes fois, dans des circonstances semblables, il y aurait un sacré grabuge.

La frontière n’étant qu’à une trentaine de kilomètres, Francis disposait d’une grosse demi-heure pour supputer ses chances dans ce quitte ou double. Ce qui le préoccupait, c’est qu’il n’avait jamais emprunté cette ligne-là et que les usages varient quelquefois d’un poste frontière à l’autre.

Les petits haut-parleurs encastrés dans la carrosserie se mirent à débiter de la musique, à la grande satisfaction de la plupart des passagers.

Coplan n’avait vraiment pas besoin de cette cause d’énervement supplémentaire. Il repoussa un peu plus loin l’étui qu’il avait glissé sous le siège précédant le sien et se sentit aussi étranger à ce groupe de joyeux touristes qu’un curé espagnol parmi des pin-up en bikini.

Il y avait une discordance pénible entre son état d’esprit et l’ambiance de fête qui régnait dans le car. Ces gens voguaient sans appréhension vers un pays ensoleillé qu’ils s’apprêtaient à découvrir avec une âme d’explorateur, tandis que lui…

Quand le car arriva entre le Soulou et le Perthus, le chauffeur mit en panne. Aussitôt, les voyageurs s’inquiétèrent, craignant un pépin quelconque, mais ils furent promptement rassurés :

— Voulez-vous me remettre vos passeports, mesdames, messieurs…

Le chauffeur, ramassant les passeports rangée par rangée, avança lentement jusqu’au fond. Coplan était le dernier.

— Voici, dit-il en remettant celui de Larrigue.

Sans l’ouvrir, le chauffeur l’inséra dans la pile qu’il tenait dans la main gauche, regagna sa place et compta. C’était juste : 38 voyageurs, 38 passeports.

Il embraya et repartit en direction de la frontière.

Francis s’enfonça davantage dans les coussins, les genoux contre le dossier de l’autre siège. Il regretta de ne pas s’être muni d’un journal. Faute de mieux, il alluma une cigarette.

De l’endroit où il se trouvait, il ne pouvait voir à travers le pare-brise, mais quand il sentit le car ralentir, il sut que les postes-frontière n’étaient plus éloignés que d’une centaine de mètres.

Le premier pavillon était le plus dangereux.

CHAPITRE VIII

L'autocar stoppa à deux mètres d'un gendarme en kaki qui se tenait les bras en croix au milieu de la route et qui vint ensuite ouvrir la lourde portière.

Il promena le regard sur les visages tournés vers lui, questionna :

— Aucune marchandise à l'exportation ?

Un silence de mort fut la seule réponse qu'il reçut. Le chauffeur se dégageait de son volant, passeports en main, et il s'appuya familièrement sur le représentant de l'autorité pour sauter à terre.

— Pas de devises ?

Même mutisme obstiné.

Conscient d'avoir rempli ses devoirs jusqu'à la limite, le gendarme s'écarta pour renouveler son manège devant un second car. Pendant ce temps, le chauffeur s'occupait des formalités de police dans le minuscule bureau de la Sécurité.

— Bon sang, grommelait le commissaire, tu ne pourrais pas les ouvrir, non ? C'est pourtant pas la première fois que tu fais le circuit ! Y en a combien ?

— Trente-huit. Avec moi, ça fait trente-neuf…

Le policier ouvrait méthodiquement tous les passeports, les superposait, tenant la main à plat sur le tas. Quand toute la pile fut disposée devant lui, il appuya son tampon sur chacun des livrets, en série.

Clic – clic – clic…

Au milieu de la pile, il s'arrêta net. Jusque-là, il avait agi d'une façon purement machinale, presque mécanique, comme il le faisait à

chaque passage de car, mais il venait soudain de se rappeler une consigne récente…

Sans rien dire, il reprit sa besogne, mais lorsqu'il fut arrivé au dernier passeport, au lieu de remettre tout le paquet au chauffeur comme d'habitude, il posa son tampon à côté de lui, sur la table, et se mit à feuilleter l'un carnet après l'autre, pour voir les photos.

C'étaient surtout les têtes d'homme qui retenaient son attention. Il regarda le chauffeur en pleine figure, avec une grimace suspicieuse.

— Ben quoi ? dit l'autre, mal à l'aise. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Tu as vieilli, grogna le commissaire, en poursuivant l'examen des livrets suivants.

Non, personne dans ce car ne ressemblait à l'individu recherché…

Il remit enfin tout le lot au chauffeur, qui était encore remué par l'étrange comportement du policier, et se leva pour le suivre. Sur le seuil du pavillon, il interrogea le gendarme de service sur la route :

— Tu les as comptés ?

— Trente-huit lança l'interpellé en allant à la rencontre d'une voiture.

Le commissaire descendit les deux petites marches, tandis que le chauffeur regrimpait déjà dans le car.

— Deux secondes… cria-t-il en levant le bras.

Il avança en direction du car, mais un conducteur en blouse blanche, les mains pleines de passeports, vint vers lui. Le tas était encore plus gros que le premier. Découragé, le commissaire se contenta de jeter un coup d'œil à travers le vitre et donna le signal du départ.

Le chauffeur relâcha le frein à main et passa en première. Un peu plus loin, la barrière se levait pour lui livrer passage. L'autocar roula silencieusement, tandis que les voyageurs exprimaient une joie enfantine d'avoir subi victorieusement les formalités de sortie. À croire qu'ils avaient tous une bombe ou de l'or dans leurs bagages.

Mais leur gaîté fondit comme neige quand ils aperçurent soudain la seconde barrière, devant laquelle des carabineros armés de fusils se promenaient de long en large.

En uniforme gris-fer et coiffés d'un étrange chapeau en cuir bouilli, le teint bronzé, ces policiers semblaient beaucoup moins rassurants que les français.

Enfoncé dans son coin, Coplan était la proie de sentiments tumultueux et contradictoires : avoir dépassé la première barrière était certes un succès capital, ouvrant la voie à toutes les espérances, mais tout pouvait encore s'effondrer à la seconde… À l'entrée, les douanes sont toujours plus sourcilleuses qu'à la sortie, et si les Espagnols témoignent d'une politesse et d'une correction légendaires, ils n'en sont pas moins très pointilleux dans leurs formalités.

Coplan s'arma de patience, sachant qu'ici les choses traîneraient en longueur, même si des dizaines de véhicules se présentaient simultanément.

Avec un échappement d'air comprimé, le car s'était arrêté devant les petits bâtiments jaune clair qui abritaient les divers services de contrôle, deux palmiers ombraient le trottoir de ciment

Le chauffeur quitta de nouveau son siège. mais au lieu de descendre il distribua des formulaires à tous les passagers et leur restitua leur passeport.

— Remplissez très lisiblement le questionnaire recommanda-t-il, tandis qu'un officier des douanes ouvrait la portière et montait dans le véhicule.

L'Espagnol porta la main au képi, salua posa la question rituelle :

— Tienen Ustedes algo que declarar ?

Médusés, ahuris qu'on leur parlât dans une langue étrangère, les voyageurs suspendirent leur respiration. Auraient-ils voulu déclarer des tas de choses qu'ils en eussent été incapables, uniquement parce qu'ils ne savaient comment s'exprimer pour s'adresser au douanier.

Les plus délurés firent « non » de la tête. Le douanier suggéra :

— No cameras ? No perfumes ? No Tobaco ?

Mêmes signes furtifs de dénégation.

— Bueno, conclut l'officier, puis, au chauffeur, en particulier : Donde estan las maletas ?

Du pouce, l'Interpellé indiqua que les valises se trouvaient sur le toit. L'Espagnol sortit du car, exigea qu'on lui en soumit trois qu'il choisit au hasard.

Pendant ce temps-là, les touristes griffonnaient fiévreusement sur leur formulaire. Comme les autres, Coplan avait sorti son stylo et portait sur sa feuille les mentions demandées. D'une écriture ferme, il recopiait les données de son propre passeport avec la certitude que les Services de Sécurité espagnols n'avaient pas encore été alertés.

En un quart d'heure, tout le monde eut terminé et le chauffeur vint ramasser les livrets dans lesquels chacun avait inséré le questionnaire plié. Ensuite, il sauta du marche-pied et pénétra dans les bureaux de la police.

À l'intérieur du car, il y eut une certaine détente. Un voyageur émit une plaisanterie qui fit rire ses voisins. Une dame déballa des provisions et se mit à manger pour calmer ses émotions.

Coplan fumait comme un turc. Il détestait d'être mêlé à un groupe ; ça lui donnait l'impression d'être prisonnier d'un tas de conventions idiotes et de n'avoir pas les mains libres. Par la fenêtre, il surveillait le trafic qui s'opérait dans les deux sens. Des voitures privées stoppaient à leur tour devant le poste.

Il se retourna pour regarder vers l'arrière : là-bas, à cent mètres à peine, il distinguait les bandes blanches et rouges de la barrière française et les trois couleurs flottant sur le commissariat. Plus vite il s'en éloignerait, mieux cela vaudrait…

Les mains accrochées au ceinturon, les carabineros contemplaient le car, dévisageaient les voyageurs avec l'espoir de découvrir une jolie femme parmi eux. Contrairement à ses habitude, Coplan avait

totalement négligé ce détail ; il n’aurait pu dire si l’une ou l’autre des occupantes de la voiture avait un physique agréable.

Une demi-heure s’écoula.

Le soleil montait dans le ciel et commençait à taper dur. Spontanément, plusieurs personnes baissèrent leur vitre. D’autres s’éventèrent. Des impatients se mirent à bougonner et à se plaindre de la lenteur des formalités.

Soudain, on vit le chauffeur sortir du bâtiment, des papiers à la main et un paquet sous le bras. Un joyeux frémissement courut d’un bout à l’autre des rangées de fauteuil ; Coplan surveillait surtout le seuil du poste, s’attendant à voir surgir brusquement les officiers de police revolver à la main. Mais tout demeura paisible, et les palmes balancèrent doucement sous la brise.

Le douanier cria un ordre à l’un des carabineros, qui leva la barrière. Le car démarra, franchit la ligne tandis que l’un des Espagnols criait.

— Bonn foyache !

Devant le pare-brise s’étirait l’interminable perspective de la route de Barcelone. Sauvé !

*

* *

À deux heures de l’après-midi, l’autocar entrait dans les faubourgs de la capitale de la Catalogne. Il devait y rester jusqu’au lendemain matin, l’après-midi étant consacré, selon le programme établi par l’agence de voyage, à la visite de la ville. Soirée libre.

Les projets de Coplan différaient quelque peu de ceux des autres voyageurs, mais il se laissa conduire avec le groupe dans l’hôtel désigné. On déjeune fort tard dans ce pays, et les Français ne sortirent de table qu’aux environs de quatre heures. Le hasard voulut que Coplan partageât une table avec une vieille dame solitaire qui, au cours du repas, lui raconta une notable partie de sa vie.

Bien qu'il se fût relativement décontracté depuis la frontière, il ne subit pas cet incessant bavardage sans en être agacé. Au grand désappointement de l'estimable personne, il annonça qu'il ne participerait pas à l'excursion prévue.

Ayant déposé ses bagages dans la chambre qui lui était assignée, il sortit de l'hôtel, tête nue, les mains dans les poches, comme un promeneur n'ayant pas d'idée préconçue sur l'itinéraire qu'il comptait emprunter.

Mais dès qu'il fut arrivé au coin de l'avenue son allure se modifia. Il savait qu'une entrevue avec Juan Pinto lui ferait gagner du temps et il se dirigea vers les ramblas. Pour la première fois depuis quatre jours, il ressentait une sorte de tranquillité, de liberté, que n'obscurcissait plus le, souvenir des événements passés.

Si la partie promettait d'être serrée jusqu'au bout, du moins lutterait-il ici à armes égales, adversaires ou amateurs éventuels n'ayant pas plus que lui intérêt à se mettre à dos les autorités espagnoles.

Il prit à droite une ruelle mal pavée, avança d'une vingtaine de mètres et chercha des yeux la boutique d'accessoires de pêche que tenait Pinto.

Une ancre posée contre la façade lui signala l'entrée du magasin. À l'intérieur, il faisait étrangement noir et plusieurs secondes lui furent nécessaires pour accommoder ses yeux à l'ombre qui enveloppait les filets, les bouées et les fanaux disposés à même le sol de terre battue. Une odeur de goudron, d'essence et de chanvre assaillit ses narines.

Au fond du magasin, quelqu'un remua, puis un visage mince, tanné, au nez coupant, sortit de l'obscurité. Un homme coiffé d'un ample béret émergea de derrière des fûts, s'amena à la rencontre du visiteur.

— Que désirez-vous ? s'enquit-il en espagnol. Son haleine exhalait une forte senteur d'ail.

— El Señor Juan Pinto, dit Coplan.

— Il dort…

— Réveillez-le. Dites que je viens de la part de José.

Sans objection, le Catalan se détourna, écarta une toile de jute qui masquait un passage et disparut.

Resté seul, Coplan réfléchit à la manière dont il engagerait l'entretien. De la corde raide en perspective. Pinto travaillait pour le Deuxième Bureau depuis l'époque de la guerre civile.

L'homme au béret réapparut et, d'un signe de tête, pria Coplan de le suivre. Passant à son tour sous la toile que son guide retenait, il suivit ce dernier au premier étage de l'immeuble, par un escalier en colimaçon.

Dans une pièce propre, quoique pauvrement meublée, Pinto était couché sur un divan. Au-dessus de lui, à portée de la main, pendait une guitare.

À l'entrée de Francis, il se redressa sur le coudes et considéra son visiteur en plissant les yeux. Il n'avait pas changé : malgré les années ses cheveux grisonnants, ses rides profondes et l'éclat de ses yeux très enfoncés dans les orbite n'avaient pas subi d'altération sensible. L'expression méfiante et plutôt bourrue qui était répandue sur ses traits se mua en un étonnement amusé.

— Diablo ! Que te pasa ?

Puis, se ravisant, il continua en français : que fiches-tu à Barcelone ?

Coplan s'approcha de lui, s'assit sur le bord du divan. il ne répondit qu'après s'être assuré que son cicerone avait quitté la pièce :

— Bien content de te voir, Juan… Tu dois te douter que je ne suis pas en voyage d'agrément…

Pinto se gratta rapidement la nuque de l'index, essuya la sueur qui huilait son visage et demanda, un ton plus bas :

— Du vilain ?

Ce devait être un conspirateur-né, car il avait posé la question avec une sorte d'avidité contenue, les yeux grands ouverts à présent.

Coplan alluma pensivement une cigarette après avoir tendu le paquet à l'Espagnol. Quand il eut rejeté la fumée en un mince faisceau, il dit à mi-voix :

— Ça ne commencera pas tout de suite, mais j'envisage un joli feu d'artifice pour la fin. Et c'est à Madrid qu'il éclatera.

Pinto se redressa tout à fait, posa ses chaussettes sur le plancher et alla décrocher un alcaraza qui pendait à l'extérieur. Il ouvrit les persiennes et, avec le soleil, le brouhaha de la rue pénétra dans la pièce.

Tout en servant deux gobelets de vin de Tarragone, il grimaça pour éviter la fumée qui se vrillait dans son œil.

— Liquidation ? Enlèvement ? questionna-t-il.

— Pas exactement.

Coplan secoua sa cendre par terre. La tête penchée vers le sol, les mains jointes, il précisa :

— Les agents du quatrième Reich commencent à remuer ferme, un peu partout… et les accords passés entre l'Espagne et les U.S.A. les intéressent beaucoup. Tu ne connais personne à Madrid qui pourrait m'orienter ? Ça me ferait gagner du temps.

Pinto fit crisser sa barbe mal rasée. Il était déçu. Au début, il avait cru que Coplan venait faire appel à lui pour une affaire qui allait se dérouler à Barcelone.

— Je ne pourrais pas t'accompagner ?

Coplan rétorqua très vite :

— Impossible. Je dois agir seul et il n'est pas question que tu te grilles…

Il prit le verre que lui tendait Pinto, fit le geste de trinquer et but une gorgée. Il se demandait si sa voix n'avait pas sonné faux.

Juan conservait une mine soucieuse. Il était visiblement démangé par le désir d'en apprendre davantage, mais poser des questions était

contraire aux règles. Peut-être Francis se déboutonnerait il de lui-même si la conversation déviait.

— Je connais plusieurs types à Madrid articula Pinto. La plupart mangent à divers râteliers, aucun n'est absolument sûr.

— En l'occurrence, ça m'arrangerait plutôt fit aussitôt remarquer Francis, ça me permettrait de brouiller les cartes si c'était nécessaire. Mieux vaut qu'ils ne sachent pas tout de suite d'où leur vient le coup…

L'Espagnol médita encore quelques secondes, regrettant de ne pouvoir aiguiller Coplan vers un type régulier.

— À vue de nez, il me semble que tu aurais le plus de chances avec Sandoval. Seulement, méfie-toi, il est dangereux comme un naja… Et il se montrera exigeant, je te préviens.

— Je le tiendrai hors du circuit. Ce qu'il me faut, c'est un point de départ, tu comprends ? Où pourrai-je le toucher ?

— Ne va pas chez lui. Aborde-le de préférence en pleine rue ou dans un des cafés où il passe la majeure partie de son temps.

— D'accord, mais donne-moi tout de même son adresse, elle peut me servir.

— Bon. C'est dans la calle Corrientes, numéro 12, quatrième étage. Le gars n'est pas difficile à reconnaître, il a la plus belle gueule de faux-jeton que tu puisses rêver : petite taille, un mètre soixante environ, maigre au point d'en être fluet, le nez pointu, la bouche mince. Signe particulier mais qui, hélas, ne se remarque pas du premier coup d'œil, il est beaucoup moins bavard que la plupart des Madrilènes.

— Il parle français ?

— Il le baragouine.

— Pour l'entrée en matière, tu peux me donner un mot-clé ?

Pinto redevint perplexe.

— J’aimerais autant qu’il ne sache pas que c’est moi qui t’envoie. Il a certaines raisons de ne pas me porter dans son cœur. Mais ça ne fait rien, il n’est pas tombé de la dernière pluie et il sait par expérience que les gens qui ont besoin de lui finissent toujours par le trouver. Il n’a pas l’habitude de demander leur pedigree à ceux qui viennent lui proposer une affaire.

— Quelle est sa principale activité ?

Juan écarta les bras en signe d’ignorance.

— Elle change avec les circonstances… Je le soupçonne de s’occuper de traite des blanches et, peut-être, d’un trafic de stupéfiants. Il a des idées larges, le gars, et une facilité d’adaptation étonnante…

— Je ne lui en demande pas plus, affirma Coplan avec une sincérité qui n’était nullement forcée.

Un tel intermédiaire était bien celui qui convenait pour une opération de ce genre. Et il n’était pas mauvais que Pinto n’eût que des attaches assez distendues avec le nommé Sandoval.

— Quand pars-tu ? s’enquit Juan, qui eût aimé que Francis demeurât quelques heures avec lui.

— Les trains de la péninsule me dégoûtent. Il leur faut un temps fou pour couvrir cinq cents kilomètres. Si je veux être à Madrid demain, je dois quitter Barcelone ce soir.

—… et changer à Saragosse. Si je te conduisais en bagnole ?

L’offre était tentante. À condition que Francis pût se débarrasser de Pinto après l’arrivée à Madrid, car si l’autre lui collait au train. ça compliquerait la besogne. Et puis, il y avait le modèle réduit dont Juan ne devait pas deviner l’existence dans les bagages de son compagnon de route… Mais ce point-là n’était pas tellement difficile à régler.

— Por Dios ! Accepte donc ! le pressa son trop obligeant confrère. Tu n’as aucun intérêt à te balader dans les trains si tu veux passer inaperçu.

Ce dernier argument, infiniment plus sérieux, emporta la décision.

— D’accord, dit Coplan. Demain matin à la première heure, ça va ?

— Bravo ! exulta Pinto. Tu verras, les routes sont bien meilleures à présent. Je te fiche mon billet, que nous arriverons à Madrid au début de l’après-midi, bien avant le tortillard.

Tout son visage se rida dans un sourire cordial et, d’un ton enjoué, il proposa :

— Qu’est-ce que tu dirais d’une virée à deux, ce soir ?

Coplan estima qu’après les péripéties des tours précédents, il avait bien le droit de s’accorder quelques heures de véritable détente. Tandis qu’il souriait, des pattes d’oies se marquèrent au coin de ses yeux.

— Si ce n’est pas pour parler affaires, oui, acquiesça-t-il.

Le front de Pinto se rembrunit.

— À propos, dit-il, as-tu passé quelque temps en France avant de venir ici ?

— Oui, assura Francis. Environ trois mois.

L’Espagnol hésita. Le regard fixe, et soudain plus dur, il posa une question d’une voix étrangement douce :

— N’as-tu pas entendu parler d’un certain Steiner ?

Coplan sentit que le sang refluait de son visage. Un léger frisson lui, passa sur la peau.

— Non, dit-il. Pourquoi ?

CHAPITRE IX

Pinto chassa de la main une mouche qui tournoyait autour de sa figure. Vidant son verre d'un trait, il le déposa d'un geste sec sur le coin de la table et s'expliqua :

— Depuis que les Américains ont acquis des bases navales et aériennes en Espagne, il n'y a pas que les Allemands qui s'intéressent à nous. Depuis plusieurs mois, on assiste à une recrudescence de l'activité des Rojos et je soupçonne fort ce Steiner d'avoir mis en place, de ce côté-ci des Pyrénées, un réseau entièrement renouvelé. J'ai perdu sa trace il y a un mois, et je ne serais pas étonné s'il était passé en France pour orchestrer de là-bas les missions de son service de renseignements…

Que Steiner fût un agent soviétique, Coplan s'en était douté dès les premières paroles du bonhomme, à Marseille ; mais le fait qu'il eût des ramifications en Espagne prouvait que, loin d'être un quelconque subalterne, il occupait un poste de choix dans l'espionnage soviétique. C'était à retenir, Moray ne lui mettrait pas facilement le grappin dessus, car Steiner devait avoir de la ressource…

Sortant de sa brève réflexion, et remettant à plus tard le soin d'en tirer d'autres conclusions, Coplan esquissa un mouvement d'épaules fataliste et conclut :

— Non, je ne vois pas… Il a probablement des noms de rechange. Je m'occuperai de ça lors de mon retour..

Intérieurement, il n'en pensait pas un mot. Il avait redouté un instant que Pinto entretînt des relations suivies avec Steiner. De telles coïncidences ne sont pas rares et les luttes clandestines provoquent parfois de singuliers rapprochements.

Juan Pinto s’étira voluptueusement, fourragea dans ses cheveux et revint à ses projets immédiats.

— N’en parlons plus. Je vais m’habiller. Préfères-tu m’attendre ici ou dans la bodega voisine ?

— Ici. Tu n’as pas les journaux du matin ?

Pinto indiqua du menton une pile de gazettes posée sur le plancher, à côté du divan, et disparut dans une pièce adjacente.

Coplan se pencha, préleva la feuille du dessus. Son regard parcourut avec attention les colonnes des diverses pages. Un examen de quelques minutes lui suffit : pas une ligne n’était consacrée à l’affaire qui, de l’autre côté des Pyrénées, faisait couler beaucoup d’encre.

Il en fut quelque peu soulagé. Si la presse espagnole avait étalé l’histoire, s’il en avait été autrement, Pinto, malgré toute sa confiance, aurait pu flairer quelque chose. Et sous ses airs endormis, il était bougrement perspicace, le Juan. Francis en avait eu plusieurs fois la démonstration.

*

* *

Par la route nationale qui suit l’itinéraire Lérida, Saragosse et Guadalajara, la voiture de Pinto grimpa successivement les paliers de la Mesetta, le plateau central de l’Espagne sur lequel s’érige Madrid, la plus haute capitale d’Europe.

La veille, Coplan avait quitté Juan pendant une demi-heure, le temps d’acheter une deuxième valise et d’y loger la maquette du X-FI 7. Par la même occasion, il avait prévenu le chauffeur de l’autocar qu’il filait à Saragosse avec un ami et qu’il attendrait là-bas l’arrivée du groupe. Ça faisait deux jours de gagnés avant que le chauffeur ne s’émeuve de sa disparition.

Le fameux étui, il l’avait écrasé à coups de talon et réduit à une masse informe avant de le balancer, la nuit, dans les eaux du port.

Pendant le trajet, Pinto et Coplan avaient échangé des souvenirs et évoqué des péripéties auxquelles ils avaient été mêlés au cours des dernières années ; mais par une sorte d'accord tacite, il n'avait plus été question de la mission que Francis avait à remplir à Madrid.

Comme prévu, ils atteignirent la capitale vers trois heures et demie. Il y régnait une chaleur torride.

— Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer, commenta Pinto pour caractériser le climat très rude de la capitale.

Coplan, qui suait sang et eau malgré son immobilité, maugréa d'une voix éteinte :

— Vivement l'hiver alors..

Il commençait à comprendre pourquoi les Madrilènes vivent la nuit.

Tout naturellement, Pinto se dirigea vers la Puerta del Sol, au centre de la ville. Rues et avenues étaient quasiment désertes, car l'animation ne renaît que vers cinq heures.

— Où veux-tu descendre ? demanda Juan d'un ton distrait.

Francis comprit qu'il devrait se montrer ingrat pour se débarrasser de l'Espagnol et le convaincre de regagner Barcelone.

— Dépose-moi dans une des grandes artères. Je préfère qu'on ne nous voie pas ensemble ici…

Pinto ne cilla pas, ne manifesta aucun regret, ne fit montre d'aucune insistance indiscrète.

Lorsque sa voiture eut atteint les abords de la Plaza del Callao, il ralentit et freina en se rangeant le long du trottoir.

— Te voilà arrivé… Repasseras-tu par Barcelone, au retour ?

— Je n'en sais rien. Tout dépendra de la suite des événements. Je ne sais pas encore où cette histoire peut me mener…

Coplan s'épongea le front, se tourna vers son ami pour le regarder bien en face et ajouta :

— Ne t'affole pas si tu entends des bruits sur mon compte. il est parfois difficile de contenter tout le monde. En tout cas, merci pour le coup de main. À charge de revanche.

En serrant la main de Juan, il était à peu près certain de ne plus jamais le revoir. Ces heures qu'il venait de passer avec lui – le dernier allié qu'il rencontrerait sur sa route – éveillaient au creux de sa poitrine un pénible sentiment de nostalgie. Pour dissimuler son trouble, il sourit.

— Adios ! dit Juan en lui secouant fortemant la main. Et souviens-toi de ce que je t'ai dit de Sandoval.

*

* *

Le même soir, vers huit heures, alors que le soleil était presque couché et que l'ombre du crépuscule envahissait les rues, Coplan surveillait les abords du numéro 12, dans la Calle Corrientes. Au bout d'une demi-heure d'attente stérile, il s'impatienta. Prenant une feuille de papier dans sa poche Intérieure, il y griffonna quelques mots, fourra le billet plié dans une enveloppe et pénétra dans l'immeuble. Si Sandoval n'était pas chez lui, inutile d'arpenter indéfiniment le trottoir jusqu'à son retour…

Il emprunta l'ascenseur jusqu'au quatrième puis, se souvenant brusquement que pour les espagnols le premier étage ne compte pas, il poussa jusqu'au cinquième.

Sur le palier, il vit trois portes sculptées, en bois sombre, qui ne portaient aucune indication. Il appuya sur le premier bouton de sonnette venu…

La porte s'entrebâilla et une jeune femme, très belle malgré ses traits un peu lourds, le dévisagea avec surprise.

— Esta el Señor Sandoval ? questionna-t-il.

La jeune personne arbora une expression plus sévère et répondit brièvement : Otra puerta, uizquierda.

Puis elle lui referma le battant au nez.

Coplan se détourna pour aller sonner à l'autre appartement. Après plusieurs secondes, et après une deuxième tentative, il dut se résigner : il n'y avait personne.

Prenant alors dans sa poche le billet qu'il avait préparé pour cette éventualité, il le glissa sous la porte et descendit les escaliers, ennuyé de ce contretemps. Il aurait voulu nouer un contact avant de téléphoner à Steiner à Marseille. Il se serait senti en meilleure posture pour négocier…

Tout en descendant, il médita sur l'attitude qu'il adopterait à l'égard de l'agent soviétique afin de le tenir en haleine jusqu'au moment où il aurait fait le tour des acquéreurs possibles.

Il arriva bientôt au rez-de-chaussée, franchit la porte de l'immeuble et se retrouva dans la rue.

D'un pas peu pressé, il marcha vers l'avenue qui coupait Corrientes et faillit sursauter quand il sentit une main se poser sur son avant-bras. Il n'avait strictement rien entendu derrière lui.

Aussitôt qu'il fixa les yeux sur l'homme. Il le reconnut. C'était Sandoval, il n'y avait pas à s'y méprendre. Cette figure chafouine, à la bouche cruelle, cette mince silhouette aux épaules étroites…

— Vous vouliez me voir ? s'enquit le petit homme, très élégant dans son costume de gabardine bleu acier, le chef couvert d'un chapeau de paille fine en forme de Hombourg.

— Vous réagissez vite, dit Coplan.

— Je ne traite pas mes affaires à domicile, rétorqua Sandoval avec un sourire fielleux. C'est une question de principe…

Sa bouche s'incurvait légèrement lorsqu'il souriait, comme s'il éprouvait en même temps une douleur interne.

— C'est la prudence même, convint Francis qui se remit en marche, accompagné par l'inquiétant personnage.

— Ce dernier ne semblait nullement pressé de renouer la conversation.

— À vrai dire, il ne s'agit pas d'une affaire, mais simplement d'une introduction, reprit Coplan au bout de quelques pas.

— J'ai pas mal de relations, admit l'Espagnol. Toutefois, je n'en use qu'à bon escient et quand j'estime que cela en vaut la peine.

Ils traversèrent l'avenue et poursuivirent leur chemin dans une rue peu fréquentée qu'éclairaient cependant de hauts lampadaires. Coplan précisa sans tarder

— Soyez assuré qu'une juste rémunération récompenserait vos services.

Sandoval s'arrêta, extirpa un étui à cigarettes en or de sa poche et l'offrit, ouvert, à Coplan. Ce dernier se servit tandis que l'Espagnol articulait d'une voix plus basse.

— Dans mon métier, un minimum de précisions est indispensable. Une juste rémunération peut aussi bien signifier une balle dans la tête qu'un chèque sans provision. Parlons chiffres : le tarif varie dans d'énormes proportions selon ce que vous voulez à la personne que vous souhaitez contacter. Des suites fâcheuses pouvant découler du rapprochement envisagé, je suis forcé de vous demander une assez sérieuse provision…

—… que je serais incapable de vous donner, coupa Francis. Mais je puis vous intéresser à l'affaire et, en cas d'heureuse conclusion, une part importante des bénéfices vous serait réservée…

Sandoval réfléchit. De son côté, Coplan se rendait parfaitement compte que ce type était capable de vendre n'importe qui si on y mettait le prix. Pinto l'avait bien jaugé.

— Il faudrait m'expliquer de quoi il s'agit, dit enfin Sandoval.

— Ce n'est pas bien chinois. Il se trouve que je dispose d'une marchandise qui vaut son pesant d'or et que plusieurs pays seraient heureux d'acquérir. Toutefois, pour des raisons d'ordre personnel et disons « sentimentales », je la céderais plus volontiers aux uns qu'aux autres, pour autant que les offres soient supérieures du côté où vont mes sympathies… Bien entendu, la nature de cette marchandise, ainsi que les tractations auxquelles elle va donner lieu,

impliquent une grande discrétion… Il ne me déplairait pas de commencer la prospection par les Allemands, par exemple.

Sandoval frotta l'une contre l'autre ses petites mains sèches et nerveuses. Il comprenait à présent pourquoi cet étranger avait besoin de lui. Ce que son interlocuteur détenait devait lui brûler les pattes… Très intéressant. Le rôle d'intermédiaire convenait à merveille à Sandoval, car il s'arrangeait toujours pour ne courir aucun risque superflu.

— Je pourrais vous être utile, et j'ose même dire précieux, déclara l'Espagnol avec son sourire en coin. La difficulté, c'est que si je m'occupe de votre affaire, je ne désire pas être court-circuité par la suite. Il me faudrait une garantie.

Effectivement, ce point était épineux. Sandoval ne marcherait pas sans gages, et Coplan ne disposait plus d'une bien grosse somme.

Francis eut une inspiration subite :

— Une garantie n'est jamais absolue, mais je puis vous en donner une qui me mettrait dans une fichue situation si je ne tenais pas mes engagements. Que pensez-vous de ceci ? Je vais décortiquer mon passeport et vous en remettre tous les feuillets intérieurs, sauf les deux qui portent la mention de mon identité. Il me serait pratiquement impossible de voyager sans ce document complet…

Sandoval se pinça le menton. C'était un fait que pour un étranger venu en Espagne, l'absence de passeport constituait un très lourd handicap, surtout s'il voulait quitter le pays une fois l'affaire conclue. Avec un peu d'habileté, on pouvait tirer parti de ces quelques pages. Au reste, il ne voyait guère de solution meilleure que chacune des deux parties pût accepter sans se livrer trop.

— J'accepte, opina-t-il. À condition que vous le fassiez devant moi.

— Rien de plus simple.

Coplan tâta l'intérieur de sa poche. Il savait que le passeport de Larrigue était le second. D'un geste très naturel, il retira le livret et, sous le regard attentif de Sandoval, il défit posément les ferrets qui retenaient ensemble les pages de la couverture. Quand le tout fut

désarticulé, il préleva les deux premières pages en dissimulant du plat de la main la photo et les mentions d'identité, chose qui ne surprit nullement l'Espagnol puisque son vis-à-vis avait d'excellentes raisons pour conserver l'anonymat.

Coplan tendit la presque totalité du carnet, et Sandoval s'empressa d'enfouir dans sa poche les éléments qui, dans une certaine mesure, lui donnaient barre sur l'étranger. Dans la même seconde Francis réprimait un frisson à l'idée qu'il s'était peut-être trompé...

Mais ce fut d'une voix normale qu'il parla :

— Le reste dépend de vous, Señor Sandoval. Procurez-moi des renseignements sérieux et vous réaliserez une opération fructueuse. Essayez de me rouler et vous mourrez trop jeune.

Malgré le ton nettement plus incisif sur lequel ces dernières paroles avaient été prononcées, le Madrilène ne sembla pas accorder la moindre importance à cette menace non déguisée. Si son front devint soucieux, ce fut uniquement parce qu'il passait mentalement en revue les agents étrangers avec lesquels il pouvait arranger une entrevue. Il consulta son bracelet-montre,

— Attendez, dit-il rêveusement. Il est près de dix heures... Vous pourriez aller voir le docteur Mohler, qui habite dans la calle de San Bernardo. Il prêtera une oreille complaisante à vos propos si vous lui dites que vous venez de la part de Sando.

Coplan pensa aussitôt que ce n'était peut-être pas très prudent de se jeter dans la gueule du loup, car Sandoval pouvait lui ménager un piège par un simple coup de téléphone préalable ; mais, tôt ou tard, il faudrait bien en passer par là... Francis n'avait aucun moyen de couvrir ses arrières.

— Bon, décida-t-il. Quel numéro ?

— Une minute, objecta l'Espagnol. Comment communiquerons-nous par la suite ? Il se peut que je veuille vous toucher rapidement si je vois une autre possibilité.

— Quel est votre numéro de téléphone ? Je vous appellerai systématiquement trois fois par jour.

— Je n'aime pas que vous disparaissiez dans la nature sans que je puisse vous joindre.

— Désolé, il m'est impossible de faire autrement, dit Francis, assez cassant. La garantie doit vous suffire.

En tant que fripouille, Sandoval admettait fort bien cette attitude. Si les jeux avaient été inversés, il eût procédé de même puisqu'il n'y avait pas d'autre solution. Mais comme il avait une idée derrière la tête, il suggéra :

— Si l'on ne répondait pas à vos appels, ce qui peut se produire, car je m'absente fréquemment, allez donc le soir, vers onze heures, au bar Arlequin.

— D'accord, mentit Coplan. Quel est votre numéro ?

— 22.60.81. Et le docteur Mohler, c'est au 127.

Ils s'étaient arrêtés à un carrefour. Francis nota les deux groupes de chiffres, puis il songea à se séparer du frêle Castillan.

— Prenez un taxi, c'est le plus simple lui conseilla l'Espagnol qui se détourna sans un mot de plus et partit d'un pas vif.

*

* *

Vingt minutes plus tard, Francis était introduit dans le cabinet de consultation du docteur Mohler. La petite boniche, une campagnarde, baissait les yeux d'un air modeste.

Assis derrière son bureau, éclairé par une lampe posée près de lui, le médecin apparaissait comme un homme massif et puissant, solide comme un roc. Avec ses cheveux taillés en brosse et plantés sur une tête volontaire, ses yeux presque glauques, sa forte mâchoire, il n'aurait pu cacher son origine germanique. D'ailleurs, visiblement, il ne faisait rien pour atténuer son aspect teuton.

— C'est Sando qui m'envoie chez vous, commença Coplan en se carrant dans un fauteuil club en face du praticien.

Ce dernier n'eut pas un battement de paupières. Son regard froid était braqué sur Francis avec une acuité qui ne faiblissait pas. Cette invitation muette incita le visiteur à entrer dans le vif du sujet.

— Vous n'avez probablement jamais entendu parler d'un prototype d'avion italien capable de voler à cinq mille kilomètres à l'heure, de décoller à la verticale et de se poser, sur n'importe quel terrain ?

— Non, dit Mohler d'une voix sans timbre. L'aviation ne m'intéresse pas beaucoup.

— Vous avez tort. C'est fou ce qu'on y attache d'importance, de nos jours. Ainsi, par exemple, tes Soviets seraient disposés à payer des sommes considérables pour apprendre quelques détails concernant ce prototype. Et je crois ne pas me tromper en imaginant que les Américains offriraient encore davantage.

— C'est vraisemblable, acquiesça le médecin. A part ça, de quoi souffrez-vous ?

Coplan fut légèrement pris au dépourvu. Mohler faisait-il la sourde oreille parce qu'il ne croyait pas à une proposition sérieuse, ou bien son indifférence avait-elle un autre motif ?

— Lisez-vous les journaux étrangers ? questionna Coplan.

Le docteur, aussi immobile qu'un bloc de béton, se contenta de hocher affirmativement la tête.

— Dans ce cas, reprit Francis, vous avez dû lire récemment qu'une maquette destinée aux essais en soufflerie a été dérobée à Milan, au début de la semaine.

Nouveau signe d'approbation. Francis poursuivit.

— Je suis en relation avec les possesseurs actuels de ce modèle réduit : Poussés par des raisons humanitaires, ils estiment que le secret de cet appareil doit être partagé par d'autres nations, afin d'équilibrer les forces en présence. Moyennant une indemnité confortable, cela va de soi.

Impassible, le docteur Mohler ne manifestait aucun signe d'émotion. On eût dit qu'il écoutait son interlocuteur par pure politesse, en homme habitué à entendre les balivernes débitées par ses patients.

Brusquement, Coplan sentit qu'il se heurtait à un obstacle qu'il n'entamerait pas. Insister eût été maladroit, voire dangereux. Il en voulut à Sandoval, qui l'avait mis en fâcheuse posture. Ne recevant aucune réponse, il se leva.

— Si jamais vous étiez frappé par une illumination subite, reprit-il avec une pointe de sarcasme, ou si votre compréhension n'agissait qu'à retardement, il vous resterait la ressource de téléphoner à Sando. Le facteur sonne toujours deux fois, dit-on. Bonsoir, docteur.

Il contourna son fauteuil, et se dirigea vers la porte sans plus attendre de réaction de la part du médecin. Alors qu'il posait la main sur le loquet, Mohler sortit de sa léthargie.

— Ne bougez plus !

Ces trois mots avaient claqué comme un ordre. Avant même de tourner la tête, Coplan sut qu'il était tenu en joue.

Aussi ne fut-il pas surpris quand il vit dans le poing du médecin un énorme Mauser braqué dans sa direction.

Il gouailla :

— Si vous tiriez avec un engin pareil, tout Madrid serait en révolution. Seriez-vous plus bête que je ne l'avais cru, Herr Doktor ?…

CHAPITRE X

Coplan revint tranquillement vers le fauteuil et s'assit sur l'accoudoir. Mohler le fixait toujours comme s'il voulait l'hypnotiser, mais son expression neutre de robot humain ne s'était pas modifiée. Seul son teint s'était congestionné.

— Votre fable est ingénieuse, articula-t-il presque sans bouger les lèvres. Maintenant, dites-moi le véritable objet de votre visite.

Contre toute attente, Coplan éclata de rire, d'un rire vraiment joyeux, sincère, naturel. Les couleurs de Mohler virèrent au rouge brique et les muscles de ses mâchoires saillirent.

— Vous êtes marrant, dit Francis, à peine revenu de son accès d'hilarité. Croyez-vous vraiment que si j'étais venu pour vous jouer un sale tour, je ne me serais pas ménagé une porte de sortie ?

Il haussa les épaules pour bien souligner la stupidité d'une telle supposition.

— Non, continua-t-il, si je vous ai contacté de but en blanc, visière levée, c'est parce qu'il faut bien engager des pourparlers avec quelqu'un. S'il était entré dans mes projets de vous éliminer ou de vous mettre des bâtons dans les roues, je n'aurais pas eu recours à un stratagème aussi grossier. Mais je comprends votre réaction…

— Ce que vous ne comprenez pas encore, rétorqua Mohler, c'est que vous n'êtes pas prêt de ressortir d'ici, que votre histoire soit vraie ou fausse. Dans les deux cas, il me faut désormais en savoir davantage sur votre compte.

Sur ces derniers mots, le médecin avait repoussé son fauteuil en arrière et s'était mis debout. Ses jambes étaient plus courtes que le buste ne le laissait supposer, sa taille beaucoup plus réduite que

Coplan ne l’avait cru. Ce qui n’enlevait d’ailleurs rien à son aspect robuste de bûcheron prussien.

— Ne vous énervez pas, conseilla Coplan, très calme à présent. Il ne vous est guère difficile d’obtenir plus de renseignements sur moi : depuis quarante-huit heures, la presse française en publie dans chaque édition… Mais vous commettriez une lourde erreur en pensant que vous me tenez à votre merci… D’autres que moi sont dans le coup, et ils savent que je suis chez vous ce soir. Rangez votre Mauser et causons gentiment.

— Ça m’étonnerait, répliqua durement Mohler. Ce genre d’affaires ne réussit que quand on joue cavalier seul, et si vous n’êtes pas seul elles ne valent rien. Je veux en avoir le cœur net.

Ce disant, il contourna son bureau sans quitter Francis des yeux. La porte s’ouvrit silencieusement et un autre homme, un colosse en blouse blanche, aux manches retroussées, parut dans l’embrasure. Sans doute avait-il été alerté par un signal déclenché par le médecin. Cette entrée en scène aggravait sensiblement la situation. Dans trois secondes, il serait trop tard…

L’esprit de Francis travaillait à toute allure, avec la sensation désagréable que le piège allait se refermer beaucoup trop vite.

Le silence qui régnait dans la pièce et les mouvements lents des deux Allemands donnaient à la scène un caractère un peu irréel.

Coplan se leva. Promenant ses regards sur ses deux adversaires, il recula jusqu’à ce qu’il sentît ses omoplates se coller au mur. Son talon heurta une prise de courant qui alimentait la lampe posée sur le bureau. Mohler s’immobilisa, mais son acolyte continua d’avancer, les mains ouvertes.

Il n’y avait pas trente-six manières d’en sortir… Au point où en étaient les choses, aucun argument ne porterait plus.

Avec une soudaineté foudroyante, Coplan accomplit deux manœuvres simultanées. Son talon écrasa la fiche plantée dans la prise de courant et, à l’instant précis où le court-circuit plongeait la pièce dans l’obscurité, il bondit d’un mètre à gauche.

— Donnerwetter ! jura malgré lui le médecin, tandis que son aide fonçait en avant vers l'endroit où Coplan s'était tenu un dixième de seconde plus tôt.

Le type se flanqua contre le mur avec une sourde violence et proféra un juron. Mohler, battant en retraite, chercha à tâtons l'interrupteur qui comandait l'ampoule centrale. Mais le bouton se trouvait non loin de la porte, c'est-à-dire du côté que visait Coplan. Dans un noir absolu, les deux hommes se bousculèrent involontairement.

Francis frappa le premier et son poing percuta comme un coup de bélier la poitrine de Mohler, qui vacilla sous le choc et laissa tomber son revolver. Un coup de tête impétueux vint fracasser la mâchoire du médecin avant qu'il ait pu riposter.

Après avoir raté sa proie, l'infirmier aux mains d'étrangleur se rua à l'aveuglette dans la direction d'où lui venaient les bruits de lutte. Aveuglé de rage, il se préparait à broyer ce qui lui tomberait dans les pattes.

Pour Coplan, il n'y avait pas de problème : tout individu se mouvant dans cette pièce était un ennemi et il pouvait taper dedans sans crainte de se tromper. Aussi, quand il sentit l'approche de l'hercule, il concentra toute la vigueur dont il disposait dans le direct qu'il expédia à la rencontre de l'adversaire. Son poing frappa durement un corps massif, vraisemblablement au niveau de la ceinture, et un « han » de douloureuse surprise fut craché à cinquante centimètres de sa figure. Il doubla aussitôt ce coup au but par l'envoi de son pied dans les parties fragiles de la cible. Cette fois, un véritable hurlement de souffrance retentit.

Certain de disposer à présent d'une certaine liberté de mouvements, il promena les mains sur la surface lisse du mur afin de découvrir les moulures du chambranle.

Ses doigts venaient de rencontrer une aspérité quand il se sentit agrippé à la cheville et tiré avec force vers le tapis. Au lieu de se dégager, il envoya son autre semelle au hasard, mais avec une force considérable, dans la direction présumée du corps de son adversaire.

Il atteignit quelque chose qui pouvait aussi bien être une figure qu'une épaule. Ne voyant pas à trois centimètres devant lui, il avait l'impression de se battre contre des fantômes, d'être à la merci d'une traîtrise imprévisible. Avec une rage épileptique, il abattit plusieurs fois son pied libre dans le bloc de chair et d'os qui le clouait sur place. L'étreinte se relâcha un tout petit peu, juste assez pour lui permettre de se dégager d'une ultime ruade. Les mains errant devant lui, il toucha la porte, chercha le loquet et saisit le bouton.

Lorsqu'il attira le battant vers lui, la lumière du couloir envahit la pièce. Il se précipita en avant sans se retourner et sa promptitude lui sauva la vie.

Mohler s'était silencieusement relevé et il tenait le Mauser par le canon comme s'il eût manié un marteau. Il l'abattit avec sauvagerie à l'instant où Francis sautait dans le vestibule. Ayant manqué son objectif, le médecin fut emporté par son élan et trébucha sur le corps de son aide, puis dégringola lourdement sur le sol tandis que Coplan franchissait la porte de rue, propulsé par tous ses muscles tendus.

Claquant violemment le vantail derrière lui, il s'éloigna de l'immeuble avec une hâte qui eût pu paraître suspecte à un portier posté dans les environs. Mais le quartier était désert.

Il fila le long des façades, haletant et mouillé de sueur, les pensées en désarroi, si les contacts que prévoyait Sandoval étaient tous du même acabit, on n'avait pas fini de rigoler… Ce n'était pas encore demain qu'il se débarrasserait de cette sacrée maquette !

Au bout d'une centaine de mètres, il songea s'orienter. Il ne connaissait pas du tout ce coin de la ville, où, à première vue, les taxis ne fourmillaient pas. Il regarda de part et d'autre aussi loin que le permettait l'éclairage des lampes municipales. C'est alors qu'il aperçut une limousine noire qui arrivait silencieusement dans sa direction.

Il ne réagit pas d'emblée, croyant tout d'abord qu'il s'agissait d'une voiture privée passant par hasard dans l'avenue, et quand l'idée lui sauta au cerveau que c'était lui qui était visé, il avait perdu trop de temps pour échapper à ses poursuivants.

Deux portières s'étaient ouvertes à la fois, et des hommes armés de pistolets en avaient jailli comme des projectiles. Coplan porta la main à sa poche intérieure, décidé à jouer son va-tout, mais un avertissement lancé en anglais l'empêcha de tirer :

Too late, boy ! Stick them up ! (Trop tard, mon garçon Haut les mains)

Ce n'était pas le ton menaçant de ses assaillants qui l'avait paralysé, mais la langue dont ils avaient fait usage. Son doigt avait refusé de presser la détente, alors que si ces paroles avaient été dites en allemand, l'arme eût tonné avant la fin de la phrase.

Deux hommes armés de Colts impressionnants (des onze millimètres, pour le moins) et coiffés de feutres profondément enfoncés sur le front, le tinrent en respect avec un air résolu qui prouvait qu'ils avaient l'habitude de ce genre d'expédition.

— Montez, et pas de résistance, gronda l'un d'eux, en français maintenant tout en lui arrachant son pistolet.

Coplan était trop estomaqué pour songer a faire le malin. Cette mise en demeure l'avait plus étourdi qu'un direct en pleine face. Les deux bras soudain serrés par des doigts d'une dureté métallique, il se sentit poussé en avant vers la limousine ; brutalement contraint d'y pénétrer, il se laissa tomber sur les coussins du siège arrière. Ses ravisseurs montèrent de part et d'autre et la voiture démarra sans le moindre bruit.

Plus un mot ne fut prononcé pendant les quelques minutes qui suivirent. Une seule chose paraissait claire, dans cet enlèvement réalisé de main de maître : c'est que les occupants du véhicule n'avaient rien de commun avec le docteur Mohler. D'où diable tombaient-ils ?

La Chevrolet ne se dirigea pas vers le centre de Madrid ; elle prit le chemin de la banlieue nord et suivit bientôt la rive du Manzatrarès. Coplan savait où cette route conduisait. Elle menait vers des bois qui, à cette heure de la soirée, ne devaient pas être très fréquentés…

Finalement, Coplan rompit le silence :

— Dois-je comprendre que nous allons faire un pique-nique ? Dans ce cas, l'atmosphère serait plus agréable si vous me disiez à quel titre je participe à votre excursion…

L'homme qui se tenait à sa droite, et qui n'avait pas lâché le Colt dont il avait menacé Francis un peu auparavant, consentit à lui répondre.

— Vous êtes en bonnes mains. Si vous avez déjà entendu parler du C.I.C., je crois que toute autre présentation est superflue.

Coplan émit un sifflement d'admiration.

— Déjà ! s'exclama-t-il. Vous n'avez pas perdu votre temps !

Que le service secret américain l'eût dépisté aussi vite à Madrid était un exploit assez époustouflant, mais qu'on l'eût cueilli sans lui envoyer au préalable une balle dans le corps l'intriguait encore davantage…

— Simple question d'organisation… et de raisonnement, expliqua l'Américain d'une voix traînante, nasillarde, mais presque sans accent. Nous tolérons l'espionnage allemand à l'étranger parce que cela nous conduit souvent à des pistes intéressantes. Ces gens disposent de sources d'information très anciennes… En surveillant la demeure du docteur Mohler, nous avons déjà vu réapparaître en surface des types qu'on croyait morts depuis longtemps. Fichue idée, que vous avez eue, de vous présenter chez lui dès le premier soir.

Coplan fut tenté de se gratter la tête. À tout prendre, il préférait se trouver entre les griffes du C.I.C. que dans celles des Allemands, bien qu'à vrai dire aucun des deux termes de cette alternative ne lui convînt beaucoup. Il voudrait bien discuter avec les Américains, et leur céder éventuellement le X-FI 7, mais pas, en tant que prisonnier… Or ces derniers semblaient être très au courant de son équipée. Ils l'avaient reconnu dès son entrée chez Mohler.

— Oui, admit-il, j'ai eu tort, mais je trimbale cette maquette depuis quinze cents kilomètres et elle devenait plus pesante d'heure en heure.

— Ne vous bilez plus, dit l'autre. Vos malheurs sont terminés ; il vous suffira de nous la remettre.

— Vous n'êtes pas bête, vous, dit Coplan d'un ton sérieux. SI vous continuez comme ça, vous aurez de l'avancement. Le seul pépin, c'est que j'ai oublié où elle se trouve, et qu'il me faudrait un sacré paquet de dollars pour que la mémoire me revienne.

Dans l'ombre, son interlocuteur eut un rire sarcastique.

— Tu l'entends, ce fortiche ? questionna-t-il à l'intention de son collègue de gauche. C'est lui qui joue la musique et c'est nous qui chantons… Un petit marrant : en somme.

L'autre rigola, se tapa le genou, et renchérit :

— Il ne connaît pas nos astuces. Et ça se prétend du métier !

Égayés, ils firent chorus, sardoniques et hilares.

— Quand il aura dérouillé pendant trois heures au milieu d'une clairière, reprit le premier, ses cordes vocales parleront toutes seules.

— On ne pourra plus le faire taire ! appuya le second. Il se souviendra de toute sa vie en une fois. Paraît que ça se produit toujours avant qu'on avale son bulletin de naissance.

Par dérision, ils pesaient tous deux contre Coplan, le bousculaient avec une fausse bonne humeur.

Leur prisonnier, cependant, témoignait d'une passivité qui leur aurait paru suspecte s'ils l'avaient mieux connu. Il subissait sans broncher moqueries et bourrades sans se laisser prendre au bluff de ses gardes du corps.

De deux choses l'une : ou bien ils allaient l'interroger à bloc pour lui faire avouer l'endroit où la maquette était cachée, ou bien ils le remettraient discrètement aux autorités françaises comme c'était leur devoir. En aucun cas, ils ne le descendraient en territoire espagnol. Ils n'étaient pas depuis assez de temps dans le pays pour se livrer à de telles fantaisies, ni même pour l'interner clandestinement dans leurs centres.

Ce qui n'était pas exclu, c'est que l'idée leur vînt de détourner à leur profit exclusif le produit de son vol, pour le relâcher ensuite en douce, sans se mouiller…

Le moral de Coplan n'était pas aussi bas que l'imaginaient les deux Américains. Ils en eurent une preuve immédiate.

— Ce qui est agréable, avec vous, déclara-t-il soudain, c'est que vous ne prenez jamais rien au tragique. Il ne vous est jamais venu à l'idée que le marché pouvait déjà être conclu ?

Les pensées des deux agents du C.I.C. vacillèrent. Un silence qui contrastait étrangement avec les répliques antérieures régna dans la voiture. Coplan profita de son avantage.

— Ce n'est pas parce que je suis, moi, en Espagne, que le modèle du X-FI 7 s'y trouve aussi. Il y a déjà trois jours que les Soviets l'ont en main, et que l'argent est versé.

— Tiens ! s'étonna l'homme de droite sans trahir d'émotion. Vous disiez tout à l'heure qu'un paquet de dollars vous rafraîchirait la mémoire. Alors quoi ?

— Très simple. Il se pourrait fort bien que je sache où les Soviets l'ont camouflé…

Un certain travail devait s'opérer dans la cervelle des Américains ; les dernières paroles de Coplan, malgré le bluff qu'elles pouvaient contenir, modifiaient l'aspect des choses.

S'il disait vrai, le livrer à la France leur faisait perdre leur seul atout. S'il mentait, ce n'était pas par des sévices qu'ils fui arracheraient des renseignements utiles : il était capable de les mener en bateau pendant des semaines. Et le temps pressait.

Brusquement, l'agent américain changea de ton. Ses manières se firent plus affables ; il tendit une Lucky Strike au prisonnier, qui l'accepta.

La Chevrolet avait emprunté un chemin de traverse et cahotait à tel point que le conducteur dut notablement réduire la vitesse.

Écoutez, dit le type au Colt d'un air conciliant, si nous cherchons un terrain d'entente ?... Mettons les choses au point : ou bien la maquette est chez les Russes et nous avons avantage à ce que le monde l'ignore : vous n'avez plus pour nous qu'un intérêt très relatif. Dans cette éventualité, nous vous organisons un suicide garanti sur facture et la question est réglée. Ou bien vous nous avez raconté des bobards, la maquette est encore en votre possession et nous vous l'achetons à un prix raisonnable ; vous disparaissez dans la nature par la suite, ce qui ne nous fait ni chaud ni froid. Maintenant, quelle est la vérité ?

Coplan ne répondit pas tout de suite. Après quelques secondes, il répliqua :

— Votre dilemme est incomplet : il y a une troisième éventualité, qui est la vraie. J'ai encore la maquette, mais elle est vendue et les Russes doivent en prendre livraison.

— Hell ! éclata l'Américain plein de rogne. De qui vous foutez-vous ?

Il brandit son pistolet sous le nez de Coplan, prêt à lui frapper le visage, et continua d'une voix étranglée de colère :

— Vous mentez sans arrêt ! Si vous aviez vendu la marchandise, vous ne seriez pas allé chez Mohler.

— Pourquoi pas ? questionna Coplan, imperturbable. J'avais bien l'intention de vous contacter, vous aussi... Celui qui m'intéresse, moi, c'est celui qui donne le plus gros prix. N'est-ce pas naturel ?

— Salaud ! grinça l'autre. Vous n'en sortirez pas vivant, de votre belle combine.

— Si, affirma Francis. Et si vous ne me comprenez pas, c'est parce que vous avez une vision inexacte de la réalité. Personne ne me fusillera tant qu'on n'aura pas la certitude absolue que toute chance de se procurer l'avion italien n'est pas évanouie. Quand cet appareil aura été livré à l'un ou l'autre camp, ma vie sera en danger, car les deux parties auront alors intérêt à me faire disparaître, mais pas avant.

— Et qu'est-ce qui nous empêche de vous torturer jusqu'à ce que vous parliez, hein ?

— Vous n'oseriez pas, dit Coplan avec tranquillité. Vous savez fort bien que je ne parlerai pas. Et les plus embêtés, si je clameçais, ce serait vous.

L'Américain fit un gros effort sur lui-même pour refréner la colère qui grondait en lui. Il s'avisait que son client ne se laisserait ni manœuvrer, ni intimider. Le mieux était encore de traiter avec lui. Ou, du moins, de lui en donner l'impression.

Il inspira plusieurs fois pour se dominer. Lorsqu'il eut récupéré son self-control, il dit au chauffeur :

— Frank, fais demi-tour… Pas la peine d'aller plus loin.

Puis, à Coplan :

— Avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, nous finirons par nous entendre. Votre objectif, c'est de retirer le maximum de fric de votre babiole ; le nôtre, c'est de nous en assurer l'exclusivité. Ils ne sont pas incompatibles. Le tout est de trouver une formule…

— Voilà enfin des paroles sensées, dit Francis sans se départir de son flegme. Vous verrez, je suis d'excellente composition quand on sait s'y prendre.

L'agent du C.I.C. médita un système qui, sous toutes les apparences d'une transaction honnête, pourrait se muer par la suite en un marché de dupes dont le Français ferait les frais.

Il entrevit une solution.

— Nous ne pouvons naturellement pas courir le risque de vous perdre de vue, mais je conçois qu'une certaine liberté de mouvements vous est indispensable. Je vais donc assumer le rôle d'ange gardien et vous accompagner comme une ombre… Dites-nous votre prix. Quand nous aurons obtenu l'assentiment de nos chefs, nous procéderons à l'échange…

— C'est ce qui sera le plus compliqué : ma liberté et 200.000 dollars contre le modèle du X-FI 7. Voilà qui exigera une minutieuse

mise au point.

En fait de mise au point, l'Américain en envisageait une que le prisonnier eût sans doute trouvée un peu trop dramatique à son gré, mais il se garda bien de l'évoquer.

— Oui, admit-il d'un air songeur, ça promet d'être assez délicat. Mais comme nous allons vivre très près l'un de l'autre, nous aurons le loisir d'en discuter.

La Chevrolet avait rejoint la route nationale et roulait vers la ville à vive allure.

Coplan examinait les nouvelles perspectives sous son angle particulier. Fausser compagnie à son ange gardien ne constituerait pas une énorme difficulté, mais maintenir cependant le contact avec les Américains sans se faire rattraper par eux promettait d'être plus ardu.

— Vous m'encombrerez un peu, je crois, annonça-t-il à son voisin. Votre présence à mon côté va décourager d'autres amateurs…

— Je l'espère bien. Au reste, pourquoi en chercher d'autres, puisque nous sommes d'accord ?

Coplan estima que l'optimisme de son gardien était vaguement prématuré. Il ne se livra pourtant à aucun commentaire. Changeant de ton, il s'informa :

— Au fait, comment faut-il vous appeler ? Nous serons censés être des amis…

— Nous le serons, accentua l'Américain. Je veillerai sur vous comme sur une bombe atomique. Appelez-moi Bert. Où faut-il vous débarquer ?

CHAPITRE XI

L'agent du C.I.C. descendit au même hôtel que Francis et demanda une chambre à deux lits dans laquelle Coplan fit transférer ses bagages. La maquette, il l'avait mise en lieu sûr, ailleurs, après avoir quitté Pinto, car il avait prévu que les choses allaient rapidement prendre tournure à Madrid. Si Bert s'était douté un dixième de seconde que l'objet qui provoquait tant de soucis reposait tout bonnement, bien enveloppé de chiffons et roulé dans un paquet très propre, au vestiaire du plus beau café de la Puerta del Sol, il aurait instantanément suspendu sa surveillance.

Désarmé, Coplan n'attendait qu'une bonne occasion pour semer l'Américain sans toutefois causer un esclandre qui eût rendu sa position encore plus difficile.

Durant toute la nuit, il dormit d'un sommeil paisible alors que Bert l'observait avec vigilance, le Colt à portée de la main. L'agent américain, large de carrure et d'une taille égale à celle de son prisonnier, devait bien peser dans les quatre-vingt-dix kilos. Pour l'ébranler, il aurait fallu un coup de marteau ou une charge de nitroglycérine.

Au matin, les deux hommes prirent leur petit déjeuner ensemble. Leur antagonisme foncier se dissimulait sous des propos dont personne n'aurait soupçonné la subtile perfidie.

— Quand espérez-vous recevoir la réponse à mon offre ? questionna Coplan.

— Je passerai un coup de téléphone cet après-midi, annonça Bert avant de vider sa tasse de café. Ce ne sera pas long…

Aux yeux de Francis. c'était même excessivement court. Ça ne lui donnait guère le temps de se retourner, alors qu'il avait bien des

choses à faire.

Il se demandait même avec une certaine anxiété si l'obstination des Américains n'allait pas flanquer tout par terre. Jusqu'à présent il n'avait pu établir la liaison principale, celle qu'il cherchait depuis le début. Ces gens, il est vrai, avaient parfois de curieuses méthodes... Et tant qu'ils ne se seraient pas manifestés d'une manière ou d'une autre, tout le reste devait être tenu en suspens.

— Et d'ici là, demanda-t-il, comment allons-nous tuer le temps ? Qu'est-ce que vous diriez d'un petit poker ?

L'Américain croisa ses pieds sur la table, rejeta une bouffée de sa Lucky Strike. Puis, de sa cigarette, il désigna le téléphone :

— Si vous commenciez par rompre vos pourparlers avec Mohler ?

Au souvenir de la réception qu'il avait reçue chez le docteur, un sourire bizarre crispa la figure de Francis.

— Je ne crois pas que ce soit utile... Mohler n'a pas pris mes avances au sérieux. Il s'imaginait que je lui tendais un piège.

Bert rigola.

— Les Fritz craignent toujours de se faire rouler. Le fait est que ça leur arrive souvent. Plus ils sont pointilleux, plus ils ont de pépins...

— Non, désormais Mohler compte peu, mais je voudrais dire un mot au type qui a ménagé l'entrevue. Il me tient plus ou moins, et il a droit à une commission si l'affaire se réalise.

— Ah ? fit Bert, les sourcils rapprochés. Vous n'êtes donc pas seul dans le coup ?

Ce détail lui donnait à réfléchir. Si Coplan pouvait compter sur une aide quelconque, ou si un tiers se baladait librement et nouait d'autres négociations, la semi-captivité du Français ne procurait pas aux Américains une garantie suffisante.

La réponse de Francis accrut sa perplexité.

— J'ai un intermédiaire, oui.

Bert songea qu'il fallait retirer ce type de circulation de toute urgence.

— Allez-y, suggéra-t-il en montrant le téléphone.

Coplan regarda l'heure neuf heures et demie.

Sandoval devait être chez lui. Mais comment lui faire comprendre ?…

— Le hic, dit Francis, c'est que je ne tiens pas à ce que vous notiez le numéro que je vais former.

Une soudaine tension naquît entre les deux interlocuteurs. La certitude intime qu'ils cherchaient à se rouler mutuellement les contractait, sous leurs airs faussement naturels.

— Ouais, dit Bert en reposant les pieds par terre et en glissant ses mains dans ses poches. Vous vous figurez peut-être que je vais passer dans le couloir ?

— Je ne vous en demande pas tant. Collez-vous dans l'autre coin de la pièce, à l'abri de votre artillerie, si vous avez les foies.

Son visage reflétait une expression de défi souriant qui, dans ces circonstances, était passablement exaspérante. Mais Bert désirait avec une telle force saisir le plus minime indice qu'il parvint à cacher son effervescence.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre, le regard braqué sur la rue.

Coplan saisit le combiné, forma une suite de numéros.

Puis il raccrocha et dit :

— Inutile de compter les déclics, Bert. Le premier n'était pas bon.

La figure de l'Américain s'empourpra. Il s'efforça de calmer l'accès de colère qui grandissait en lui et maugréa :

— Je n'essayais même pas.

— Tant mieux, dit Francis en actionnant le disque sans s'interrompre. Ça ne donne jamais rien, j'ai tenté ce truc-là plusieurs fois, mais au-dessus du chiffre cinq, on perd les pédales…

À l’autre bout du fil, la sonnerie tinta. Après quelques secondes on décrocha :

— Allô ?

Bert s’était rapproché prêt à intervenir rigoureusement si Coplan prononçait des paroles suspectes, mais surtout pour entendre ce qu’allait raconter le correspondant.

— Dites, articula Francis sans préambule, j’ai vu le médecin que vous m’aviez conseillé ; j’ai de la chance de m’en être tiré indemne ! Je ne voudrais pas renouveler une pareille expérience. Si vous voulez gagner votre commission, la prochaine fois, vous m’accompagnerez…

Pris de court, Sandoval balbutia :

— Mais… Comment pouvais-je me douter que…

— Oui, c’est entendu, mais il faudra vous y prendre autrement par la suite… s’il y en a une. Car, de mon côté, j’ai engagé des tractations.

— Hé ! objecta l’Espagnol, subitement réveillé à présent, ne lâchez rien avant de m’avoir revu. J’ai aussi un nouveau client.

— Quelle nationalité ?

— Heu…, balkanique.

— Bon. Je ne suis pas en mesure de vous voir maintenant. Je vous rappellerai tout à l’heure. Au revoir

Coplan déposa le récepteur. Son seul objectif, en établissant cette communication, avait été de convaincre l’agent du C.I.C. qu’il n’opérait pas seul. Le reste, c’était du remplissage, du vent.

— Reculez, ordonna Bert d’une voix incisive.

Surpris, Francis fixa l’Américain et lut dans ses yeux une résolution inflexible. Il obéit. La gueule ronde du Colt était braquée sur lui.

Sans perdre le Français de vue, Bert décrocha à son tour, et, de la même main, il forma une succession de chiffres.

— Allô ! Quel est le numéro qui vient d’être demandé par cet appareil, s’enquit-il en un espagnol teinté d’accent mexicain.

Coplan inspira profondément. Il n'avait pas prévu ce coup-là.

On répondit peu après.

— Muchas gracias ! articula Bert avec un rictus de triomphe.

De l'index, il rabaissa le support du combiné, puis il forma Immédiatement un autre numéro. Il n'était guère difficile de deviner lequel. Bert allait envoyer deux collègues sur place pour cueillir Sandoval.

À cet instant précis, on frappa à la porte.

— Se puedo ? demanda une voix mélodieuse à travers le battant.

C'était la bonne qui venait reprendre le plateau du petit déjeuner.

Intérieurement, Bert jura. Elle avait vraiment mal choisi le moment.

Coplan sentit sa peau se rétracter, son cœur battre plus vite. L'occasion attendue se présentait peut-être…

À l'autre bout du fil, une voix d'homme venait de résonner.

Bert fourra son Colt dans sa poche et, de sa main redevenue libre, il démêla le fil du téléphone afin de se rapprocher de la porte sans lâcher l'appareil. Du regard, il clouait son prisonnier sur place.

— Hello Mac ! clama-t-il en tournant la clé dans la serrure pour l'ouvrir. Cherche l'adresse correspondant au 22.60.81 et emmène le locataire en promenade…

L'entrée de la bonne ne le fit pas taire, car il s'exprimait en anglais. Mais Coplan, qui se tenait prêt à bondir, et dont les yeux étaient tournés vers la porte, éprouva un choc de saisissement. Ce n'était pas la bonne !

Bert lut sur sa figure un tel étonnement qu'il voulut en savoir la cause. Il ne fut pas moins estomaqué quand il vit une jeune femme élégante aux longs cheveux bleutés réunis dans la nuque par un ruban de velours, refermer tranquillement le battant pour s'y adosser, un pistolet serré dans son poing droit. Un objet métallique

coiffant le canon rendait l'arme plus efficace, les deux hommes s'en avisèrent à la même seconde : c'était un silencieux…

Coplan sut que l'heure avant sonné. D'une incroyable détente, il fonça sur l'Américain et son poing partit comme un obus vers la tempe du type.

Bert vacilla comme un chêne frappé par la foudre. Le combiné s'échappa de sa main, roula sur le tapis.

L'étrange visiteuse, semblable à une idole cruelle et insensible, demeura rigoureusement immobile. L'assaut de Coplan n'avait pas suscité la plus minime réaction de sa part.

Groggy, mais non foudroyé comme on aurait pu s'y attendre, Bert resta planté sur ses jambes comme un bœuf qui vient de recevoir un coup de maillet. La dose n'étant pas suffisante, Coplan visa cette fois l'estomac. Il y alla de tout son cœur, en âme et conscience… Ses phalanges repliées, projetées en avant d'un formidable élan imprimé par un mouvement d'épaules atteignirent la base du sternum à une vitesse supersonique. Une douleur aiguë lui fit croire qu'il s'était foulé le poignet, mais il l'oublia en voyant Bert se casser en deux et basculer en avant. Le corps de l'Américain s'effondra lourdement sur le tapis.

— Vous pouvez ranger votre feu jeta Coplan à l'inconnue. Je ne sais pas qui vous êtes, mais je sais que nous devons filer d'ici à toutes pompes.

La respiration sifflante, il raccrocha le combiné du téléphone et dépouilla l'Américain de son pistolet. Puis, sans se soucier le moins du monde de la femme qui le tenait en joue, il entassa rapidement dans sa valise ses vêtements épars.

Il enfila son veston, laça ses chaussures, noua sa cravate, le tout comme si un incendie embrasait l'immeuble.

— Où comptez-vous aller ? demanda l'Espagnole en abaissant enfin le canon de son arme.

Quelque chose, dans sa voix, prouvait qu'elle contenait avec peine une excitation terrible et que, en dépit de sa maîtrise, elle était

désarçonnée par le cours des événements.

— Je n'en sais rien, mais vous m'y conduirez, débita-t-il en activant encore ses préparatifs.

Par terre, le corps de Bert formait une masse imposante. Coplan se pencha sur lui, lui prit le pouls. Si le coup qui avait atteint l'os temporal ne provoquait pas d'hémorragie cérébrale, l'Américain ne tarderait pas à se remettre.

— Venez, dit Coplan à la femme. Tachez l'avoir l'air naturel en traversant le hall.

Ce qui la stupéfia, c'est qu'il agissait exactement comme si elle avait été convoquée par lui pour le sortir du pétrin. En arrivant, elle avait supposé que les choses se dérouleraient tout autrement, et le plus surprenant, c'est qu'elle ne songeait pas à reprendre le dessus

Ils descendirent deux étage, enfilèrent le couloir garni de plantes vertes et marchèrent vers la sortie sans que personne les interpellât. Ce couple bien assorti, qui déambulait avec aisance, n'attirait d'ailleurs pas l'attention.

Dès qu'ils furent dans la rue, Coplan héla un taxi, fit monter sa compagne et dit au chauffeur, question de lui assigner une destination quelconque :

— El Retiro.

La voiture démarra. Et le vacarme de la rue autorisa une conversation que le chauffeur ne pouvait saisir.

— Merci, dit Francis en dévisageant la jeune femme. Sans vous, ils me tenaient... Vous avez surgi au bon moment. Maintenant, peut-on savoir qui vous êtes ?...

La belle inconnue fouilla dans son sac et en retira un superbe étui de laque incrusté d'or, garni de cigarettes. Elle invita Coplan à se servir, préleva une cigarette pour elle et referma l'étui avec un bruit mat. Son compagnon tendit un briquet allumé, tout en détaillant avec complaisance le buste fier et le visage sensuel de l'étrange

Espagnole. Celle-ci semblait avoir récupéré toute sa présence d’esprit ; sa gorge se soulevait à un rythme tout à fait normal.

— Qui était-ce ? questionna-t-elle au lieu de lui répondre.

Du coin de l’œil, il admirait la courbe de ses jambes. Un délicieux parfum flottait autour d’elle.

— Américain, laissa-t-il tomber avec une nuance de rancune. Et vous, vous représentez quoi ?

Elle exhala deux filets de fumée bleue, se décida enfin à fournir un début d’explication.

— Votre sort passionne bien des gens… je représente un groupe neutre qui serait en meilleure posture que vous pour négocier la vente d’un appareil ultra-moderne, quel qu’il soit.

« Un groupe qui sait choisir ses émissaires », pensa Coplan, assez emballé par l’aspect de son interlocutrice. Tout haut, il reprit :

— Je vous crois sans peine, mais les moyens financiers de ce groupe sont-ils à la hauteur de ses ambitions ?

L’Espagnole eut un rire perlé. Mutine, elle rétorqua :

— Cher monsieur, vous seriez surpris d’apprendre jusqu’où nous pouvons surenchérir quand la marchandise vaut que nous nous y intéressions. Qui plus est, nous payons rubis sur l’ongle. Donnant donnant.

— Je vois… Mais comment savez-vous que j’ai quelque chose à vendre ?

— Nous sommes bien informés, croyez-moi. Nous ne commettons jamais d’erreur.

— Je viens de m’en apercevoir, reconnut-il de bonne grâce. Néanmoins, je suis assez déconcerté par votre perspicacité : votre service de détection fonctionne à la perfection.

— Tous nos services fonctionnent à la perfection. S’il en était autrement, la concurrence serait impossible sur un marché où s’affrontent tant d’organismes puissants.

Il savait qu'elle avait raison, et que l'efficacité redoutable du réseau qui l'avait envoyée au-devant de lui portait une part de responsabilité dans les cauchemars des maîtres de l'espionnage européen. Il savait aussi que c'était avec elle qu'il traiterait, parce que telle était la meilleure façon d'en sortir. Une des plus agréables, en tout cas, même si les difficultés à surmonter dépassaient les épreuves précédentes.

— Quel est votre nom ne guerre ? interrogea-t-il, paupières baissées.

— Pour vous, ce sera Melina. Je présume qu'en dépit du silence que conserve la presse française sur votre identité, vous n'êtes pas un type dans le genre du Masque de fer ?

La bouche de Coplan s'élargit.

— Presque. Mais pas mal de gens m'appellent Francis. Comment voyez-vous la fin de cette délicieuse promenade ?

Melina ne dit rien. Elle tapotait pensivement sa cigarette pour en faire tomber la cendre sur le tapis de caoutchouc.

Son compagnon, peu pressé, la détaillait avec complaisance et tempérait la joie démesurée qui déferlait en lui ; si un psychologue avait pu en analyser les raisons, ses cheveux auraient blanchi d'un seul coup.

— C'est vous qui allez en décider, répondit enfin l'énigmatique Espagnole. Réfléchissez bien avant de choisir, car vous ne pourrez plus faire marche arrière une fois votre décision prise. Vous êtes libre de descendre de ce taxi et de filer où bon vous semble : je ne vous importunerai plus jamais. Toutefois, ceci impliquerait que vous rejetez ma proposition et aurait pour conséquence de vous acculer à une lutte incessante qui se terminerait, pour vous, à trois pieds sous terre. Par contre, si vous êtes disposé à nous céder le modèle réduit du X-FI 7, je vous emmène chez moi et l'affaire se règle en vingt-quatre heures, après quoi nous vous doterons de nouveaux papiers d'identité et d'un billet d'avion pour n'importe quel pays de votre choix.

— J’apprécie la clarté de votre exposé, dit Coplan en allongeant les jambes, mais vous omettez un petit détail. Le prix…

Melina répliqua nettement, sans une ombre d’hésitation.

— Cinquante millions de francs. Pas un centime de plus.

— Payables où ? Et comment ?

— Au comptant, contre remise de l’engin. Si vous avez des préférences pour des devises, de l’or ou des titres, ça ne soulève aucune difficulté.

Coplan se passa la main sur la joue. La valeur d’un contrat dépend essentiellement de la façon dont les engagements sont respectés. Le fait qu’il soit énoncé par les lèvres pulpeuses d’une jolie femme semble toujours le rendre plus avantageux, et les pièges qu’il renferme apparaissent avec moins de netteté. En la matière, Melina était une excellente ambassadrice.

— J’accepte, dit-il finalement après avoir pesé ses chances et ses risques.

— Entendu, approuva l’Espagnole sans marquer de satisfaction.

Elle se pencha en avant, fit glisser la vitre et jeta au chauffeur :

— Calle del Barco, 368.

Aussitôt, le taxi décrivit un large virage et repartit en sens inverse par une avenue qu’ombrageaient des acacias.

Un intense soulagement détendit subitement les muscles de Francis. Depuis le début de son équipée, il n’avait plus connu un tel sentiment de sécurité. Désormais, chaque chose reprendrait sa place, les faits se profileraient dans une autre lumière. Il était dans l’état d’un malade qui passe sans transition de la souffrance à l’euphorie de la convalescence.

Ils roulèrent pendant une dizaine de minutes sans plus rien se dire, l’essentiel ayant été défini.

Coplan fut introduit dans un immeuble, d’apparence bourgeoise, très cossu, meublé avec raffinement. À l’intérieur régnait la fraîcheur

propre aux maisons espagnoles, où l’ombre lutte victorieusement contre la chaleur étouffante des rues.

Un vaste salon s’ouvrit pour accueillir Melina et son invité. Divan, bergères et tapis y rendaient le séjour agréable, des fleurs dans un vase et quelques bons tableaux l’ornaient avec goût.

— Whisky, Xérès ou Porto ? s’enquit Melina en ouvrant un petit bar.

— Xérès…

Francis avait répondu d’une manière assez distraite car le décor qui l’entourait, si plaisant fût-il, ne signifiait rien d’autre qu’une prison dorée. Melina n’opérait pas seule, elle devait avoir des alliés dans les environs. Peut-être même dans la maison. Aucun bruit extérieur ne témoignait cependant de la présence d’autres locataires.

Melina lui tendit un verre rempli d’un vin orangé, puis elle s’assit en face de lui dans un fauteuil, croisa les jambes et reprit la conversation :

— Cher ami, dit-elle avec un sourire enjôleur, il y a un point que je dois encore aborder avant que nous convenions des modalités d’échange…

— Faites donc…

Elle déposa son verre sur un large plateau de cuivre ciselé, joignit les mains sur son genou et poursuivit :

— Un des aspects les plus remarquables de notre organisation, c’est la rapidité avec laquelle nous éliminons nos adversaires ou, le cas échéant, ceux qui tentent de nous rouler. Je vous avoue que je serais désolée si vous ne preniez pas cet avertissement très au sérieux.

Elle n’avait pas besoin d’insister. Coplan était parfaitement convaincu de la vérité de ses paroles.

— Nous sommes nés pour nous entendre, conclut-il. Je professe exactement les mêmes principes.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, à l'heure de l'apéritif, le café San Sebastian, situé à deux pas de la Puerta del Sol, était bourré de consommateurs, comme à l'ordinaire. Les clients étaient même tellement nombreux qu'ils débordaient de la terrasse ; de nombreux groupes d'hommes, tous basanés et dotés d'yeux aussi noirs que leur chevelure, discutaient avec animation sur le trottoir, non loin des tables rondes autour desquelles d'autres amateurs de café échangeaient avec volubilité des propos sans importance.

À l'intérieur de l'établissement, il restait cependant quelques places vides car, chose curieuse, alors que tout est prévu pour mettre les clients à l'abri du soleil, ceux-ci préfèrent la rue aux banquettes capitonnées. Des coquilles de cacahuètes jonchaient le sol, et une fumée alimentée par des dizaines de cigarettes formait un fin brouillard qui, à quatre mètres, estompait le contour des visages.

Assis tout seul à une table, Coplan sirotait un vermouth en attendant l'heure du rendez-vous. L'arrangement qu'il avait conclu avec Melina présentait autant de garanties qu'on peut en espérer dans un cas semblable et avait le mérite de la simplicité. Les deux parties devaient se rencontrer dans un endroit public très fréquenté, où chacune apportait les éléments indispensables à la transaction : Francis remettait la maquette entre les mains de la jeune femme et celle-ci lui confiait en échange une serviette contenant 150 liasses de dix billets de cent dollars.

Coplan n'était pas mécontent du tout. Le groupe mystérieux qui l'avait arraché des mains des Américains aurait aussi bien pu lui faire subir une séance de torture pour l'obliger à dévoiler la cachette du X-FI 7, quitte à lui proposer ensuite le marché s'il résistait victorieusement à tous les moyens de pression. Il avait prévu cette

éventualité, la veille, et avait édifié un système de chantage qui lui eût permis de s'en tirer sans trop de mal. Heureusement, ses craintes ne s'étaient pas réalisées. Ces gens s'en tenaient à des méthodes qui leur ralliaient immanquablement tous ceux que pourchassaient des services secrets…

Il regarda la pendule, dont les aiguilles ouvragées marquaient midi moins cinq.

Au sein d'une telle foule, toute action violente devait se solder par un échec ; des dizaines de témoins assisteraient à la scène et un agresseur éventuel aurait été incapable de se défiler.

Coplan pensait à Bert, l'agent du C.I.C. qu'il avait mis à mal la veille. Sans nul doute, lui et ses collègues devaient passer la ville au peigne fin pour retrouver la trace de Francis. Le pauvre Sandoval avait dû passer un mauvais quart d'heure, s'ils l'avaient embarqué… Pourvu qu'aucun des Américains n'ait la fichue idée d'entrer au San-Sebastian. Il est vrai que ces gars-là ne sacrifient pas à la tradition européenne de l'apéritif.

Peu de femmes dans l'assistance.

Soudain, les têtes se tournèrent et, avant même d'avoir aperçu Melina, Coplan sut qu'elle entrait dans l'établissement. Le passage d'une jolie femme électrise positivement les Espagnols, qui ne se privent pas de témoigner leur admiration par des clins d'œil fulgurants ou un compliment marmotté entre les dents.

Dédaignant les hommages, la tête haute et la démarche souple, Melina s'approcha de la table. Quand elle vit Francis, un léger sourire atténua la sévérité de ses traits. À la main, elle tenait une serviette de cuir fauve apparemment bien bourrée.

— Bonjour, chère amie, salua Francis en se levant pour un baise-main.

Aussitôt que les hommes constatèrent qu'elle était accompagnée, leur intérêt diminua dans des proportions notables. Seuls quelques-uns continuèrent à lui jeter des regards à la dérobée.

Melina se déganta, commanda un porto et, dès que le garçon se fut éloigné, questionna :

— Vous avez l'objet ?

Elle semblait un peu nerveuse et ses yeux se promenaient de tous côtés avec une certaine appréhension.

— Oui, répondit Coplan. Excusez-moi deux secondes, je vais le chercher… Il est au vestiaire.

Il quitta la table et disparut dans l'escalier qui menait au sous-sol, tandis que Melina surveillait les alentours, terriblement crispée. Pour elle, les minutes suivantes étaient les plus périlleuses de l'entreprise. Malgré le contrôle qu'elle exerçait sur elle-même dans les circonstances scabreuses, elle n'échappait pas à l'anxiété. Francis était probablement l'un des individus les plus dangereux avec lesquels elle eût jamais traité et une sorte de pressentiment lui commandait de se méfier.

Cependant, Coplan reparut en tenant sous le bras un paquet allongé, proprement ficelé, et qui paraissait assez lourd. Il revint s'asseoir et posa le cols sur la banquette.

— Vous permettez ? dit-il en s'emparant de la serviette pour en vérifier le contenu.

Il n'ouvrit qu'à demi le rabat fixé par deux serrures, plongea la main dans l'entrebâillement et sentit sous ses doigts des liasses de billets de banque retenues en paquets par des élastiques. Il en saisit une au hasard. Sans la sortir tout à fait, il jeta un coup d'œil. Incontestablement, c'étaient des billets du Trésor Américain. De l'ongle il parcourut la liasse ; toutes les bank-notes étaient identiques. Par surcroît de précaution, il préleva un autre paquet, opéra la même vérification.

À côté de lui, Melina s'impatientait.

— Faites vite, lui souffla-t-elle. Ni vous ni moi n'avons intérêt à prolonger notre présence ici. Votre passeport et le billet d'avion pour Caracas se trouvent dans la pochette de droite.

— D’accord, murmura Coplan. Partez la première.

Elle ne se le fit pas répéter, saisit à pleines mains le lourd paquet que lui tendait Coplan et prononça quelques brefs mots d’adieu.

— Voulez-vous que je vous raccompagne à votre voiture ? proposa Francis, à demi-levé.

— Non, ne bougez pas, déclina-t-elle, pressée de s’en aller.

— Adieu, Melina ! lui dit-il alors qu’elle s’éloignait en se faufilant parmi les groupes.

La main posée sur la serviette, qui contenait une fortune, Francis suivit des yeux la silhouette gracieuse de la jeune femme. Il demeura immobile, l’air rêveur, deux minutes encore après qu’elle eut disparu.

Des mots qu’il avait prononcés antérieurement lui revinrent à l’esprit : Quand cet appareil aura été livré à l’un ou l’autre camp, ma vie sera en danger, pas avant ! »

Brusquement, une sorte de déclic s’opéra en lui et l’extirpa de ses songes. Si Melina était accompagnée d’une escorte destinée à empêcher une filature éventuelle, ses gardes du corps devaient également être partis à présent…

En pensée, il voyait très clairement ce qui lui restait à faire.

Réglant les consommations, il quitta immédiatement la salle enfumée. À la terrasse, il scruta en passant les visages qui l’entouraient et ceux, plus loin ; qu’éclairait une nappe de soleil. Il s’en alla d’un pas rapide vers le premier passage clouté, traversa, rejoignit l’autre trottoir et, une trentaine de mètres plus loin, pénétra dans les locaux d’une banque.

Il se dirigea vers les guichets en ouvrant sa serviette, de laquelle il sortit une liasse de dix billets attachés ensemble par une épingle. Arrivé devant le comptoir de marbre à l’endroit où figurait une pancarte « Cambio », il remit sa serviette sous le bras pour détacher un des billets de cent dollars, qu’il remit au caissier en demandant :

— Pourriez-vous me dire si ce billet est vrai ou faux ?

L'employé rajusta ses lunettes et lui décocha un regard suspicieux, mais l'attitude parfaitement normale de son interlocuteur le persuada qu'on ne se fichait pas de lui. Triturant le billet entre ses doigts experts, il daigna répondre :

— Personnellement, je ne saurais vous donner un avis décisif, il faut que je soumette cette coupure à notre spécialiste.

— Je vous en prie, mais ne tardez pas : c'est très urgent.

Le caissier sortit de son box pour aller consulter son supérieur, dans un bureau annexe, en dehors de la partie publique des aménagements.

Coplan s'adossa à un pilier et alluma une cigarette pour tromper son énervement. Des fournis lui couraient sous la peau, son cœur pompait activement un fluide magnétique dans ses veines. Les secondes s'écoulèrent une à une, interminables, jusqu'à ce qu'enfin, le caissier réapparût. Il traversa sans hâte le hall encombré de bureaux et réintégra son box. La figure au guichet, Coplan le questionna du regard.

— Faux, décréta l'employé avec une mine dégoûtée, en restituant le billet comme s'il craignait Dieu sait quelle contamination.

Un coup de gong résonna dans la poitrine de Francis. Récupérant au vol la coupure, il lança un vague merci et se précipita vers la sortie.

La brise chaude de l'extérieur n'était pas faite pour calmer son ébullition. Subitement, il crevait de soif, son col l'étranglait, il avait envie de s'asseoir et de courir, de grincer des dents et de hurler DE JOIE !

Les billets étaient faux ! Il s'en foutait. Dans un sens, il l'avait espéré car la maquette, elle aussi, était fausse ! Ses adversaires et lui s'étaient possédés mutuellement dans les grandes largeurs, mais c'était Coplan qui conservait le bon bout. Et il allait le prouver.

*

* *

Il courut presque vers l'un des immeubles qui, en Espagne, abritent exclusivement un central téléphonique et des cabines payantes. S'étant muni de plusieurs jetons, il s'engouffra dans un box et referma soigneusement la porte derrière lui.

Le numéro qu'il devait former, il le connaissait par cœur. Il y avait quinze jours qu'il l'avait entendu citer pour la première fois et, depuis, il se l'était répété au moins cent fois.

La piécette dégringola dans l'appareil, le bruit caractéristique de la ligne libre se fit entendre. D'un doigt qui ne tremblait pas, et avec une précision mécanique, Coplan fit tourner six chiffres, ensuite, il patienta trente secondes, les yeux fixés sur son bracelet-montre. Mentalement, Il se représentait la scène étrange qui se déroulait à l'autre bout du fil, sans aucune intervention humaine. Dans un appartement inoccupé, bien qu'entièrement meublé et garni, le téléphone sonna trois fois. Alors se produisit un phénomène insolite : *le combiné se souleva tout seul et libéra la fourche qui le supportait !*

Automatiquement, l'écouteur se haussa jusqu'au niveau d'un microphone tandis qu'un contact s'établissait à trois mètres de là, allumant un émetteur de radio clandestin. Il fallut trente secondes aux tubes pour s'éclairer sous le passage du courant dans les filaments. Les ampèremètres et les voltmètres indiquèrent bientôt que la station était prête à fonctionner et que les ondes s'irradiaient de l'antenne, n'attendant plus qu'un message à transmettre.

Dans sa cabine, Coplan parla d'une voix relativement basse, mais très distincte, et articula bien les mots :

— Agent FX 18 appelle… Agent FX 18 appelle… – Un-deux-trois-quatre-cinq-six-sept-huit-neuf-dix… À tous du groupe d'action Madrid : concentration immédiate à 13 h. 15 au point prévu.

Il répéta deux fois le message, puis raccrocha. Le front en sueur, il s'épongea avant de former un autre numéro, parce que de l'autre côté, dans l'appartement désert, le mécanisme d'extinction de l'émetteur et de raccrochage automatique du combiné ne pouvait s'effectuer que dix secondes après que lui-même eût coupé la

communication. Ce système était magnifique, car si un jour les services espagnols de détection découvraient l'émetteur, ils ne parviendraient jamais à identifier ceux qui s'en servaient. Le gars qui avait inventé cette télécommande aurait sauvé bien des types s'il y avait songé pendant la guerre, quand la plupart des réseaux se faisaient régulièrement nettoyer à cause de leur station de radio…

Quand Francis estima qu'assez de temps s'était écoulé, il appela un autre numéro.

Cette fois, une voix lui répondit, rude et saccadée :

— Ministerio de la Guerra, Servicio de Seguridad…

— El Capitan Luis Marco, por favor.

— Momento…

Coplan souhaita ardemment que l'officier fût dans son bureau. S'il ne l'atteignait pas, d'autres complications surgiraient.

Pourtant, on ne le fit pas attendre et, au bout d'un instant, il eut son correspondant à l'appareil. Un rapide échange de phrases courut le long des fils :

— Capitan Luis Marco…

— Ici l'envoyé spécial du Deuxième Bureau français, Francis Coplan. Capitane, je suis en mesure à présent de faire officiellement appel à vous.

— Ah ! Déjà ? s'étonna l'Espagnol. Bon, dites-moi exactement de quoi il retourne.

— Je n'en ai pas le temps matériel, mais je vous serais reconnaissant de bien vouloir sauter dans un taxi et de vous trouver à 13 h. 15 à la Piazza del Callao, au coin du Palais de la Presse. Votre caution m'est indispensable pour les événements qui vont se produire dans le courant de l'après-midi.

— Claro ! Comptez sur moi. J'arrive toutes affaires cessantes.

— Muchas gracias, dit Coplan en déposant le combiné.

Puis, soulagé d'un grand poids, il ouvrit d'un coup la porte trop hermétique de la cabine. Avant de partir, il défit d'un geste sec sa cravate trop serrée.

Marchant vers les portes à ressorts qui donnaient sur la rue inondée de soleil, il poussa le battant et ferma les yeux à demi pour atténuer les effets aveuglants de la clarté. Après avoir descendu la marche de pierre, il obliqua vers la gauche et allongea le pas. Un miaulement aigu lui vrilla les oreilles, tandis qu'une balle rasait sa tête et allait érafler la façade.

Il fit un saut en arrière, se recroquevilla contre le mur et fléchit les jambes. Une deuxième balle succéda à la première. Cette fois, il entendit une détonation étouffée et vit une voiture rangée le long du trottoir. Plié en deux, il battit en retraite dans le bureau des téléphones, espérant y trouver refuge et, peut-être, une autre sortie… Si les types le poursuivaient, ils le tireraient comme un lapin, son pistolet étant resté aux mains des Américains.

Mais alors se passa une chose stupéfiante : à l'extérieur, une véritable fusillade éclata et des cris d'épouvante jaillirent de tous côté. Cloués sur place, les gens qui se trouvaient dans le central téléphonique échangèrent des regards atterrés avec les employés. Personne ne s'était étonné de voir rentrer en vitesse un monsieur qui, deux secondes plus tôt, avait quitté paisiblement le local ; pas étonnant qu'il fût revenu, si on se canardait au dehors…

Coplan ne voyait aucune autre issue, mais cela l'inquiétait beaucoup moins depuis qu'il avait enregistré des coups de feu qui, manifestement, ne lui étaient pas destinés. Les deux premiers projectiles, certes, mais pas les suivants…

Et, selon toute vraisemblance, les types qui vidaient actuellement leurs chargeurs n'allaient pas attendre l'intervention de la police ! Ils devaient se débiner à toute allure s'ils voulaient échapper aux poursuites.

Il prit donc le parti d'attendre. Le tumulte s'était apaisé brutalement. Un silence de mort régnait dans la rue. Les gens du bureau se précipitèrent vers la porte pour voir ce qui s'était passé.

Plus modeste Coplan demeura à l'abri. Son bracelet-montre Indiquait 13 heures 4 minutes. Il patienta encore soixante secondes, puis il se fraya un passage entre les badauds qui obstruaient l'entrée et se mêla à la foule qui se rassemblait sur les lieux.

Longeant les murs, il parvint à un carrefour non sans avoir remarqué que la voiture d'où on lui avait tiré dessus avait disparu. Un immense brouhaha emplissait à présent la rue, des hommes gesticulaient, des femmes se pressaient autour de blessés qui gisaient le trottoir.

Coplan tourna le coin. La Piazza de Callao était à deux pas et, pour l'instant, tout danger était écarté. Des réflexions s'entrechoquaient dans sa tête. Qu'on eût voulu le liquider et reprendre une serviette pleine de faux billets de banque terriblement compromettants, c'était dans l'ordre des choses. Mais que ses assaillants eussent été attaqués à leur tour par d'autres tireurs, cela dépassait quelque peu les bornes de la logique.

Renonçant provisoirement à comprendre, Francis s'accusa lui-même. Depuis le début, il avait posé tant de jalons et tellement embrouillé les cartes qu'il ne devait pas s'étonner si certaines « coïncidences » lui éclataient dans la figure… Bientôt, il aurait le loisir de tirer tout ça au clair.

À vingt mètres devant lui, il aperçut la statue plantée sur la Piazza de Callao, ainsi que les hauts immeubles d'angle où logeaient les trois plus grands cinémas de la ville.

À l'idée de renouer le contact avec son équipe, et d'être enfin épaulé par des gars du Service, il éprouva un tel plaisir qu'il faillit rigoler tout seul. Les mauvais jours étaient passés. En regard de ce qu'il venait d'accomplir, le reste n'était plus qu'un pur travail de routine.

Des quatre, le premier qu'il reconnut fut Gontran, nonchalamment appuyé contre la carrosserie d'une traction avant, les deux mains dans les poches et la tête nue en dépit de ce soleil de plomb.

Les deux amis de vieille date se serrèrent la main avec autant de simplicité que s'ils s'étaient quittés la veille.

— Je finirai par le croire, que tu es increvable, dit Gontran en ouvrant la portière. Tu m'as drôlement épaté, quand j'ai reçu ton message…

— Tu le serais davantage si tu avais assisté à la bagarre qui s'est produite il y a dix minutes non loin d'ici. Où est Martin ?

— À l'intérieur, presque à poil tellement il a chaud. Consigne-consigne : un seul homme hors de la voiture…

Coplan se baissa et vit effectivement le second de ses hommes, écroulé sur les coussins arrières, suant comme un bœuf, qui lui adressait un petit signe languissant.

Coplan se redressa, les yeux pétillants d'une joie maligne.

— Attends-moi, dit-il à Gontran. Je vais dire bonjour à Paillon, et l'engueuler parce que sa voiture est infâme…

Effectivement, un peu en retrait du ciné Capitol, une Delahaye poussiéreuse était rangée près du trottoir. Un homme trapu, en bras de chemise, fumait tranquillement sa pipe en reluquant les images du film au programme. Seulement, il devait observer dans le reflet de la glace ce qui se passait derrière lui, car il se retourna quand Coplan fut arrivé à deux mètres de lui.

— Salam ! se contenta-t-il de dire, sans que ses traits bougons reflétassent la moindre émotion.

Courtaud et solide, il incarnait la froide détermination des gens qui ont longtemps fréquenté la pègre, toutes les pègres.

— Alors, grand-père, on fonce ? dit Coplan en le gratifiant d'une tape sur l'épaule. Pétard est là ?

Paillon hocha affirmativement sa grosse tête où poussaient des cheveux poivre et sel, raides, taillés en brosse.

— Bon. J'emmène quelqu'un dans la traction, et vous suivez à vingt mètres. Quand nous débarquerons, ayez de l'artillerie plein les poches. On, ne tire qu'en cas de légitime défense…

Ponctuant la suite d'un léger clin d'œil, il termina :

— Quand ça y ressemble. Mais souviens-toi qu'il nous les faut vivants.

— Oh, merde, toujours des précautions ! grommela Paillon alors que Francis s'éloignait déjà vers le Palais de la Presse.

En civil, le capitaine Luis Marco faisait les cent pas. Coplan alla à sa rencontre, se présenta. Après un bref échange de salutations, l'officier fixa Francis d'un air intrigué.

— J'ai des instructions très nettes, et assez surprenantes, en ce qui vous concerne ; je suis très honoré de participer à votre expédition, mais j'estime que quelques mots d'explication ne seraient pas superflus, ne serait-ce que…

— Venez, dit Coplan en le prenant par le bras. Les Minutes comptent et je vous donnerai en route, toutes les indications voulues. Êtes-vous armé ?

Interloqué Marco acquiesça et, tout en se dirigeant avec Francis vers la voiture conduite par Gontran, il s'enquit

— Nous y allons avant le déjeuner ?

— Et comment ! Ça vous fera d'ailleurs une économie car, après, vous n'aurez plus faim.

CHAPITRE XIII

La Citroën occupée par Gontran, Martin, Francis et Marco prit son départ, suivie aussitôt par la Delahaye avec l'équipe Paillon-Pélard. Les deux voitures s'engagèrent dans l'avenue José Antonio. Dans chacune d'elles, les hommes prenaient leurs dispositions de combat.

Gontran avait remis à Coplan le pistolet automatique G.P. dont celui-ci se servait dans les grandes circonstances, et c'est avec satisfaction que Francis reprit possession de son arme préférée.

Un peu effaré par ce déploiement de forces étrangères, Luis Marco s'inquiéta :

— Vous craignez de rencontrer une vive résistance ?

— Je ne m'attends pas à ce que nous soyons accueillis à bras ouverts, en tout cas... dit Coplan. Nous allons détruire le quartier-général d'une bande internationale qui a un certain nombre d'exploits à son actif et que personne n'a jamais pu coincer. Je doute fort que son état-major se laisse coffrer de bonne grâce...

— Ce que je ne comprends pas, reprit Marco avec un rien d'amertume, c'est la raison pour laquelle vous n'avez pas demandé à la police espagnole d'assumer ce travail.

Coplan s'adossa aux coussins et observa la Delahaye à vingt mètres d'intervalle, puis son regard se posa sur l'officier.

— Je vous prie de ne pas vous formaliser de ce que je vais vous dire, capitaine, et ne croyez nullement que nous sous-estimons les capacités de vos services, mais le fait est que la destruction de cette organisation ne pouvait être assurée par les voies normales. Cette bande a déjà roulé plusieurs fois le Deuxième Bureau, l'Intelligence Service et le S.R. américain. C'est une entreprise privée qui opère dans le monde entier et qui ignore totalement les nationalités, les

alliances ou les partis. Elle vend tout à tout le monde et centralise des renseignements dont le moindre vaut une fortune. Elle sème la rivalité, élimine ceux qui s'opposent à elle en faisant inculper des gens qui la gênent, elle anéantit le fruit de plusieurs années d'effort en cédant brusquement à l'adversaire un secret dont vous étiez jusque-là seul à disposer et, par une action souterraine lente et continue, elle pousse les peuples vers une nouvelle guerre, jamais vous n'auriez découvert une preuve tangible de son activité

— Caramba ! éructa Luis Marco. Et vous, quelles preuves allez-vous exhiber pour justifier votre action d'aujourd'hui ?

— Une seule, dit Coplan avec un léger sourire. Faites-moi confiance... il était 13 h. 20. Dans dix minutes au plus, tout serait terminé. Bien ou mal.

La traction avant enfilait un boulevard large et majestueux bordé de grands immeubles commerciaux. Une ligne de tramways le partageait en deux et de nombreuses voitures défilaient dans les deux sens. Sur les trottoirs régnait l'animation fiévreuse qui précède l'heure des repas.

— C'est au 176, précisa Coplan, qui regardait par la vitre baissée.

Peu après, Gontran ralentit et se rangea contre la bordure du trottoir. La Delahaye dépassa pour aller s'arrêter un peu plus loin.

Francis bondit hors de la voiture et courut vers Paillon :

— Vous deux, vous attendez dehors, l'un au volant et l'autre à l'entrée de l'immeuble. Si vous entendez du grabuge à l'intérieur, interceptez ceux qui tenteraient de sortir. Il n'y a pas d'autre issue que celle-ci.

Sans autre indication, et se fiant entièrement à ses collaborateurs pour les initiatives que réclamerai une situation imprévue, Coplan fit un signe du bras pour inviter Gontran, Martin et Marco à le suivre. Le premier, il pénétra dans le vestibule et monta quatre à quatre les escaliers, non sans avoir ordonné à Martin :

— Bloque l'ascenseur !

En grimpant les marches, les quatre hommes avaient sorti leur pistolet et c'est l'arme au poing qu'ils se ruèrent dans un bureau de l'entresol, où une dizaine d'employés des deux Sexes furent cloués sur place de saisissement.

Manos arriba ! clama Francis à la ronde. Martin, tire dans le tas à la moindre incartade !

Des mains se levèrent, une jeune fille poussa un cri, une autre se courba derrière son sureau. instinctivement. Coplan fonça droit sur elle, la redressa de la main gauche, la colla contre le mur et lui flanqua une gifle brutale, à titre d'exemple. Plus personne n'osa respirer.

Sans perdre un dixième de seconde, il fonça sur une porte qui s'ouvrait au fond du bureau. Au moment où il posait la main sur le loquet, deux détonations retentirent et des trous se découpèrent dans la porte… Pas de doute, ceux qui se tenaient à l'intérieur avaient compris, ils prenaient les devants !

Marco et Gontran, derrière Francis, se planquèrent comme un seul homme contre l'encadrement, à l'abri des balles. Sans s'être donné le mot, ils arrondirent le bras, tout les trois, et pressèrent leur gâchette. De loin, et pour ne pas être en reste, Martin tira aussi dans la porte. Une véritable salve éclata, trouant le battant comme une écumoire, au milieu des jets de flamme et de fumée qu'expulsaient les revolvers.

Pendant que naissaient les hurlements des employées terrifiées, Francis revint résolument en face de la porte, tira encore et ouvrit brusquement. Il ne vit personne… Une autre pièce prolongeait certainement celle-ci ; il la traversa en trois enjambées et de nouveau trois coups de feu partirent de l'intérieur de la pièce suivante. Sa figure se tordit : un projectile lui avait percé le bras gauche en lui infligeant un choc pareil à un coup de bâton. La douleur cuisante le rendit furieux ; trois fois il pressa la détente et son G.P. tonna d'une façon assourdissante.

Sa main gauche, inerte, le long de laquelle dégoulinait du sang, ne pouvait plus esquisser le moindre geste. Mais Gontran se tenait à ses

côtés.

— Va voir à la fenêtre s'ils ne tentent pas de filer par les toits, haleta Coplan avec une grimace.

Son collègue ne fit qu'un saut jusqu'à la fenêtre, à guillotine dont il releva la partie coulissante ; la vue s'étendait sur la façade arrière du bâtiment et démasquait en effet un escalier de secours en fer.

Ils pourraient battre en retraite par-là, mais je ne vois personne, maugréa Gontran. Qu'est-ce qu'on fait ?

Le capitaine Marco proposa :

— Prenons-les entre deux feux. Je puis emprunter le chemin de l'extérieur pour…

— Non, coupa Francis, votre vie m'est précieuse, je ne veux pas perdre mon seul témoin officiel, restez avec moi. Gontran, va par derrière et attire leur attention d'une manière ou d'une autre quand Marco te l'indiquera.

L'interpellé se glissa dans l'ouverture, posa les pieds sur un rebord de pierre et attrapa le garde-fou qui courait le long de l'escalier. Par une manœuvre acrobatique d'une folle audace, il parvint à se rétablir sur les marches de fer, en deçà des carreaux de la pièce d'à côté.

Pendant ce temps, Coplan fit feu trois fois puis, d'un bref signe de tête à Marco, il donna le signal.

De la crosse de son pistolet, Gontran fit éclater la vitre, ce qui attira des balles dans la direction de ce bruit inattendu. À cet instant précis, Coplan et Marco se ruaient contre la porte et l'arrachaient de son chambranle.

— Lâchez vos pétards, vous êtes faits ! grinça Coplan avant même de regarder. Son index appuya automatiquement sur la détente un millième de seconde avant que Sandoval braquat son arme vers lui. Le petit Espagnol devint pâle ; son visage chafouin exprima la stupeur et, insensiblement, son corps se replia avant de rouler sur le sol.

Une détonation venant de la fenêtre fit sursauter Coplan aussi fort que les autres occupants du local ; un allié de Sandoval lâcha son revolver, le bras fracassé.

Quand Coplan eut dévisagé cette seconde victime, qui restait debout malgré d'effroyables blessures, il éprouva une commotion : c'était Pinto !

— Eh ben merde ! lâcha-t-il, les jambes sciées.

Voilà bien le dernier type qu'il se fût attendu à trouver ici. Que Melina fît partie du dernier carré, que la seconde femme fût celle qui lui avait ouvert quand il avait cherché l'appartement de Sandoval, ça ne l'étonna qu'à demi, mais que Pinto fît partie, de la bande lui causa un choc.

Dans le silence effrayant qui succéda. Gontran entra par la fenêtre aux vitres pulvérisées. À trois, ils devenaient les maîtres du champ de bataille.

Melina, les cheveux à peine défaits mais les traits crispés, décocha à Francis un regard chargé d'uranium. Pour elle, ce qui était le plus dur à encaisser, c'est qu'elle s'était fait rouler par l'homme qu'elle croyait bien avoir fabriqué en lui remettant des faux billets.

— Capitaine Luis Marco, prononça soudain Coplan, veuillez nous donner l'ordre d'emmener ces personnes à la police et leur notifier l'inculpation.

L'officier déclara d'une voix sèche :

— Vous êtes tous inculpés de détention illégale d'armes, de tentative de meurtre, de coups et blessures. Ça suffira pour commencer. Messieurs, je vous requiers de prêter main-forte à la police, dont je suis le représentant, et d'emmener ces quatre personnes.

Les formes légales ainsi respectées, Gontran mit la main au collet de Pinto et le poussa en avant, tandis que les deux femmes étaient contraintes par Francis de vider les lieux.

— Je m’occupe d’elles, dit Marco. Ligaturez votre bras ou vous allez vous évanouir… Vous perdez trop de sang.

Coplan réalisa que la manche de sa veste était trempée. Il glissa son G.P. dans sa poche et entreprit d’ôter son vêtement pour poser un garrot, mais une préoccupation infiniment plus importante que sa blessure lui torturait l’esprit : le coup de filet avait raté son objectif ! Parmi les quatre personnes arrêtées ne figurait certainement pas le chef, le mystérieux inconnu placé à la tête de l’organisation, et qui avait une tout autre envergure que Sandoval ou même Pinto…

— Capitaine ! appela Francis. Avant de quitter ce bureau, je voudrais que vous fassiez une perquisition en règle, afin de découvrir la preuve qui vous manque pour l’inculpation d’activité d’espionnage. Si vous le voulez, vous pouvez appeler du renfort qui embarquera tout le personnel

— Bonne idée, approuva Marco qui empoigna aussitôt un appareil téléphonique.

Melina, sa collègue et Pinto, qui semblait sur le point de perdre connaissance, furent joints aux employés gardés à vue par Martin. Gontran redevenant ainsi disponible, Francis lui donna des instructions.

— Descends et préviens Paillon que l’offensive est terminée.

Il n’ajouta pas « avec succès ».

Marco avait eu la communication avec le commissariat le plus proche.

— Une escouade est en route, annonça-t-il. Je vais fouiller toutes les pièces, mais que dois-je chercher en particulier ?

— Un paquet long de soixante-quinze centimètres, répondit Coplan. C’est la maquette d’un avion italien pour lequel ils m’ont payé 150.000 dollars, en faux billets naturellement.

— Hijos de puta ! beugla Marco, au comble de la stupéfaction. C’est donc VOUS qui déteniez ce modèle réduit qui met toutes les polices d’Europe sur les dents !

— Rassurez-vous. Le modèle était faux, lui aussi.

L'officier, sidéré, en resta muet, oubliant d'aider Francis à nouer le garrot de fortune qu'il essayait de se poser.

Un bruit de lutte venant de la cage d'escalier se détacha soudain avec netteté. On entendait des coups sourds, puis la chute d'un corps lourd sur les marches, des trépignements et des cris inarticulés. Martin fut le seul à ne pas tourner la tête : inflexible ; il ne perdait pas des yeux son groupe de prisonniers. Mais Coplan oublia sur-le-champ le pansement sommaire qu'il attachait et bondit vers la porte, arme au poing.

Il se pencha sur la cage d'escalier et vit un spectacle qui le gonfla d'allégresse : Paillon et Pélard administraient une raclée sensationnelle à deux hommes qui avaient frappé traîtreusement Gontran alors que celui-ci descendait, et ces deux hommes c'étaient ceux qui conduisaient la bagnole d'où, une heure auparavant, on avait tiré sur Francis à sa sortie du bureau téléphonique !

— Nom de Dieu ! ne put-il s'empêcher de blasphémer.

Cela ne valait pas la peine d'intervenir… Les deux tueurs, assommés, désarmés, moulus, montaient à quatre pattes, poursuivis et encouragés de coups de pieds aux fesses que leur distribuaient les deux Français. Gontran assez mal en point après sa dégringolade, suivait, mais capable de tenir debout.

— Bonne prise ! jeta Francis. Le panier à salade va déborder.

Il comprenait ce qui s'était passé : après avoir semé leurs poursuivants, les deux Espagnols avaient rallié leur quartier général, mais les coups de feu les avaient prévenus qu'il y avait du vilain. Espérant survenir à temps pour sauver la situation, ils avaient pénétré dans l'immeuble mis Gontran hors de combat et s'apprêtaient à dégainer quand Paillon et Pélard leur étaient tombés dessus par surprise, intrigués eux aussi par l'arrivée de ces visiteurs à l'allure suspecte.

Au moins, ils n'auraient pas le temps de prévenir le grand chef. C'était l'essentiel.

Le capitaine Marco, qui éprouvait quelque peine à suivre les événements, contempla les deux clients supplémentaires que lui amenaient les collègues de Coplan. Il haussa les sourcils avant de s'informer :

— Et ceux-là, d'où tombent-ils ?

La tête de Francis commençait à tourner. Un voile avait tendance à estomper le contour des choses. Une soudaine lassitude lui amollissait les jambes. Il s'efforça de réagir.

— Embarquez-les aussi : je dépose plainte contre eux et les accuse de tentative d'assassinat, commise aujourd'hui même devant le bureau téléphonique de la Calle Mayor, à 12 heures 55.

Un vertige l'obligea à s'appuyer contre une table.

— Paillon ! Serre ce pansement.

Au dehors, la sirène d'un car de police se lamenta au bout de l'avenue, et le son s'amplifia progressivement. Marco se frotta les mains.

— Les voilà… Je crois que cette affaire va faire du bruit !

— Elle en a déjà fait, remarqua Pélard d'un ton traînant qui fit sourire les Français. Vous devriez voir le monde qui s'accumule devant l'immeuble…

Coplan se sentit envahi par un froid de glace, il avait peine à rassembler ses idées. Et pourtant, il lui semblait qu'il avait quelque chose à dire…

Il fut obscurément irrité de ne pas se rappeler… Son bras lui faisait de plus en plus mal : tous les feux de l'enfer lui consumaient les muscles, les nerfs et les os.

Dehors, la sirène s'était tue, mais des coups sifflet impérieux indiquaient que les agents se frayaient un passage à travers la foule et qu'ils essayaient de disperser les curieux. Des bottes cloutées tintèrent sur les marches de marbre de l'escalier. Martin poussa un soupir de soulagement à l'idée que sa surveillance pouvait se

relâcher. Par contre, les prisonniers se tassèrent sur eux-mêmes, sentant l'approche de l'inéluctable.

À la dérobée, Pinto avait lancé plusieurs fois un regard à Coplan, mais celui-ci ne s'en était pas aperçu. Absorbé par une réflexion confuse, Francis dit d'une voix mal assurée :

— Capitaine Marco… Je voudrais vous demander une faveur… Melina… une des inculpées, vous plairait-il de la laisser à ma disposition ?

Cette requête surprit un peu l'officier mais il n'en laissa rien voir. Peut-être que cette jeune femme avait joué un rôle occulte dans l'affaire…

— C'est entendu, j'en prends la responsabilité, accepta-t-il.

Melina passa du camp des détenus dans celui des défenseurs de l'ordre, complètement bouleversée par cette volte-face inattendue. Ses grands yeux noirs se posèrent sur Francis, interrogateurs, alors que celui-ci s'agrippait à la table pour ne pas tomber.

Intérieurement, il était furieux. Ce n'était pas cela qu'il devait dire…, il y avait autre chose, quelque chose de plus grave et de plus urgent.

Des policiers en uniforme apparurent, sévères et résolus. Ce fut Marco qui les apostropha :

— C'est moi qui vous ai appelés. Voici ma carte du ministère de la Guerre.

Puis, désignant le groupe des employés tenus en respect par Martin

— Embarquez-moi tout ça. Que deux hommes aillent dans la troisième pièce pour y enlever le corps d'un blessé. Quant à ces messieurs, ils sont avec moi et ont agi sur mes ordres. Qu'on ne touche à rien !

L'officier qui commandait l'escouade salua distribua des instructions en quelques phrases hachées qui crépitèrent comme un

tir de mitrailleuse. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les détenus furent évacués, menottes aux poignets.

Gontran s'approcha de Francis et lui murmura :

— Tu fais une drôle de bouille. Tu veux un peu d'alcool ?

Coplan releva la tête, examina son ami avec des yeux vagues et s'efforça péniblement de sourire.

— Bonne idée, convint-il. Envoie Martin… au bistro du coin… et allume-moi une cigarette.

Pendant que Gontran s'exécutait, il continua de se creuser la cervelle. Il y avait un détail, quelque part, qui méritait qu'on y prête-attention. Mais lequel ?

Gontran lui planta une cigarette entre les lèvres, lui passa un mouchoir sur le front.

— Dis donc, s'insurgea Francis, tu me prends pour un candidat à la Présidence ?

Mais il eut beau serrer les mâchoires et aspirer une bouffée d'air, sa vue se brouilla. Si Gontran ne l'avait retenu, il se serait écroulé comme un sac vide.

*

* *

Coplan se réveilla dans une chambre d'hôtel, une chambre qu'il n'avait jamais vue. Sa conscience lui revint au moment précis où il rouvrit les yeux, mais il ne dit rien pour ne pas gâcher le voluptueux bien-être qu'il ressentait. Son bras blessé ne le faisait plus souffrir ; autour de lui, Gontran, Paillon, Martin et Pélard se chamaillaient, comme d'habitude.

— On le sait bien, qu'il y a des choses que tu ne piges pas, disait Gontran à Pélard. C'est pas difficile, tu ne piges jamais rien.

— C'est pas logique, s'obstinait Pélard, d'un calme qui frisait l'abrutissement. Pourquoi qu'y nous a refilé cette fille ?

Sans doute faisait-il allusion à Melina… Coplan eut un sourire intérieur et fit enfin acte de présence.

— Pour que tu l'adoptes… elle est fille-mère, prononça-t-il.

Cette voix d'outre-tombe provoqua du remue-ménage. Les quatre collègues s'assemblèrent au chevet de Coplan avec de joyeuses exclamations.

— Tiens ! dit Pélard. T'es pas mort, toi ?

Francis se redressa brusquement sur son séant. Une douleur fulgurante lui arracha un grognement. Il contempla avec une sorte de rancune le pansement qui lui emprisonnait l'épaule, puis il déclara :

— Si peu mort que je vous emmène tout de suite en balade, et au trot.

Divers commentaires saluèrent cette décision. On entendit simultanément : « Il est cinglé – T'es pas fou ? – Il a la fièvre – Tu parles ! »

Mais lui n'avait pas l'intention de rigoler. Dans son esprit venait de s'illuminer une vérité qu'il avait vainement cherchée quelques heures auparavant, et son visage tendu imposa silence à toute l'équipe.

Le fait qu'une voiture avait canardé celle qui le visait, lui, devant le bureau téléphonique, venait de lui désigner le nom du chef de l'organisation.

Il n'y avait pas une seconde à perdre ! Il se leva en chancelant et commanda d'une voix brève :

— Armez vos pétards ! On y va…

CHAPITRE XIV

Trois jours plus tard, le bras en écharpe et encore un peu fiévreux, Coplan s'installait dans le fauteuil qui faisait face au bureau du Vieux. Il se fit la réflexion que ce siège, assez minable en sol, changeait complètement d'aspect selon qu'on s'y asseyait avant une mission ou après. Son confort était excessivement plus marqué dans le second cas.

Quant au Vieux, il était aux petits soins. Aimable, attentionné, compréhensif et tout. Coplan ne devinait que trop bien pourquoi… Il n'avait pas la conscience tranquille, le Vieux.

— Un petit cognac ? proposa ce dernier. Francis hocha la tête, mais ne se dégela pas. Il en avait trop gros sur le cœur et s'efforçait d'avaler sa rogne, mettant celle-ci sur le compte des deux mauvaises nuits qu'il venait de passer.

Le Vieux remplit deux petits verres, des tout petits, puis se frotta les mains avec satisfaction comme le gars qui entend à la radio le speaker annoncer un air qu'il aime bien.

— Au fond, déclara-t-il d'un ton engageant, tout s'est bien passé de bout en bout, comme prévu…

Coplan lui jeta un regard de travers, empreint d'un tel scepticisme que le Vieux crut bon d'atténuer quelque peu sa jovialité première :

—… sauf votre blessure, évidemment.

Francis croisa les jambes et, les yeux baissés, rectifia d'une voix ferme :

— Sauf plusieurs choses, dont certaines auraient pu être évitées, vous ne croyez pas ?

Le Vieux fit une grimace dubitative mais s'abstint de répondre. Il actionna la fermeture éclair de sa blague à tabac et entreprit de bourrer sa pipe, opération qu'il accomplissait toujours avec le plus grand soin. Quand il constata que Francis demeurait obstinément silencieux, il suggéra :

— Reprenons depuis le début, voulez-vous. À Milan, vous avez fort bien manœuvré : le gardien vous a vu assez pour donner un signalement convenable et vous ne l'avez pas amoché plus qu'il ne fallait. Le Directeur de l'usine a bien tenu son rôle, lui aussi, et le démarrage de l'affaire s'est produit *dans les meilleures conditions*…

— D'accord, acquiesça Coplan. Mais je me demande quelle satanée inspiration vous a poussé de dire par téléphone à Moray que j'étais censé me balader au Portugal !

— Et vous ? rétorqua le Vieux en plissant ses yeux malins. Pourquoi êtes-vous descendu à l'hôtel où vont les membres du Service ?

Coplan remua en soutenant son bras en écharpe. Une bouffée de chaleur lui monta aux joues.

— Vous le savez bien, maugréa-t-il. Il fallait que mon exploit ait l'air véridique. En étant trop adroit, je n'aurais laissé aucune chance aux espions étrangers qui cherchaient à me joindre. Je devais leur laisser un minimum de temps pour me retrouver…

— Bien sûr, bien sûr !… C'est du reste pourquoi j'ai joué dans vos cartes… Comprenant vos intentions, j'ai abondé dans ce sens. Si mes propres hommes croyaient à votre culpabilité, les autres devaient marcher à fond, forcément !

— Oui, mais vous preniez un risque terrible : ou bien Moray me coffrait et toute l'histoire tombait à plat, ou bien je devais l'éliminer en faisant de la casse. C'était charmant, comme dilemme…

Le sourire du Vieux s'accentua.

— Ce n'est pas pour rien que je vous avais choisi… Euh, corrigea-t-il, pressenti…

— À propos, dit Coplan sans avoir l'air de remarquer la bévue, je vous signale qu'un type bien outillé travaille dans ce secteur. Un nommé Steiner. Rappelez-moi de vous donner les numéros de téléphone par lesquels nous parviendrons à le coincer. Mais il y a autre chose. Pourquoi diable avez-vous alerté la presse avant que j'aie franchi les Pyrénées ? Vous estimiez peut-être que j'avais la partie trop facile ?

L'acrimonie qui teintait ces paroles parut injustifiée au Vieux qui joignit les mains et haussa ses sourcils broussailleux pour objecter :

— Pardon comment pouvais-je vous assurer la publicité nécessaire sans recourir aux journaux ? Il était indispensable que votre signalement fût porté à la connaissance du grand public… Comment les gens que nous visions auraient-ils été informés ?… Tôt ou tard ils vous auraient repéré, certes, mais pour attirer leur attention vous auriez dû commettre des erreurs, des erreurs tellement grosses qu'elles leur auraient paru suspectes ! Tandis qu'avec ma méthode, et en lançant à vos trousses non seulement nos services mais aussi ceux des Alliés, vous étiez tout désigné pour une prise de contact.

— Vous auriez dû me prévenir ! jeta Coplan avec hargne. Au départ, vous vous êtes bien gardé de dévoiler vos cartes ! Ces points-là, vous les avez passés sous silence. À vous entendre, les plus infimes détails étaient réglés, ça devait marcher comme sur des roulettes, et puis quand je me suis trouvé dans le bain, je me suis rendu compte que rien ne tournait rond dans votre combine ! Et si je m'étais fait poirer avant la frontière ?

— Hypothèse fort improbable pour qui vous connaît, mon cher Coplan, affirma le Vieux d'une voix sucrée. La preuve…

Francis haussa une épaule, celle qu'il pouvait bouger.

— La preuve ! bougonna-t-il, écœuré par la mauvaise foi de son chef qui trouvait dans l'aboutissement des faits une justification tardive et insoutenable, de son manque de loyauté.

— Mais oui, insista le Vieux. Le programme le s'est-il pas réalisé de bout en bout ?

— Par chance ! Quatre fois j'ai failli y laisser mes os ! Et le concours de circonstances qui m'a permis en fin de compte d'attraper le chef de l'organisation a failli aussi torpiller toute l'entreprise cinq minutes avant que nous n'opérions notre descente au quartier général…

— Allons, racontez-moi ça par le détail, dit le Vieux en se carrant dans son fauteuil tournant.

À ce moment précis, trois petits coups secs retentirent à la porte.

Mécontent d'être dérangé, mais esclave de ses obligations, le Vieux cria :

— Entrez !

La porte s'ouvrit… et Moray apparut. L'inspecteur eut un sursauta en apercevant Coplan, stoppa net, visiblement ébahi. Il y eut deux secondes de silence, Francis n'était pas moins surpris de voir surgir inopinément son collègue.

— Vous tombez bien, dit le Vieux sans la moindre vergogne. Notre ami allait précisément me relater la suite de ses aventures et je présume qu'elles vous intéresseront autant que moi…

— En un éclair, Moray comprit qu'il n'avait été qu'un pion dans une partie d'échecs : si Coplan était là, le bras pris dans un pansement, c'est qu'il venait de terminer une mission qui lui avait été assignée. Toute l'histoire de Marseille n'avait été qu'un bluff où lui, Moray, avait été mené en bateau

Il en éprouva simultanément de la rancœur et du soulagement, et ce dernier sentiment évinça rapidement le premier. Moray avait trop de métier pour ne pas accepter de bonne grâce qu'on se soit servi de lui d'une manière un peu cavalière. C'est l'objectif qui compte, et non les susceptibilités des agents du 2° Bureau. Son visage se détendit, et ce fut avec un sourire franc qu'il vint serrer la main à Francis, exactement comme si l'épisode de Marseille n'avait pas eu lieu.

— Tu es un beau salaud, dit-il avec une mimique convaincue, mais je suis bien curieux de connaître la suite…

— Asseyez-vous, Moray, pria le Vieux en exhibant un troisième verre. Nous en étions justement au passage des Pyrénées. Alors, vous disiez, Coplan ?

— Je disais qu'il s'en est fallu d'un cheveu pour que tout rate… Sachant que l'ordre d'arrestation lancé par vous aux diverses polices d'Europe n'avait pas été transmis à l'Espagne, je me suis senti un peu plus à l'aise en arrivant là-bas. Mais le problème restait entier pour faire apparaître les émissaires de la bande, je devais être aux abois. Il fallait qu'ils se figurent que j'étais l'enjeu d'une lutte entre services secrets je n'avais pas le choix : pour qu'il y croient, il fallait que ce fût vrai ! Mon premier but a donc été d'alerter ces services et de signaler ma présence en Espagne.

Il changea de position dans son fauteuil, but une gorgée de cognac et poursuivit :

— Je suis allé chez Pinto, qui semblait tout indiqué pour me renseigner. Étant à mille lieues de me douter qu'il appartenait à la bande, je l'ai contacté comme si j'effectuais une mission ordinaire, sous prétexte d'avoir un réseau allemand à détruire, il m'a cité un certain Sandoval, un agent double susceptible de m'introduire dans une filière. Or, dès mon entrée, Pinto savait que je lui racontais des bobards ! Si les journaux espagnols se taisaient, la presse française y allait à fond de train, et Pinto lit régulièrement les journaux français : j'avais oublié ce détail. En compulsant une pile de gazettes chez lui, je n'avais vu que des feuilles locales pour la bonne raison qu'il n'a jamais conservé dans sa maison quoi que ce soit qui évoque la France…

— Évidemment, approuva le Vieux, puisqu'il avait travaillé pour nous… Il a toujours été prudent, le gars.

Toujours est-il, enchaîna Francis, qu'à partir de ce moment-là il a eu peur de me perdre.

C’est lui qui m’a conduit à Madrid, c’est lui qui me passa à Sandoval, et c’est encore lui qui, flairant malgré tout un piège, me dirige sur Mohler pour voir ce qui va se produire. Alors les choses s’engrènent à un tel rythme que Pinto perd un peu les pédales : j’échappe à Mohler et je tombe aux mains des gars du C.I.C. Entre parenthèses, ce sont de belles vaches et ils m’ont donné la preuve qu’ils ne songeaient qu’à une chose : s’assurer l’exclusivité du prototype. Passons…

Moray et le Vieux eurent un sourire qui en disait long. Les alliances, ça réussit dans le domaine politique ou militaire, mais dans les services de renseignements, bonsoir ! Chacun pour soi et Dieu pour tous… ou pour personne.

Enfin, admit Coplan, j’aurais tort de leur en vouloir car, après tout, c’est grâce à eux que j’ai élucidé la pire des énigmes : l’identité du chef de l’organisation.

— Tiens s’étonna le Vieux. Ils vous ont donné un coup de main, pour finir ?

Le visage de Coplan exprima une dérision sarcastique :

— Sans le savoir ! Ils ne s’en doutent pas encore à l’heure actuelle…

Moray intervint :

— Heureusement ! Ils seraient fichus de prétendre qu’ils ont tout fait : c’est comme ça qu’on écrit l’Histoire.

Les trois hommes furent gagnés par une douce hilarité. Le Vieux se sentait de si bonne humeur qu’il remplit les verres, générosité sans précédent dans les annales du service.

— Et alors ? questionna-t-il, la bouteille en main.

— Alors, pendant que je jouais consciencieusement mon rôle pour allécher la bande, je ne me doutais pas qu’elle m’avait repéré depuis longtemps et qu’elle n’attendait qu’un moment opportun pour se manifester, quand je suis sorti ventre terre de chez le docteur Molher, les Américains m’ont coiffé, mais ni eux ni moi ne

songeaient que j'étais filé, depuis, le début, par Pinto, total : quand celui-ci a vu mon enlèvement, il a suivi la piste jusqu'à l'hôtel où m'escortait Bert, dare-dare, a prévenu le grand patron qui, le lendemain à la première heure, envoyait l'adorable Melina sur les lieux. C'est l'intervention de cette splendide enfant qui a marqué le tournant décisif : Je pouvais enfin leur filer te X-FI 7 dans les pattes et ils croyaient dur comme fer tenir le gros lot.

— Excusez-moi de vous interrompre, dit ! Vieux un peu soucieux, mais pourquoi avez-vous ramené cette jeune personne en France ?

Coplan arbora un air un peu narquois.

— Qu'est-ce que vous imaginez ? Que je va l'épouser ?

— Grands dieux ! Non ! Mais c'est justement…

— Soyez logique… Souvenez-vous que j'ai passé une nuit dans son appartement, lors de la conclusion du marché. Eh bien ! croyez-moi, elle a un sacré talent et je pense que nous en ferons une excellente recrue.

Moray se tapa la main sur le genou.

— Naturellement ! Ça ne pouvait manquer ! Le jour où tu exécuteras un boulot sans qu'intervienne une femme, toi, on ne s'engueulera plus au Palais-Bourbon !

— Que veux-tu, le charme… ironisa Coplan. Puis, redevenant sérieux, il poursuivit :

— Donc, le lendemain, après avoir fait expertiser les dollars dans une banque, et avoir appris qu'ils étaient faux (ce qui constituait une piste de rechange s'ils parvenaient à évacuer la maquette avant le raid final) je suis allé téléphoner l'appel radio qui devait mobiliser mon personnel. En sortant du central, on m'envoie deux pruneaux d'une voiture rangée contre le trottoir… aussitôt après éclatent d'autres coups de feu qui, de toute évidence, ne me sont pas destinés. Je me planque à l'intérieur en attendant que la bagarre ait pris fin, puis je vais au rendez-vous en me demandant ce qui s'est passé. Avec le capitaine Luis Marco et les quatre mousquetaires, je file vers le

quartier général et nous procédons à un coup de filet qui, s'il vaut le déplacement, est loin d'être un succès !

— Oh, ne minimisez pas ! protesta le Vieux. Le fait d'arrêter sur place Pinto, son petit ami Sandoval et la belle Melina, alors qu'ils ont en main le prototype que vous leur aviez refilé, c'était suffisant pour décapiter l'organisation. N'oubliez pas que nous savions depuis plus de six mois que cette agence de voyage masquait les activités du groupe, mais que nous n'avions jamais eu le plus petit indice matériel qui eût permis de les inculper formellement. Ils m'en rendaient malade !

— D'accord, mais ce genre d'entreprise, c'est un peu comme le ver solitaire : tant que vous n'avez pas la tête, vous n'avez rien. Ça repousse toujours…

— Bon, dit Moray, si j'ai bien compris, tu n'étais nulle part. Au fond, tous ceux que tu avais épinglés étaient de vieilles connaissances et le reste n'était que cirage ?

— Exactement, opina Francis. Mais voilà qu'immédiatement après la bagarre rappliquent les deux types qui m'avaient assaisonné une heure plus tôt. Paillon et Pétard leur sautent dessus et me les amènent tout chauds. La police officielle débarque dans la bicoque et moi, comme une star, je tourne de l'œil dans les bras de Gontran. Tableau.

— Épuisement nerveux suivi d'hémorragie ça ne pardonne pas, émit le Vieux en rallumant sa pipe éteinte.

— Oui, dit Coplan, mais c'est là que votre veine insolente a joué. Quand je me suis réveillé quatre heures plus tard avec l'équipe, un raisonnement dont tous les éléments m'apparaissaient avec une étrange netteté m'a permis de sauter sur le paletot du grand chef avant qu'il apprenne que son quartier général était découvert, ravagé et occupé par la police !

Voyant les visages tendus de Moray et de son chef, Coplan s'offrit le luxe de les faire languir.

— Dois-je continuer demanda-t-il. Au fond, à présent vous en savez autant que moi et vous pouvez en déduire la suite…

— Hé ! Pas d'histoire, vas-y ! le pressa Moray, avide d'en apprendre davantage.

— Je ne suis pas fort dans les jeux de société, Maugréa le Vieux ; tout aussi impatient.

Coplan haussa les yeux au plafond, prenant Dieu à témoin du sort malheureux qui lui procurait un tel auditoire.

— Puisqu'il faut tout vous dire, continua-t-il avec une secrète délectation, je vais mettre les points sur les i… Mon sympathique collègue américain Bert s'étant réveillé du sommeil où l'avait plongé un coup sur la calebasse, n'a rien eu de plus pressé que de filer chez Sandoval, dont il venait d'apprendre l'adresse par le numéro de téléphone. Hélas, il arrive trop tard, Sandoval est parti. Bert retourne donc fort déconfit chez ses camarades, leur raconte sa mésaventure et, faute de mieux, ils vont reprendre la surveillance de la maison du docteur Mohler. Or, que voient-ils ? La délicieuse Melina sort de l'immeuble ! Le sang de Bert ne fait qu'un tour, car il a reconnu la fille et a pénétré dans la chambre d'hôtel. Ça ne fait pas un pli. Melina va les conduire jusqu'à moi… Ils entament la filature et constatent que Melina monte dans une voiture où attendent deux types. Quand le véhicule stoppe, Melina descend seule, avec une serviette, et s'engouffre dans un grand café de la Puerta del Sol, celui où je l'attends. Peu soucieux de se faire remarquer, ils attendent à quelques mètres qu'elle ressorte de l'établissement, ce qui se produit dix minutes après. Melina, au lieu de remonter dans la voiture qui l'a amenée et qui stationne toujours avec les deux types à l'intérieur, bondit dans un taxi. Les Américains sont perplexes : qui Melina a-t-elle rencontré dans ce café ? Pourquoi les autres observent-ils la terrasse ? Bert prend le risque. Il veut voir la suite. Or, la suite, c'est moi. Je traverse la rue et j'entre dans la banque. Peu après, je passe au central téléphonique : mes poursuivants n'ont pas le temps matériel de me descendre, mais aussitôt que je sors, ils tirent. Alors les Américains comprennent ! C'est moi qu'ils cherchent, et ils me

veulent vivant, eux ! Ils ouvrent le feu pour me couvrir et la fusillade éclate. Certains de m'avoir sauvé, ils sont pourtant contraints de se débiner et, peut-être, laissent-ils un des leurs un peu plus loin pour qu'il me colle aux talons… Et voilà !

Il y eut un instant de silence, qui fut rompu par le Vieux :

— Comment, et voilà ! Vous négligez l'essentiel…

Coplan fronça les sourcils, puis son visage s'éclaira.

— En effet, reconnut-il, je vous, ai donné l'ordre chronologique des événements, mais j'oublie de vous dire que mon raisonnement s'est opéré en sens inverse. À première vue, je ne trouvais aucune explication logique au fait qu'une voiture se soit trouvée à point nommé pour prendre mes agresseurs en chasse alors qu'ils me tiraient dessus. Or, cette voiture, qu'est-ce qui l'avait attirée là ? Celle des agresseurs. Bon. Ceux-ci voulaient me régler mon compte après l'aventure avec Melina. Qui les avait amenés, eux ? Melina, forcément. Bon. Et elle, d'où venait-elle ? De chez le chef de l'organisation, qui lui avait remis 150.000 faux dollars à mon intention. Qui était alors le chef ? Mohler ! Ce ne pouvait être que lui, puisque le seul qui eût pu reconnaître Melina était Bert, Bert qui surveillait la maison Mohler ! C'était ça le chaînon !

— Ben, mon vieux, articula Moray, subjugué. À un poil près, le Mohler disparaissait dans la nature…

— Il s'en est fallu de quelques minutes, concéda Coplan. Nous sommes arrivés en trombe alors qu'il se disposait à partir. Quand il m'a vu, je te prie de croire qu'il a changé de couleur. L'idée qu'il m'avait tenu au bout de son Mauser, vingt-quatre heures à peine auparavant, le rendait enragé…

— Il y a eu de la casse ?

— Rien. Pas même une serrure. On lui est tombé dessus, Paillon, Gontran et moi, avant qu'il n'ait eu le temps de respirer.

Le Vieux tapota sa pipe contre le rebord du cendrier de verre qu'il parvenait à remplir trois fois en une journée.

— C'était une sacrée bande, émit-il d'un air songeur. On dirait que cette tendance à créer des firmes privées en matière d'espionnage s'élargit de plus en plus. Vous vous rappelez, Coplan, cette histoire d'Anvers ? C'était presque le même genre.

— Oui, dit Francis. Ce qui est terrible, dans ces cas-là, c'est que ces gens agissent uniquement par appât du gain. Tantôt ils sont avec vous, tantôt contre. Avec eux, on ne sait jamais à quoi s'en tenir, ils n'ont ni principes, ni foi, ni haine, ils sont pour le plus offrant, sans plus.

— Ouais, grogna le Vieux. Mais si l'espionnage devient un commerce, je vais m'établir à mon compte. Ça rapportera peut-être davantage…

Coplan se tourna vers Moray :

Tu vois ? Qu'est-ce que je te disais, l'autre jour ?

L'inspecteur secoua la tête d'un air dégoûté, puis avoua :

— Le plus fort, c'est que tu avais raison ! Imaginons que les dollars aient été vrais ; rien n'était changé si on coffrait la bande après avoir empoché le pognon…

Du coup, le Vieux dressa l'oreille. Son regard pétilla.

— Au fond, dit-il avec un sourire diabolique, qu'est-ce qui prouve qu'ils étaient faux ?

— Oui, abonda Coplan avec le plus grand sérieux, qu'est-ce qui le prouve, en effet ? Je les ai tous laissés en Espagne…

Ils se regardèrent tous les trois, pince-sans-rire mais habités par une incoercible gaieté intérieure. Finalement, Moray suggéra :

— On pourrait peut-être monter une maison, à trois ?

— Pourquoi pas ? dit Coplan. Une société anonyme.

FIN